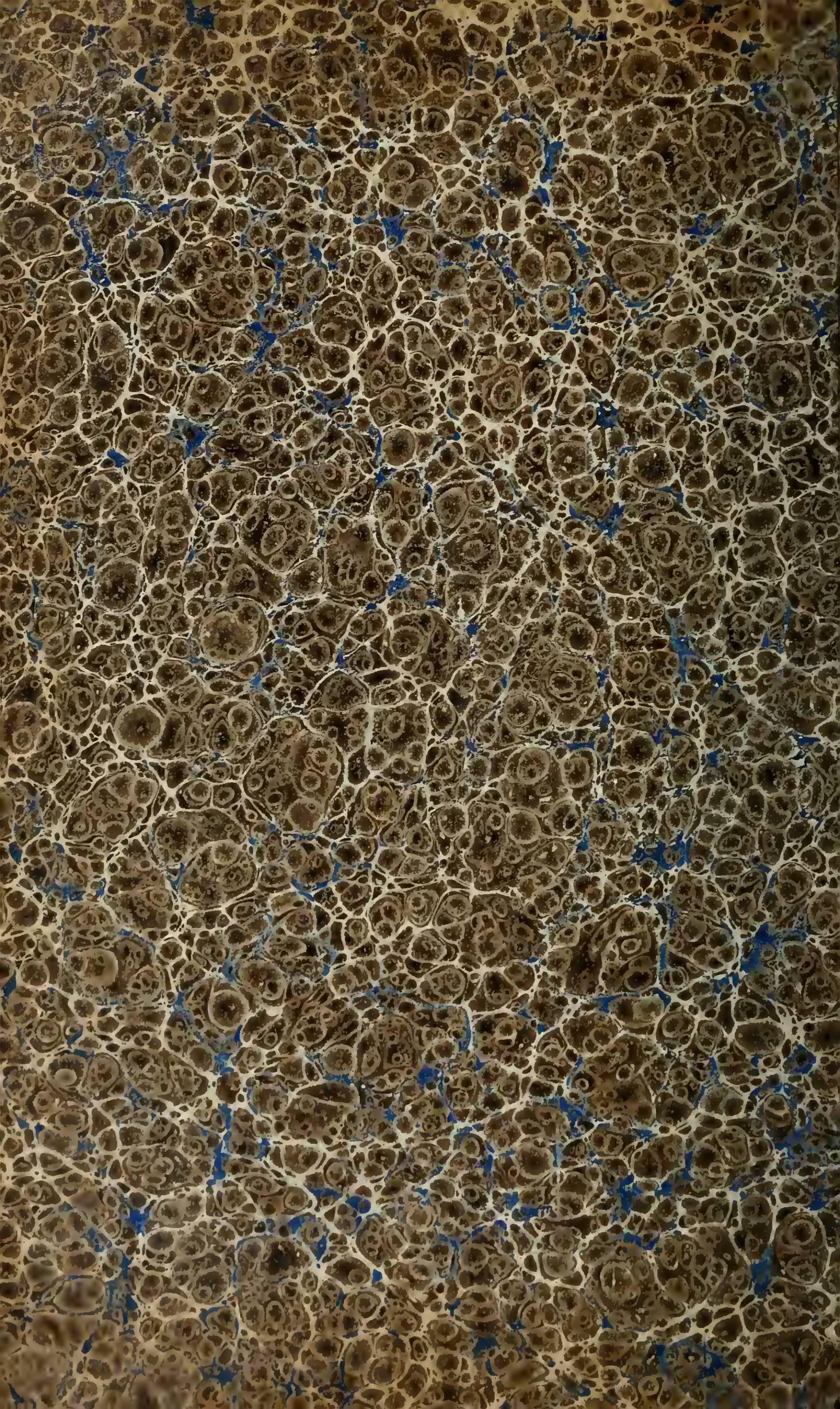
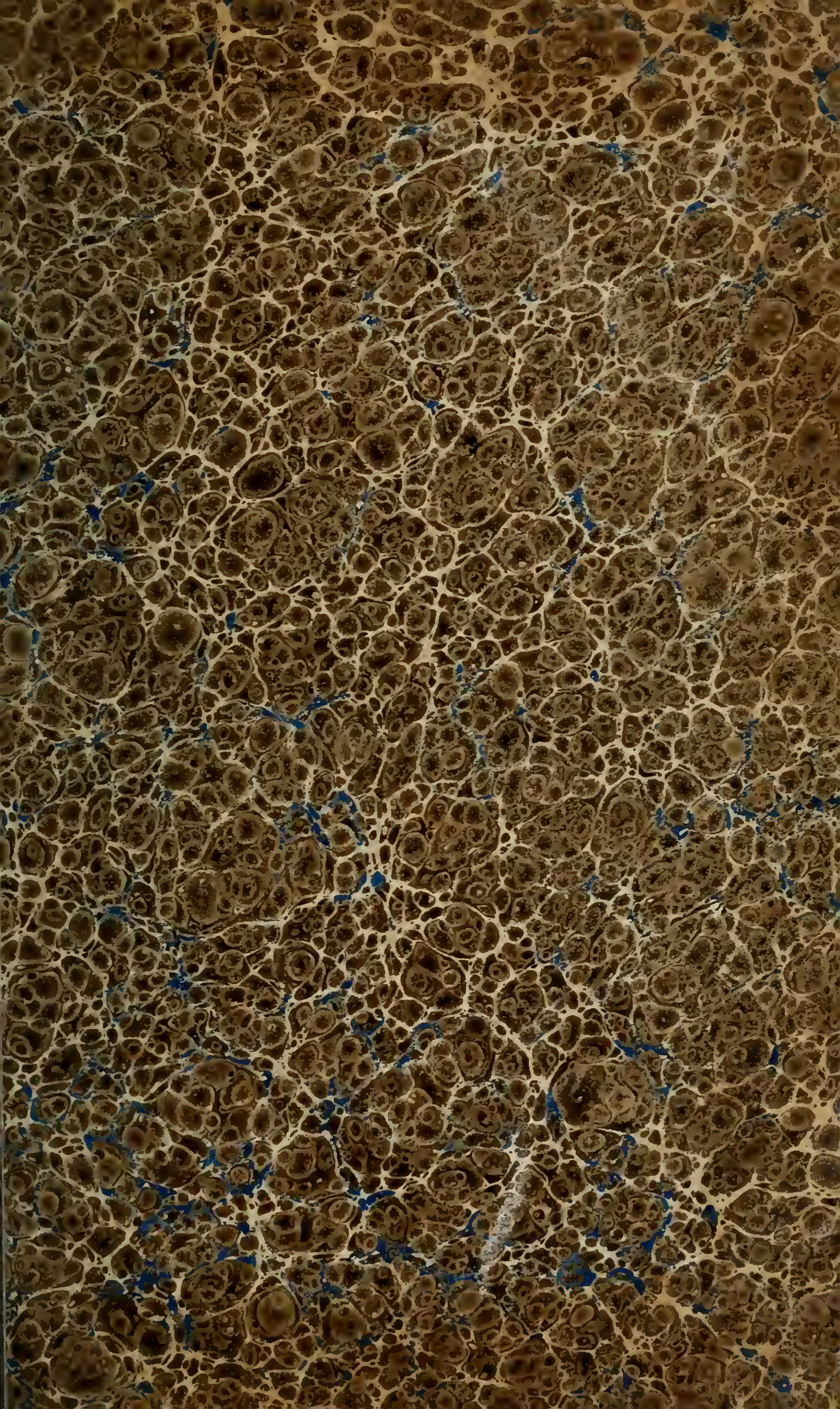






HENRY PERCY,

COMTE DE NORTHUMBERLAND.

2.

Les exemplaires non revêtus de la signature de l'auteur sont contrefaits.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DEZAUCHE,
FAUBOURG MONTMARTRE, N° 11.

HENRY PERCY,

COMTE

DE NORTHUMBERLAND.

(XVIe SIÈCLE).

PAR MADAME LA PRINCESSE DE CRAON.

TOME SECOND.

Deuxième Édition.

PARIS.

DELLOYE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE, Nos 5 ET 13.

M. DCCC. XXXVI.

HENRI PERCY,

COMTE DE NORTHUMBERLAND.

XVII.

Dans la grande ville de Londres tout était en mouvement pour le tournoi qui se préparait.

Il n'y avait pas une bourgeoise de la cité

qui n'eût tiré du coffre révéré son antique jupe de noces, ses plus belles coiffes et ses longues chaînes d'or pour aller briller le lendemain, sinon à Greenwich, qui ne pouvait contenir une telle population, mais tout au moins sur la route qui y conduisait. Partout les enfans sautaient, dansaient de joie en pensant à la journée du lendemain qui s'avançait. Tout le jour on les avait vus réunis en troupe dans les rues, dans les places publiques, imiter les évolutions des luttes, singer les cris et les mouvements des hérauts d'armes, et s'emparer de tous les ustensiles de la maison pour en faire des lances, des écus et des haumes; les plumes du coq domestique avaient remplacé les riches panaches de plumes d'autruche; et les mouchoirs des enfants indociles placés, malgré les réclamations des ménagères, au haut des manches à balai et des broches de cuisine, avaient figuré les bannières et les pennons des chevaliers.

Ainsi, toute tragédie a sa parodie. Ainsi, tout ce qui émeut le cœur des hommes faits

devient un amusement frivole et léger pour leurs successeurs.

La nuit était enfin venue, et les mères, lasses de cette joie martiale et désordonnée, avaient obtenu, non sans prières, non sans pleurs, non sans menaces, que les guerriers malfaisants et déprédateurs allassent se coucher dans leurs berceaux.

« Ils dorment enfin ! » s'étaient écriées ces respectables matrones en revenant près de leur foyer s'occuper de leurs propres projets, tandis que les maris achevaient à grand peine, dans les comptoirs, un surcroît de ventes et d'achats.

Plus loin, dans de sombres et étroites maisons, les tailleurs, sans prendre le temps de boire ou de manger, achevaient de somptueux habits. Ailleurs, des ouvrières empressées, des brodeuses vigilantes ranimaient leurs lampes et tiraient leurs aiguilles avec une vélocité sans pareille.

Là, les fondeurs, les ciseleurs, les bijoutiers se hâtaient de limer, de polir, de lustrer. Ici les armuriers, fourbissant des armures, ornaient les lances de banderolles, nettoyaient les sabres, les dagues, les épées.

A côté, les plumassiers montaient des aigrettes, des panaches et des colliers de plumes ornés de grelots sonnants.

Au dessus, les couturières et les modistes des grandes dames coupaient, taillaient dans le velours, la gaze et le satin d'élégantes parures à peine ébauchées, et qui cependant devaient être achevées avant l'aurore.

Partout du travail, de l'espérance et de la fatigue; et derrière ce monde agité et turbulent, rouages secrets de la société, on entrevoyait dans de petites chambres obscures, placées tout en haut sous les combles, ou cachées derrière les écuries, de solitaires usuriers pesant les monnaies qu'ils venaient de rogner, et calculant les bénéfices énormes

des emprunts nécessités par une occasion si pressante. Un gros verrou sur leur porte, une lisière rongée tout autour, une sale duègne pour gouvernante : ni chat, ni chien parce qu'ils mangent ; une caisse ferrée, des balances et deux gros livres, tels étaient alors l'intérieur et le mobilier de ces desservants du temple appelé de nos jours *la bourse*.

Que dirai-je, enfin ? Si, comme autant de rayons d'une ruche que le cultivateur vient d'enlever sans pitié à une colonie pleine d'industrie, on eût vu toutes ces maisons à découvert, quel spectacle singulier et varié n'eussent pas offert les demeures et les cases de ce grand peuple !

L'industrie de l'homme est immense et admirable ; elle embrasse et enchaîne la nature tout entière. Il semble que le Créateur ait jeté dans le monde ce roi de l'univers, nu et pauvre, afin qu'il crée comme lui des richesses et des arts, de la beauté, de la convenance et de l'harmonie.

Dans une longue rue adossée à la cathédrale de Saint-Paul, on voyait une porte de bois de chêne toute couverte d'ornements de fer. Un gros marteau, figurant un monstre inconnu, retombait sur une large plaque de même métal. Un carré, grillagé à jour, permettait aux gens de l'intérieur de s'assurer avant d'ouvrir de la mine de ceux qui frappaient. Cette petite porte donnait dans une cour carrée, et était placée à côté d'une autre grande porte à deux ventaux, que depuis long-temps on n'ouvrait plus.

Un long et triste bâtiment s'élevait au fond de la cour; les herbes croissaient entre les longues dalles de pierre, et l'on ne voyait de lumière qu'à une seule croisée haute et large.

Neuf heures venaient de sonner à la grande église. Dans la cour dont nous venons de parler, était attaché à la porte qui menait à l'escalier un magnifique cheval qui labourait le sol de ses pieds impatients; à ses naseaux ouverts, à son œil plein de feu, à sa queue

longue, légère et relevée on reconnaissait un coursier de pur sang arabe; il secouait sa belle tête avec grâce, et il faisait entendre des hennissements prolongés.

Un vieux serviteur parut sur le palier de l'escalier; il s'approcha du cheval, le flatta doucement avec la paume de la main, et lui donna à manger quelques feuilles qu'il cueillit sur une vigne en fleur qui tapissait la muraille.

Bientôt un jeune homme de haute taille parut : il était habillé d'une grande robe de lin toute blanche, et tenait dans sa main une écharpe pareille et une longue épée. Son air était doux et grave; sur son front élevé brillait quelque chose de pur, et dans ses yeux bleus et transparents on lisait la franchise de son cœur et la beauté de son âme.

Il monta l'escalier qui s'offrait devant lui, s'arrêta au premier étage, et frappa avec

une sorte de respect à une grande porte de bois sculptée, dorée, et peinte de divers ornements de couleur écarlate. Une vieille femme ouvrit doucement.

« Puis-je voir ma mère maintenant? dit le jeune écuyer.

— Elle vous attend, sir chevalier, dit la bonne chambrière tremblante, en jetant un regard plein de bonheur et de satisfaction sur les vêtemens singuliers de son jeune maître.

— Ne dis pas encore sir chevalier, répondit en souriant le jeune aspirant aux honneurs de cet ordre révéré, tu te presses trop, ma bonne Héléna, de me donner un si glorieux titre.

— Demain ou aujourd'hui, n'est-ce point la même chose, » s'écria Héléna en regardant, avec une tendresse presque maternelle, son seigneur et maître, le jeune et noble Was ton.

« On voit bien de quel haut lignage vous êtes issu, s'écria-t-elle, et je suis assurée que demain vous ne serez pas le dernier à remporter le prix des jeux.

— Héléna, tu diras ton chapelet pour moi!

— Oh oui! car je ne dormirai guère pendant que vous ferez à l'église la veillée des armes!... »

Tout en parlant ainsi, la chambrière marchait devant le jeune homme; ils traversèrent une vaste salle, et bientôt Waston entra dans la chambre de sa mère.

Héléna, ravie, s'arrêta un moment, et elle contempla son jeune maître marchant à travers la chambre.

Dans cette chambre, haute et vaste, éclairée pendant le jour par une seule fenêtre, on voyait un grand lit sur lequel était assise une dame d'un âge déjà mûr : la peau de son vi-

sage était blanche, parfaitement unie et sans nul coloris; on voyait que cette dame avait dû être très-belle, mais le temps avait étendu sa main impitoyable sur cette beauté, sans pouvoir, toutefois, priver cette noble personne de la grâce, de la convenance et de la dignité des manières : beauté de l'âme, illustration du cœur et de la naissance que les années ne font qu'augmenter. Au-dessus du lit il y avait un grand ciel en damas vert, avec des courtines de soie tout autour; sur le lit s'étendait un ample *couvertoir* de drap violet, fourré en entier et bordé d'une large bande de menu vair; aux quatre coins il y avait un écusson, en broderie, relevée en bosse, représentant un tombeau environné d'étoiles, avec une devise qui portait ces mots : « *J'ai perdu* » *la lumière de mes yeux.* » Par dessus s'étendait une autre couverture de gaze fine ou crêpe empesé, qui dépassait la fourrure et traînait jusqu'à terre. Le chevet et les carreaux sur lesquels la dame était appuyée étaient également couverts de gaze ou crêpe empesé.

A côté de ce grand lit il y avait une grande chaire à dos, avec un coussin de velours. En face était un superbe dressoir à trois degrés, couvert de riches pièces de vaisselle de cristal et d'argenterie, avec deux grands flambeaux d'argent où brûlaient deux grosses torches de cire blanche.

Les murs de la chambre étaient tendus en demi-satin vert, et partout, jusqu'auprès des portes, s'étendait un tapis de laine fort velu et d'une couleur sombre uniforme.

Monseigneur Waston s'approcha du lit sur lequel était couchée sa mère, et il déposa devant elle l'écharpe et l'épée qu'il tenait dans ses mains.

Sa mère le regarda avec attendrissement?

» Mon Arthur, dit-elle, mon unique enfant!... «

Elle s'arrêta oppressée de mille souvenirs douloureux.

Mère de trois fils, il ne lui restait que celui qu'elle avait devant les yeux; et sa jeunesse à elle s'était écoulée dans un long et triste veuvage.

« Arthur, dit-elle, ô Arthur, si ton père était là ? »

La noble femme joignit ses mains, les leva au ciel, puis, ses yeux remplis de larmes s'arrêtèrent sur la devise qu'elle s'était choisie.

— Mon fils, pourtant tu me restes, et aujourd'hui tu ressembles à ton père, et te voilà véritablement homme; la lumière de l'affection luit encore une fois dans mon cœur, continua la veuve.

— Ma mère, dit le jeune homme ému, prenez cette écharpe et ceignez-la-moi, touchez aussi mon épée pour la bénir; d'autres en ce jour ont des amies qui font des vœux pour leur gloire; pour moi, vous le savez, je n'ai

d'autre amie que ma mère, et mon cœur n'a pas encore trouvé de femmes qui puissent lui être comparées.

— Mon fils, jusqu'ici tu as été l'honneur de mes cheveux blancs, le bonheur de mon cœur, l'espérance de notre antique maison ; je n'ai pas besoin de te rappeler tous ces grands souvenirs pour t'engager à tout perdre, *fors* l'honneur; jusqu'ici tu as fait tes preuves, et si j'ai gémi quand je te savais, si jeune encore, guerroyant sur les rivages de France, du moins j'ai béni Notre-Dame de Bon-Aide de la gloire que tu as acquise, et la Vierge sainte t'a ramené sain et sauf entre mes bras maternels. Maintenant, je ne te dirai qu'une chose, tu vas être armé chevalier, tu observeras fidèlement les vœux redoutables que tu vas prononcer, tu ne feras pas comme tant d'autres qui ont oublié le but et l'institution d'un ordre destiné à faire des hommes braves et de fidèles chrétiens. Tu te rappelleras que s'il y a une croix sur le pommeau de cette épée que tu as apportée sous mes yeux, c'est pour signifier que cette

épée ne doit être employée qu'à défendre le pauvre et l'orphelin, et non à les détruire, à les écraser comme plusieurs le font. Demain ton parrain sera le comte de Worcester, notre parent et notre allié; mais moi je t'en donnerai encore deux autres, je voudrais qu'ils fussent nés sur notre terre: mais n'importe; les grands hommes appartiennent à tous les peuples. Bayard et Duguesclin, voilà tes modèles. Fais qu'un jour on puisse t'appeler comme l'un le bon chevalier, et dire que comme l'autre tu fus sans peur et sans reproche.

— Ma mère, je vous le jure, s'écria le jeune homme plein d'enthousiasme, en écoutant les exhortations de celle qui l'avait nourri de son lait, et qui plus encore l'avait enfanté à la vraie foi, à la bonté et à la vertu; je le jure devant Notre-Dame dont je vois l'image placée à votre chevet. En pensant à vous, je ne saurais faillir.

— Je te crois, mon fils, ta simple parole en est un sûr garant.

Elle le baisa au front, et son orgueil maternel frémit de bonheur en le regardant; elle vit combien il était beau et elle l'admira avec ravissement. C'est alors qu'on pouvait lui appliquer ces paroles de l'Evangile, qu'elle ne se souvenait plus des maux qu'elle avait soufferts dans la joie qu'elle ressentait d'avoir mis un homme au monde; le jeune homme tendit l'écharpe blanche à sa mère, elle la prit et la déploya, puis elle la noua sur la poitrine de son fils.

— De même que cette écharpe est liée étroitement sur ton sein, lui dit-elle, de même le nœud de la foi chrétienne doit environner et serrer indissolublement ton cœur; que Dieu bénisse ton épée et qu'elle ne soit jamais employée qu'à des causes justes... assieds-toi maintenant sur mon lit et reste avec moi jusqu'à l'heure de ton départ. Ce jour est le plus heureux de ma vieillesse : laisse-moi te voir encore!

Waston, attendri, se pencha sur la main de sa mère, la pressa et la baisa tendrement;

puis, il fit ce qu'elle souhaitait; il s'assit sur son lit devant elle. — Et bien près. « Ecoute, Arthur, dit sa mère, mon enfant, voilà ta carrière fixée; à moins qu'une ambition démesurée ne soit née à mon insu dans ton cœur, tout ce que tu devais, tout ce que tu pouvais désirer pour la gloire de ta famille est réalisé; tuas fait tes preuves glorieusement, la paix avec la France est conclue!... Voilà une année que tu demeures à la cour; j'y ai consenti pour assurer le prix de tes services; maintenant, mon enfant, je deviens vieille, je souhaite que nous nous retirions dans nos terres, et que tu choisisses parmi nos parents et alliés une femme digne de ton affection! »

— Ma mère, et pourquoi quitter la cour, dit Arthur rougissant légèrement!

— Parce que, mon fils, reprit la veuve avec une gravité douce et majestueuse, parce que tu n'y as demeuré que trop long-temps; je te l'ai caché parce qu'il n'était pas bon de te le

dire, mais vois-tu, depuis que notre reine Catherine a été chassée pour faire place à cette femme; depuis surtout que Thomas Morus a été immolé à cause d'elle.... mon fils, il m'est resté un poids sur le cœur que rien n'a pu alléger. Le roi devient de plus en plus cruel, de toutes parts il fait couler des larmes et crée des malheureux; ébloui par ta jeunesse, par l'éclat et les joies factices qui environnent son trône, tu n'entends pas les murmures, tu ne vois pas les haines qui s'agitent sans espoir sur les degrés inférieurs.

» Au lieu des exhortations de la piété et de la charité, on n'entend plus que querelles et disputes sur les choses sacrées, partout l'hérésie fait des progrès effrayants; on commente la Bible sur les tables des cabarets, à travers les fumées du vin et les blasphêmes grossiers. Tout ordre est méconnu, toute hiérarchie détestée; sous prétexte de réformer des abus, on détruit toutes choses; dans les comtés du nord, la révolte se prépare. Je ne veux pas, mon fils, avoir à redouter que tu trempes dans ces désordres

ou que tu en deviennes la victime, et puis, te le dirai-je, des bruits injurieux courent sur les mœurs de cette reine; je connais la loyauté de ta vie, mais à ton âge on se laisse aisément affaiblir par le mauvais exemple. La pureté de ton cœur m'est plus chère que tous les trésors du monde; je ne suis pas Blanche de Castille, mon enfant; mais plus d'une fois comme elle, près de ton berceau, j'ai répété à Dieu : J'aimerais mieux le voir mourir que de le voir pécher!!..

— Ma mère, s'écria Arthur, vous le savez, je sors du sacré tribunal. Ainsi que tout chevalier est obligé, la veille de ses vœux, de confesser entièrement les fautes de sa vie passée, ainsi à cette heure, je vous le déclare, rien n'a affaibli en moi les principes que vous m'avez inculqués. Je ne voudrais pas souiller, par un indigne mensonge, cette robe que je porte aujourd'hui en signe d'innocence. Je n'ai rien à me reprocher; mais, puisque vous le désirez, je quitterai la cour. Si vous m'avez vu un moment de regret, c'est que je pensais

à mes amis, à mes compagnons, à toute cette bienveillance qui m'environnait, et qu'il fallait quitter pour une vie plus sérieuse et plus solitaire. Ensuite, je dois le dire, je crois qu'on a été trop sévère pour la reine Anne. Elle est légère, coquette, trop familière peut-être; mais moi du moins je n'ai rien vu de mal dans sa conduite; et souvent, au contraire, je l'ai vue travailler de ses propres mains à faire des habits pour les pauvres.

— Dieu t'entende! mon fils; puisse-t-elle faire des œuvres de charité pour sauver son âme! car l'aumône attire la miséricorde de Dieu sur les plus grands pécheurs; et elle, que de crimes pèsent sur elle!...

— Grand Dieu! mon fils, les personnes royales sont bien à plaindre, car leurs égarements attirent de très-grands maux.

— Anne Boleyn! que de bouches crient aujourd'hui vengeance contre elle! Elle a, dit-on, soif d'hommages et de popularité; et pour-

tant, excepté les hérétiques qu'on dit qu'elle protége secrètement, parce qu'ils enseignent le divorce, il n'y a pas une famille respectable où son nom ne soit prononcé avec horreur. Quittons, mon fils, va, quittons tout ce désordre ; j'ai soif de retirer mon bien unique, qui est toi, de tout ce tumulte. Ma prévoyance maternelle s'inquiète ; quelque chose me dit au cœur que tu cours un danger. Quand tu seras marié, quand je verrai naître mes petits enfants, quand je te verrai enfin heureux et entouré de cœurs qui te chériront, alors je dirai : « Seigneur, vous pouvez me retirer de ce monde, et j'ai assez vécu!! »

— O mère! mère bien aimée, s'écria Arthur, non, vous n'aurez jamais assez vécu pour nous préserver tous. Se lasse-t-on jamais du plus grand bienfait de Dieu? Vous vivrez, et jamais je ne vous quitterai. »

Quelques larmes tombèrent des yeux de lady Waston ; elle garda le silence, elle n'aurait pu parler.

On entendit tout à coup la grande porte s'ouvrir; la veuve tressaillit.

« Dieu! dit-elle, cette porte n'a pas été ouverte depuis la mort de ton père! Arthur, n'est-ce pas, tu te portes bien?

— Parfaitement, chère mère. Ne t'inquiète pas : c'est lord Rochford et mes compagnons qui viennent me chercher. Nos gens sont si contents, qu'ils se seront imaginé d'ouvrir la grande porte pour leur faire honneur en ce jour.

— Oui, ce sera cela, répondit lady Waston troublée; ce sera cela, rien autre chose. Ils ont bien fait, mon fils; ils ont bien fait, mais le bruit sinistre de ces gonds est resté gravé dans ma mémoire!! Quand son corps sortit, ils crièrent ainsi! . . . . Arthur, je n'ai plus que toi! cria la pauvre mère.

— Ma mère, si vous vous inquiétez, je ne bouge d'ici!... et alors ma réception aux brouil-

lards d'Irlande...., dit Waston, qui écoutait les chevaux de ses compagnons qui piaffaient dans la cour.

— Quand m'as-tu vu manquer de courage? Waston, dit la noble dame, d'un ton mélancolique et doux, peux-tu me reprocher mon affection?

— Votre affection, ma mère, non; mais vos inquiétudes dans un jour si heureux pour moi, et que vous-même avez tant souhaité.

— Tu as raison, Waston; mais il y a des choses inexplicables : il m'a semblé qu'un coup de poignard m'était porté au cœur; je ne sais pas, Waston, je n'ai jamais éprouvé une telle angoisse, ne la reproche pas à ta mère. Va! on t'attend; mais demain, si tu m'aimes, aussitôt que le tournoi sera fini, reviens près de moi!!...

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu y assister? dit Waston; votre présence m'aurait donné adresse et courage.

— Ces assemblées bruyantes ne sont plus de mon âge, ou plutôt, Arthur, je hais ces jeux dangereux, et trop souvent ensanglantés : on les croit nécessaires ; pour moi je ne les trouve que cruels ; mais c'est une opinion que je n'oserais émettre ; mon sentiment diffère trop là-dessus, je le sais, de l'opinion commune. Va, te dis-je, emporte mon cœur et ma bénédiction : pars, Waston ; pars ; il le faut, ils t'attendent. »

Et lady Waston prononçait ces mots d'une voix entrecoupée et saccadée. On voyait qu'elle se faisait une extrême violence ; et ses mains, sans qu'elle s'en aperçût, retenaient son fils, et l'attiraient vers elle dans le même temps où elle lui disait de s'éloigner.

Waston vit avec inquiétude que les yeux de sa mère étaient remplis de larmes.

Il s'approcha d'elle, passa ses bras robustes autour de ce cou qu'avaient environné naguère ses bras d'enfant, et il serra sur sa large poi-

trine celle qui l'avait endormi tant de fois sur son sein délicat.

« Adieu, ma mère, dit-il, demain soir, à cette heure, je serai à genoux au pied de votre lit. »

Elle le serra sans le regarder. « A demain, dit-elle, mon enfant, à demain. »

Il s'éloigna.

Elle resta sur son lit. Elle écouta attentivement, elle entendit les chevaux s'agiter, puis encore une fois la grande porte s'ouvrir et se refermer après qu'une troupe de cavaliers en eut passé le seuil.

« Arthur est parti !... dit-elle ; mais demain, ô mon Dieu ! il sera ici, il l'a promis, il sera ici ! »

XVIII.

Cette journée, consacrée au tumulte de la veille d'une fète, s'était passée bien différemment pour les habitans de la ville d'Hampthill.

Il n'en était pas un qui ne fût venu rendre un dernier hommage à la reine Catherine,

en priant au pied du lit où elle venait de s'endormir de la mort des justes.

Son corps raide et froid était étendu là, immobile; il y avait sur sa poitrine une croix de bois, ses longs cheveux noirs étaient collés sur son front pâle et transparent comme un fragment d'albâtre que le temps a jauni.

Catherine etait encore présente, et cependant *elle* n'y était plus : ses oreilles, naguère si attentives aux plaintes et aux gémissements, demeuraient insensibles aux sanglots qui éclataient autour d'elle; ses mains, autrefois si libérales et si empressées, ne remuaient plus pour verser d'abondantes aumônes dans celles des malheureux; ses lèvres, pleines de pureté et de sagesse, ne s'ouvraient plus pour laisser tomber dans leurs âmes de douces et consolantes paroles; et ses longues paupières fermées ne devaient plus se relever pour laisser passer un regard de bonté et d'amour.

L'esprit sage et bienfaisant, l'intelligence

noble et grande, le souffle enfin de l'âme immortelle s'était retiré de cette poussière, et cette âme céleste était remontée à Dieu. Catherine avait passé sur la terre et n'y demeurait plus.

La chambre était jonchée de fleurs que le respect et la piété du peuple y avaient semées. De longs cierges brûlaient autour d'une croix d'argent, au pied de la croix l'eau sacrée dormait dans un vase.

La foule s'était retirée, le cercueil était là béant. L'ordre de porter le corps de la reine à l'abbaye de Peterborough venait d'arriver; lord Percy et la pauvre Elia étaient seuls présents, pour rendre à la reine les derniers devoirs, lui comme un sujet fidèle, elle comme un enfant désolé.

« Elia, mon enfant, dit lord Percy d'une voix douce et persuasive, éloignez-vous. Laissez-moi dans ce triste moment : votre douleur vous accable; vous êtes jeune et faible; laissez-

moi seul déposer la reine dans son tombeau.

— Encore un instant, encore une minute, dit la jeune fille haletante; laissez-moi la voir encore; non, ne me l'enlevez pas encore!

— Elia! dit le comte touché jusqu'aux larmes, Elia, retirez-vous! »

O lui, comme il avait souffert tout ce jour au pied de ce lit, en face de cette noble femme qu'il regardait comme la victime d'Anne Boleyn! Qui pourra dire ce qu'il avait éprouvé en entendant les paroles que l'indignation arrachait aux simples du peuple, à la vue du peu d'appareil de cette chambre, et au souvenir surtout de l'exil douloureux de leur souveraine? Chacun de leurs soupirs condamnait celle que Percy aimait; et plus d'une fois, tressaillant de douleur, le cœur gonflé de regrets, ses yeux s'étaient arrêtés sur le visage inanimé de la reine, comme pour lui demander de répéter encore ce pardon magnanime qu'elle avait prononcé.

Tout à coup il se leva; il s'approcha du lit, baisa silencieusement les mains et le front de la morte; et, l'enlevant dans ses bras nerveux, il se retourna pour la déposer dans la bière doublée d'étoffe noire.

En ce moment quelque chose s'accrocha à lui avec désespoir, et il vit les yeux d'Elia qui scintillèrent comme ceux d'une bête sauvage et farouche.

« Pas encore, cria-t-elle d'une voix rauque.

— Elia, priez! dit le comte d'une voix ferme et résolue; soyez chrétienne! »

La jeune fille tomba à genoux; elle se traîna sur le plancher.

« Vous ne savez pas, milord, qu'elle était ma mère, murmura-t-elle à voix basse; je vous pardonne. Oui, oui, je ne suis qu'un enfant trouvé. Il est juste qu'on me l'ôte; elle ne m'appartenait pas : elle me souffrait, voilà

tout!!... Vous, vous n'êtes pas un enfant sans père ni mère; vous ne savez pas, non, vous ne savez rien! Mais il ne fallait pas me donner Catherine pour me l'ôter. Pourquoi m'a t-elle conservé la vie? ne valait-il pas bien mieux me laisser mourir? O ma mère, ma mère, je ne vous verrai plus! »

En poussant cette exclamation, Elia se dressa sur ses deux genoux, elle joignit ses mains et elle regarda la reine couchée dans sa dernière demeure. Catherine d'Aragon semblait calme et paisible. Elle ne m'entend plus, dit-elle! le comte de Northumberland s'approcha, il mit sur la poitrine du cadavre une couronne de roses que quelqu'un avait apportée; hommage obscur et inconnu d'un cœur sensible, puis, il ferma le couvercle fatal, et Catherine demeura ensevelie et cachée à tous les yeux.

Elia était immobile, elle semblait comme pétrifiée, et ses yeux ne versaient aucune larme, ils étaient fixes et brillants; voilà qui est fini,

dit-elle, je ne la verrai plus, je suis seule et libre, et je rôderai autour de son tombeau en demandant l'aumône. On dira, cette fille est folle, sans doute, ils auront raison, car ils ne sauront pas que j'ai eu une mère.

Lord Percy se releva, il s'assit, car il n'en pouvait plus.

» Elia, dit-il, j'espère mon enfant que vous ne ferez point ainsi que vous dites. Vous vous rappellerez les exemples de courage et de résignation que la reine vous a donnés pendant sa vie; vous vous souviendrez surtout des recommandations qu'elle vous a faites, et vous porterez à sa fille la bague dont vous êtes dépositaire. »

Elia ne répondit point, elle baissa sa tête sur sa poitrine comme si elle eût été remplie de confusion.

« Elia, dit lord Percy, vous rappellerez-vous cette belle leçon de l'office des morts, où saint

Paul dit que les chrétiens ne doivent pas pleurer leurs amis comme s'ils ne devaient plus les revoir.

— Je n'ai jamais perdu personne ! dit Elia.

— Ne vous souvenez-vous plus des dernières volontés de celle que vous appeliez votre mère? reprit doucement lord Percy.

— Pardonnez-moi, milord, mais je ne sais pas ce que je ferai.

— Il est probable, reprit lord Percy, que la princesse Marie sera heureuse de vous attacher à son service.

— Je ne le voudrais pas, milord. — Je ne le voudrais pour rien, s'écria la jeune fille avec une vivacité qui surprit le comte de Northumberland.

— Que ferez-vous donc? dit lord Percy.

— Ce que font mes pareils, milord, ce que font ces êtres malheureux qui sont jetés sans aucun lien dans l'univers, et de qui l'on dit : « On ne sait d'où ils viennent. » Ils n'ont ni feu ni lieu, et ne connaissent ni parents ni patrie!...

— Malheureuse enfant, votre tête s'égare!

— Non, milord, j'ai bien ma raison; je mesure seulement toute l'étendue de mon malheur. Oh! si elle pouvait m'entendre, si elle pouvait me dire un seul mot! Je vous en conjure, laissez-moi la voir et l'embrasser encore une fois.

— Elia! non. Elia, les cendres des morts doivent être respectées.

— De la cendre, milord, oui! ce n'est plus que de la cendre. Elle! elle! elle est là-haut! »

En disant ces mots, la jeune fille porta la

main sur son cœur et leva les yeux vers le ciel avec une sublime expression.

Dans ce moment on entendit les pas de plusieurs hommes qui montaient l'escalier.

« Ils viennent la chercher, s'écria Elia avec terreur.

— Prions, mon enfant, » dit lord Percy ému lui-même, et qui s'efforçait de paraître calme et de donner du courage à l'être faible et aimant qu'il avait devant les yeux, tandis que lui-même en manquait pour supporter les angoisses qui demeuraient cachées dans son cœur et déchiraient son âme.

On ouvrit la porte ; au lieu des porteurs du corps, lord Percy vit entrer un gentilhomme de la chambre du roi, suivi de plusieurs yeomens armés.

« Je suppose, dit l'envoyé d'Henri VIII, que j'ai l'honneur de parler à milord Percy, comte de Northumberland?

— Oui, monsieur, répondit Percy.

— Le roi désire que votre seigneurie se rende sur-le-champ auprès de son auguste personne, dit le messager.

— Le roi! dit Northumberland troublé.

— Lui-même, milord.

— Mais je désirerais d'abord accompagner le corps de la reine, et achever de lui rendre les devoirs d'un fidèle sujet.

— Milord, cet ordre est sans aucun délai.

— Vous avez donc celui de m'arrêter? s'écria Northumberland.

— Non, milord, car nous espérons que votre seigneurie ne fera aucune résistance.

— Pourquoi ce nouvel outrage, monsieur?

dit le comte ému de colère. Cette garde annonce en effet un message de violence, et non pas une simple invitation.

— Milord, j'ignore pourquoi j'ai été ainsi envoyé, mais il me serait bien pénible d'être obligé de contraindre la moindre de vos volontés.

—Je vous suivrai; faites retirer vos gardes,» dit lord Percy avec beaucoup de dignité.

Les gardes sortirent, et lord Percy les entendit qui s'échelonnaient sur l'escalier.

Alors il se leva agité, il fit le tour de la chambre, tandis qu'Elia priait sur le cercueil fermé.

« Que peut-il me vouloir? pensa-t-il; qui lui a dit que j'étais ici? Henri VIII a des espions qui le servent bien! Peu m'importe, ma

vie ne m'est plus précieuse : j'ai rempli ma mission, j'ai accompli le dessein le plus cher à mon cœur, j'ai acquis à Anna le bien le plus grand qu'elle pût recevoir, la bénédiction et le pardon entier de celle qu'elle avait cruellement offensée. Maintenant je puis tout braver, la terre et l'enfer : s'il ose toucher à la tête de celui dont le père lui mit le sceptre dans la main, eh bien! son ingratitude rejaillira sur sa postérité et je descendrai dans la terre comme cette femme que voilà. »

Puis, lord Percy revint vers la jeune fille.

« Elia, dit-il, je regrette de vous quitter : allez, mon enfant, vous n'êtes pas la seule dont le cœur soit brisé dès le jeune âge; croyez que vous trouverez toujours en moi un être qui saura vous comprendre. Quelque parti que vous preniez, sachez que ma maison vous sera toujours ouverte, et que si vous n'y pouvez rester à cause de la solitude

où je vis, je ferai mes efforts pour vous placer dans une famille honorable où l'on saura apprécier votre zèle et votre fidélité.

— Je vous remercie, milord, dit Elia; que Dieu recueille vos paroles pour vous en récompenser! Je le prierai souvent de vous bénir, car je vois que vous avez, comme le voulait la reine ma maîtresse, le cœur ouvert à la compassion. Je vous remercie donc de toute mon âme; mais maintenant je sens bien que je ne ferai qu'errer, et que je mourrai misérablement. Allez, milord, suivez votre destinée; pour moi, j'accomplirai la mienne, à moins que celle qui est là-haut ne prie et ne me change. »

Lord Percy prit la main de la jeune fille et la serra affectueusement. Élia fit de même. Le malheur égalisait les rangs : Percy descendait par bonté vers elle; elle, par simplicité et franchise, montait jusqu'à lui.

« Vous serez traitée chez moi en sœur et en amie, dit lord Percy.

— En sœur. Oh! que ce nom est doux! s'écria la jeune fille; je ne l'avais jamais entendu prononcer. »

Elia regarda le jeune lord avec affection. « Allez, dit-elle; soyez béni. Vous ne savez pas comme une parole dite ainsi fait du bien au cœur. Que Dieu vous en bénisse! Ce souvenir et celui de la reine m'accompagneront partout. Adieu, milord.

— Adieu, Élia. »

Ils s'éloignèrent tous deux, puis lui revint vers elle; mais déjà elle ne le regardait plus : son visage était caché dans ses deux mains, et elle pleurait amèrement.

« Élia, dit lord Percy, je souffre bien de vous quitter en ce moment..... Promettez-moi

que vous ne perdrez pas courage, que vous mettrez votre confiance en Dieu, et que vous reviendrez près de moi. Je veillerai à votre sûreté. Vous êtes jeune, vous êtes seule, vous avez besoin d'appui. Je vous établirai convenablement, et vous direz : « Si j'ai perdu ma mère, lui m'a servi de père. »....... Promettez-moi que vous aurez recours à moi sans honte. »

Lord Percy lui tendit la main

« Assez, assez, milord, répondit Élia; ne me forcez point de vous aimer : celle qui est là-dedans a pris toute mon affection; il n'y a plus de place dans mon cœur, même pour de la reconnaissance.

— Je vous retrouverai, Élia.

— Je ne le pense pas, milord.

— Votre seigneurie se rappellera que le roi a donné des ordres qui doivent être promp-

tement exécutés, murmura l'envoyé d'Henri VIII.

— Me voici, monsieur, » répondit le comte de Northumberland.

Il descendit l'escalier; Elia resta seule.

XIX

Pendant que cette scène, profondément triste, se passait à Hampthill, le château de Windsor était enseveli dans un profond repos. On voyait seulement, tout en haut dans une tour, luire une petite lumière, et le batelier qui glissait silencieusement au travers des té-

nèbres sur les ondes de la Tamise, attachait en passant ses yeux sur cette clarté. Elle provenait de la lampe auprès de laquelle la belle Jeanne était assise dans sa chambre. Sans souci aucun, elle tenait en ce moment un gros livre dans lequel elle s'efforçait d'épeler; son joli doigt suivait chaque ligne avec soin. Sur la table, auprès d'elle, on voyait déplié sans soin un billet musqué, attaché avec un petit ruban de soie; il n'y avait rien dedans qu'un certain signe dont le comte d'Essex était convenu avec la belle Jeanne, pour la prévenir de sa visite.

Jeanne attendait donc très-tranquillement le comte d'Essex; et pour mettre son temps à profit, elle étudiait sa leçon, car Cromwell, en sa qualité de protecteur, lui avait recommandé de se mettre bien vite à apprendre à lire. Sa belle tête était penchée attentivement sur son livre, les rayons de la lumière de la lampe frappaient ses beaux cheveux blonds, et les faisaient étinceler; des ombres noires dessinaient encore mieux ses nobles traits. On n'entendait pas autour d'elle le moindre bruit.

Il y avait un calme profond dans l'atmosphère que respirait cette jeune fille; ce repos peignait en quelque sorte celui de son cœur, sans artifice comme sans défiance.

Bientôt cependant on entendit un léger bruit, qui ne l'émut en aucune façon; la porte s'ouvrit, le comte d'Essex entra. Jeanne lui fit seulement un signe de tête gracieux, et lui indiqua du doigt une grande chaise qu'elle avait préparée pour le recevoir.

Cependant elle fut quelque peu surprise en voyant le premier ministre déposer sur cette chaise, au lieu de s'y asseoir, une énorme corbeille d'osier doublée et fermée de taffetas blanc.

« Et qu'avez-vous donc là? s'écria-t-elle avec gaieté, vous avez l'air d'un garçon de la chambre de la reine, apportant une de ses toilettes dans un sachet de taffetas.

— C'est que précisément en ce moment je

remplis cet office, » répondit Cromwell. Il ouvrit la corbeille, il en sortit une odeur délicieuse, et Jeanne vit qu'elle renfermait un habillement complet de gaze brochée d'argent et doublée de satin blanc ; le devant du corset était orné de diamants, ainsi que les nœuds des manches. Un bouquet de fleurs artificielles venues à grands frais d'Italie, où l'on essayait, quoique de très-loin, d'imiter la nature, complétait cette riche parure.

» Cet ajustement est réellement très-beau, dit Jeanne en déployant de sa main délicate les diverses pièces de ce vêtement complet. A qui portez-vous cela, milord?

— N'en parlez pas si légèrement, lady Jeanne, dit Cromwell, car c'est le roi qui vous envoie cette robe, et il veut que vous la mettiez demain pour paraître à Greenwich.

— Oh mais! dit Jeanne surprise.

— Voyez-vous comme tout cela est fait, reprit Cromwell montrant chaque pièce avec la

dextérité d'un commis de boutique qui vante la marchandise de son patron; peut-être se souvenait-il du comptoir où il avait passé les premières années de sa vie!

— C'est très-beau, reprit la jeune fille; ce bouquet surtout est joli; de tout cela c'est ce que j'aime le mieux; ensuite je ne mettrai pas cette robe-là demain! le bouquet, à la bonne heure!

— Comment! mais vous ne pouvez pas faire autrement, dit Cromwell, le roi le veut!!

— Il veut, c'est bon; mais moi, si je ne veux pas!!!

— Lady Jeanne, vous parlez comme une enfant volontaire et gâtée; non-seulement vous mettrez cette robe pour plaire au roi, dit Cromwell avec un ton un peu sévère, mais vous allez me suivre, et je vais vous mener chez lui pour le remercier; il veut vous voir et vous parler.

— Et qu'est-ce que je lui dirai ?

—Vous le remercierez avec simplicité de tout ce qu'il vous a donné; puis vous ne serez pas embarrassée, je resterai avec vous, et je parlerai quand vous ne saurez que dire.

—Allons, très-bien ; mais tout cela m'ennuie un peu, et vous ne vous hâtez guères de me faire avoir mon congé et de me parler plus clairement de ce mariage! Jeanne rougit légèrement, et fit une petite pose pour indiquer sa pensée. Cependant, comme elle était maintenant fort à son aise avec Cromwell, elle continua en riant... Ce mariage, enfin, dont vous m'aviez tant parlé, si bien que moi, grâce à vous, je me croyais déjà dame châtelaine.

— Votre naissance, madame, est assez illustre pour prétendre mieux ; laissez-moi faire, et vous verrez si vous aurez à vous plaindre du comte d'Essex.

— Jusqu'ici je ne puis suffire à le remercier,

dit Jeanne avec un enjouement plein de jeunesse et de grâce, attrait qui, joint à une grande simplicité, une grande beauté et beaucoup de noblesse dans les manières, lui avait valu le cœur d'Henri VIII.

» Le roi est dans son cabinet? dit-elle.

— Oui.

— Allons, je vous suis. »

Ils sortirent ensemble et descendirent les escaliers; mais à mesure que la belle Jeanne approchait de la partie du château où logeait le roi, elle devenait plus silencieuse et moins gaie. Bientôt son cœur se mit à battre plus fort; elle s'arrêta tout à coup.

« Ah çà, je voudrais bien savoir pourquoi moi, quand je ne demande que ma liberté, on m'envoie, sans que je le veuille, une quantité de présents dont il me faut aller remercier Sa Majesté?

— Ayez patience, dit le comte d'Essex, qui commença à craindre de ne pas pouvoir la faire entrer chez le roi ; car la belle Jeanne, avec beaucoup de timidité, avait un fond d'indépendance qui ne laissait pas d'être embarrassant.

» Je vous en prie, lady Jeanne, venez. Qui peut vous troubler? n'êtes-vous pas habituée à voir le roi? Ce qu'il a à vous dire ne peut que vous être agréable. Allons, point d'enfantillage : vous savez que vous m'avez promis de m'obéir. »

En prononçant ces derniers mots, Cromwell prit avec force le bras de Jeanne, et l'entraîna d'un pas résolu.

« Comme vous courez, milord! dit-elle. »

En un moment ils furent à la porte du cabinet royal; un page qui attendait ouvrit, et Jeanne, tout émue, tout embarrassée, parut devant son souverain.

Elle fit une révérence fort gauche, et ne dit mot.

« Asseyez-vous, madame, » dit Henri VIII en lui indiquant la place d'honneur.

Pour lui, il avait mis un collet de senteur, un superbe habit; il s'était lavé la tête, le visage, et parfumé les mains.

« Eh bien, lady Jeanne, dit-il d'un air bienveillant, aimez-vous la robe que je vous ai envoyée? Je l'ai fait venir de France, car ce n'est que là qu'il y a des tailleuses qui entendent la manière de faire valoir la beauté et la grâce des dames.

— Je vous remercie bien, sire, dit Jeanne rougissant jusqu'aux oreilles.

— La chaussure surtout m'a paru bien faite, continua le roi. Ici nos ouvriers échouent complétement dans ce genre d'ouvrage.

— C'est vrai, sire, répondit Jeanne.

— Aimez-vous beaucoup la toilette, madame? Ce n'est pas un défaut à votre âge; tout au contraire.

— Nullement, sire, car je trouve que cela ne sert à rien.

— C'est vrai, madame, vous n'avez besoin d'aucune recherche pour sembler la plus belle et la plus sage personne qui soit au monde. »

En entendant l'éloge de sa sagesse, Jeanne oublia tout d'un coup sa timidité; elle partit d'un grand éclat de rire.

— Ma sagesse, sire! Oh, demandez au comte d'Essex comme il me reproche, au contraire, de n'être point sage, et de ne vouloir faire que mes volontés! Mais que Votre Majesté daigne m'écouter, puisque me voici venue devant elle : daignez m'accorder la permission....

— Ne l'écoutez pas ; sire, s'écria Cromwell, c'est une jeune folle qui a besoin d'être grondée par Votre Majesté.

— Eh bien, que me demandiez-vous? charmante Jeanne, dit Henri VIII.

— De m'en aller, sire.

— Et pourquoi voulez-vous me quitter, dit le roi, moi qui veux prendre soin de votre fortune?

— Parce qu'elle prétend à toute force se marier, dit Cromwell empêchant Jeanne de répondre.

— Vous voulez vous marier, madame? dit Henri VIII.

— Sire, dit Jeanne toute rouge et un peu courroucée de l'indiscrétion avec laquelle Cromwell proclamait les confidences qu'elle lui avait faites, ce n'est pas bien à milord

comte d'Essex, de dire ainsi ce qui me regarde; je ne veux me marier que si cela se trouve.

— Il n'y a donc aucune personne que vous désiriez épouser préférablement à une autre?

— Non, sire, cela m'est indifférent.

— Personne qui vous aime plus qu'une autre? reprit le roi, est-ce bien sûr cela?

— Oh, je ne suis pas accoutumée à ètre aimée, sire, dit Jeanne avec un soupir, et c'est pourquoi je souhaite..... me retirer.

— Vous retirer, madame, c'est ce que je ne souffrirai point, s'écria Henri VIII; vous vous trompez en croyant que personne ici ne vous aime; sachez donc que vous régnez sans partage sur le cœur de votre souverain; en un mot, madame, que je suis votre serviteur et votre esclave; que je vous aime passionné-

ment, et que rien au monde ne pourra me priver de votre présence.

— Mais, sire! dit Jeanne troublée, le comte d'Essex vous dira que..... »

Et la pauvre jeune fille cherchait à interroger les yeux de Cromwell, mais elle ne put les rencontrer.

« Le comte d'Essex me dira, reprit le roi, ce que je sais depuis long-temps, que vous êtes aussi vertueuse que belle; soyez sans inquiétude, madame, je pourvoirai à votre honneur comme au bonheur que j'attends de vous. Je ne vous demande que le retour de la tendresse que je vous ai vouée; en voici un gage, recevez-le, et gardez-le en souvenir de ma promesse. »

Henri VIII s'approcha d'une table, il y prit une boîte d'or et en tira un anneau de diamans qu'il passa au doigt de la jeune fille.

Elle ne fit aucune résistance, et elle ne pou-

vait revenir de l'étonnement dans lequel les paroles du roi venaient de la jeter.

Son départ de la cour, son mariage projeté avec un être imaginaire qui devait, pour le moins, être chevalier et avoir un beau château, les paroles entortillées de Cromwell, la déclaration du roi, tout cela se pressait confusément dans son esprit, de telle sorte qu'elle ne fit que balbutier quelques mots inintelligibles; car elle n'était occupée qu'à démêler dans toutes ces choses une conviction et une volonté.

« N'est-ce pas, lady Jeanne, vous m'aimerez, dit Henri VIII.

— Mais Votre Majesté sait bien qu'elle est aimée de tous, » dit Jeanne, cherchant à ne rien dire de déplaisant au roi, qu'au fond elle n'aimait, ni ne haïssait.

« Sire, dit Cromwell, qui trouva que Jeanne répondait beaucoup trop froidement, Votre

Majesté comble de trop de bontés lady Jeanne pour qu'elle puisse l'en remercier dignement en ce moment; la surprise et la reconnaissance se pressent trop en elle pour qu'elle puisse remercier convenablement Votre Majesté.

— Je ne lui demande aucun remercîment, dit le roi, lui plaire en tout, voilà mon seul désir.

— Votre Majesté est bien bonne, murmura la jeune fille avec embarras.

— Donnez-moi votre main, lady Jeanne, donnez-la moi avant que le comte d'Essex aille vous reconduire dans votre appartement: bientôt vous aurez une habitation plus digne de vous, » dit Henri VIII.

Sur le signe, ordre du départ, que fit le souverain en inclinant la tête, Cromwell emmena Seymour. Elle passa, comme il convenait, devant lui, et se trouva dans le salon

d'attente avant que le comte d'Essex fût sorti du cabinet.

Cromwell, voyant Seymour dehors, se retourna et regarda le roi comme pour lui dire : « Eh bien ! êtes-vous content d'elle et de moi ? »

Henri VIII s'approcha de lui : « J'en suis plus fou que jamais, s'écria-t-il à l'oreille de son ministre ; Cromwell, ta fortune croîtra avec la sienne !... et, si elle le veut, elle s'asseoira à mes côtés sur le trône d'Angleterre ! »

XX.

Arrivés à Greenwich, les compagnons du jeune Waston le menèrent à la cathédrale.

Une lampe éclairait les voûtes dentelées du sanctuaire.

Waston se mit à genoux sur un carreau

préparé dans le milieu du chœur; ses compagnons se retirèrent en silence, et lui demeura seul, environné des ombres de la nuit, à méditer sur les devoirs de l'ordre glorieux dans lequel il allait être admis. Telle était ce que l'on appelait la veillée des armes.

Il pria d'abord longuement et avec ferveur, puis il pensa aux avis de sa mère, au désir qu'elle avait qu'il se retirât de la cour; il se résolut à faire tout ce qui pourrait lui plaire. Ainsi les heures passèrent, et bientôt parut l'aube rougissante d'un jour éclatant de lumière.

A travers les larges croisées ornées de médaillons resplendissants des plus riches teintes, on voyait les jets lumineux poindre, grandir, s'entre-croiser, varier leurs nuances et venir dorer les angles de l'autel.

Au-dessus du tabernacle sacré s'élevaient, rangées sur de doubles lignes, les bannières des chevaliers.

En velours brodé d'or, d'argent et de soieries diverses, ces belles et magnifiques pièces d'étoffe descendaient majestueusement les unes sur les autres.

Emblèmes de vaillance et d'honneur, elles étaient là déposées en attendant qu'elles fussent portées dans les combats. Les fers brillants et acérés des lances, les longs rubans de soie, les franges et les glands ornés d'ivoire et d'or se mêlaient aux sculptures délicates, aux peintures d'azur et d'or des voûtes élancées. Ici pendaient de riches lampes; là s'élevaient en pyramides de nombreux chandeliers à triples branches.

La chevalerie, institution toute chrétienne, noble effort, si l'on peut s'exprimer ainsi, vers une civilisation plus assurée, plus complète, était considérée comme une sorte de sacerdoce.

On avait semblé vouloir accumuler, pour la réception du novice, tous les signes ex-

térieurs des grâces que l'église confère à ses enfants dans les sacrements.

Ainsi le chevalier avait un parrain, comme dans le baptême.

Il recevait un soufflet, comme dans la confirmation; des onctions, comme dans le dernier sacrement.

Ses cheveux étaient tondus et coupés en rond, pour imiter la tonsure cléricale.

Il jouissait des mêmes priviléges que les ecclésiastiques, et pouvait se rendre coupable comme eux de simonie s'il vendait ou s'il achetait la chevalerie; enfin il fallait qu'il se fût purifié de corps par un bain, et d'âme en confessant les fautes de toute sa vie et en recevant la sainte communion.

De plus, il était nécessaire qu'il eût donné des preuves de courage, et que la noblesse de

sa race fût également sans tache du côté paternel et maternel.

Waston sentait peu à peu son cœur se remplir d'allégresse. Bientôt les portes du temple s'ouvrirent, les cloches sonnèrent à grandes volées. Deux longues files de chevaliers parurent; au milieu d'eux marchaient les parrains du jeune chevalier; derrière s'avançaient les amis de Waston : Rochford tenait l'épée, les autres portaient sur des carreaux de velours chacune des pièces de l'armure. Une émotion indicible s'empara de l'âme de Waston; tout se présentait en ce moment à lui sous les plus riantes couleurs : sa jeunesse, sa naissance, sa fortune, partout de la bienveillance et de l'affection. Hélas! il ne savait pas qu'une passion haineuse et cruelle allait moissonner en un moment un si riche avenir.

Les trompettes et les clairons sonnaient de toutes parts; les tribunes se remplissaient de dames; les prêtres entrèrent; les encensoirs s'allumèrent, les parfums s'exhalèrent

en montant vers les cieux ; partout on voyait onduler les panaches blancs, étinceler les casques et les cuirasses!... C'est surtout dans sa force et dans sa splendeur qu'il est beau de voir l'homme adorer Dieu! Au dehors les tambours battaient sur le parvis, on entendait un grand bruit; le peuple joyeux se pressait et pénétrait par toutes les issues pour voir son nouveau défenseur.

En ce moment Waston s'avançait dans le sanctuaire pour s'agenouiller près de l'autel. Le duc de Norfolk, qui devait lui donner l'accolade, tenait l'épée qu'il avait reçue des mains de Rochford; les autres chevaliers environnaient le jeune élu.

Waston sentait son cœur battre avec violence; deux fois il tourna la tête vers la tribune des dames; d'un œil rapide il parcourut les rangs des têtes au milieu des tapis, des franges, des écus armoriés et des riches parures ; il chercha la couleur sombre des vêtements noirs de sa mère, il ne vit rien qui pût les lui rappeler.

« Hélas ! pensa-t-il avec quelque regret, ma mère est semblable à une fleur rare qui remplit le désert d'un parfum délicieux et dont nul ne connaît le prix. Elle a craint de ne pouvoir supporter tant de joie ou tant de souvenirs douloureux ; mais moi je serais plus heureux si elle était ici !!

— Sire écuyer, avancez-vous », dit le duc de Norfolk, élevant une grande épée dorée et passée dans une écharpe de soie.

Waston s'avanca avec respect.

« Damoisel, continua Norfolk, prenez cette épée que je vous présente, faites paix et amitié avec elle, afin qu'elle vous aide en toute occasion ; et là où la justice et l'honneur vous appelleront, frappez-en vos ennemis avec un cœur plein d'audace et de courage, jusqu'à ce que vous en ayez victoire.... »

Norfolk abaissa l'épée, le récipiendaire baisa la lame et la garde. « Qu'il vous sou-

vienne, continua le vieux guerrier, que cette arme est faite en forme de croix, et que de même que notre Seigneur vainquit la mort et le péché en mourant sur l'arbre de la croix, ainsi vous devez vaincre le mal en toutes choses..... Waston, vous êtes digne de l'honneur que vous recevez aujourd'hui, et nous vous verrons, j'en suis sûr, montrer à tous que vous savez que noblesse oblige, et qu'aujourd'hui vous vous êtes engagé plus étroitement encore à verser votre sang pour défendre la foi, le peuple et votre patrie.

— Milord, dit le jeune homme avec feu, pour me le rappeler je n'aurai qu'à suivre votre exemple! »

Norfolk lui ceignit l'épée.

Alors un autre chevalier s'avança et passa au récipiendaire un hoqueton ou haubert. « Sire damoisel, dit-il à son tour, je vous revêts de ce hoqueton, qui signifie que vous serez soigneux de suivre la raison en toutes choses, et

que vous chercherez à grandir votre nom par prouesse et bonne renommée.»

Un second s'avança, et le vêtit à son tour d'un aubergeon. « Sire damoisel, dit-il, je vous ai revêtu de cet aubergeon pour vous faire entendre que maintenant vous devez avoir et aurez toujours le cœur rempli de courage, de hardiesse et de généreux desseins. »

Un troisième s'approcha, et lui mit des cuissarts et des chausses de fer.

« Sire damoisel, dit-il en remplissant cet office, ceci représente et signifie que maintenant vous devez être léger et prompt à aller en tous lieux pour soutenir le droit des pauvres et des opprimés, sans aucun désir de gain ou de récompense déshonnête, et que vous n'aurez jamais devant vous d'autres guides que l'équité, l'honneur et la justice. »

Un quatrième chevalier parut, il portait dans sa main des éperons; ces éperons d'or

étaient la marque distinctive des chevaliers, car il n'était permis aux simples écuyers d'en porter qu'en argent ; souvent c'était une dame qui faisait l'honneur au nouveau chevalier de les lui attacher.

« Damoisel, dit le chevalier faisant allusion à cette faveur, peut-être aimeriez-vous mieux que ce fût celle que votre cœur honore et chérit qui vous présentât ces éperons. Néanmoins je remplis aujourd'hui cet office de grand cœur; je vous rappellerai donc que les aiguillons de l'honneur et de la vertu doivent être maintenant les seuls qui vous poussent aux belles actions.»

Lorsque Waston eut été ainsi revêtu de ses armes en présence de celui qui devait le recevoir chevalier, on commença la messe du Saint-Esprit. Il se fit d'abord un grand silence, puis les sons graves et majestueux des orgues remplirent la nef sacrée d'une harmonie sublime, comme la prière qu'ils exprimaient. Bientôt des voix pures s'y mêlèrent, et la foule

assemblée demeura recueillie en prières jusqu'à la fin de l'auguste sacrifice.

Alors, quand le prêtre eut donné la bénédiction publique et qu'il descendit les marches de l'autel, les tambours battirent, les trompettes et les clairons sonnèrent de nouveau. Le duc de Norfolk s'avança, Waston tomba à ses genoux. Le vieux guerrier, ému, regarda un moment la tète blonde du jeune homme abaissé devant lui. Norfolk était père, un sentiment de bienveillance parcourut tout son être. Il tira son épée et en frappa doucement trois fois le jeune Waston : « Au nom de Dieu, de Saint-Michel et de Saint-Georges, je te fais chevalier, dit-il. »

Puis il appuya légèrement la paume de sa main sur la joue du jeune chevalier, comme pour lui donner un soufflet destiné à l'avertir des peines qu'il aurait à supporter. Puis, il se pencha vers lui, le serra cordialement dans ses bras, le baisa sur la bouche, et lui jeta autour du col le collier de l'ordre.

A cette vue, des applaudissements unanimes éclatèrent, des cris de joie retentirent et se prolongèrent dans les tribunes; toutes les têtes se penchèrent; autour du chœur, le peuple se pressait à s'étouffer. On voyait partout des flots de visages, de bras, de jambes enveloppés, variés de mille couleurs; telles apparaissent de loin les fleurs d'un parterre, confondant leurs nuances; le blanc éclate, le rouge attire l'œil, le vert et le bleu reposent les regards, et cependant on ne distingue régulièrement aucune forme, aucun contour. Ainsi voyait-on du haut des galeries les rangs pressés de ce peuple entassé dans une immense église; ils étaient tous joyeux et ils regardaient de tous leurs yeux, car le moment solennel approchait. Les prêtres et les lévites se rangèrent en cercle, le dos tourné contre l'autel; on apporta le livre sacré, la loi des nations, l'évangile!... du salut.

Un frémissement de respect parcourut l'assemblée. Waston étendit la main sur les pages saintes.

« Vous promettez et jurez, dit l'officiant au jeune chevalier, de craindre, de révérer et de servir Dieu religieusement, de combattre de toutes vos forces pour la foi chrétienne, et de mourir plutôt mille fois que d'y renoncer jamais.

— Je le jure, dit Waston.

II.

» Je jure de servir mon prince fidèlement, et de combattre pour lui et pour la patrie très-valeureusement !

III.

» Je jure de soutenir partout le bon droit des veuves et des orphelins, m'exposant pour les querelles des faibles autant qu'ils pourront m'en requérir, pourvu toutefois que ce ne soit pas contre mon honneur propre, ou contre le roi, mon seigneur naturel.

IV.

» Je jure de n'offenser jamais personne malicieusement, de ne point usurper le bien d'autrui, mais plutôt de combattre contre tous ceux qui le feraient.

V.

» Je jure que l'avarice, la récompense, le gain ou le profit ne m'obligeront jamais à faire aucune action, mais la seule gloire et vertu.

VI.

» Je jure que je combattrai uniquement pour le bien, et pour le profit de la chose publique.

VII.

» Je jure que j'obéirai en tout aux ordres du général et du capitaine qui auront droit de me commander.

VIII.

» Je jure que je garderai l'honneur, le rang et l'ordre de mes compagnons, et que je ne chercherai ni par force ni par orgueil à m'élever au-dessus d'eux ou à les priver d'aucun de leurs droits.

IX.

» Je jure que je ne combattrai jamais, étant accompagné, contre un seul, et que je fuirai toutes fraudes et toutes supercheries.

X.

» Je jure que je ne porterai qu'une epee, à moins que je ne sois obligé de combattre contre plusieurs.

XI.

» Je jure que dans un tournoi, ou autre combat de plaisance, je ne me servirai jamais de la pointe de mon épée.

XII.

» Je jure qu'étant fait prisonnier dans un tournoi, je serai obligé, par ma foi et mon honneur d'exécuter de point en point les conditions de l'emprise, et que je serai obligé de rendre aux vainqueurs mes armes et mes chevaux s'ils les veulent avoir, et je ne pourrai combattre en guerre ni en aucun autre lieu sans leur volonté.

XIII.

» Je jure enfin que j'aimerai et honorerai mes compagnons, et leur porterai aide et secours toutes les fois que l'occasion s'en présentera, et je ne combattrai jamais contre un autre chevalier, si ce n'est par méconnaissance.

XIV.

» Ayant fait vœu ou promessse d'aller en quelque quête ou aventure étrange, je ne quit-

terai jamais les armes, si ce n'est pour le repos de la nuit.

XV.

» Dans le cours de ma quête ou de mon aventure, je n'éviterai point les mauvais et périlleux passages, je ne me détournerai point du droit chemin, de peur de rencontrer des chevaliers puissants, des monstres (1) ou des bêtes

(1) Ce passage du serment prouve particulièrement que les dangers de toutes espèce qui environnent la vie des hommes, dans un état de société presque encore barbare, avaient surtout contribué à l'établissement de la chevalerie. Dans un temps où les crimes ne peuvent être punis, où les volontés particulières sont tout et le droit du plus fort le seul qui soit respecté, il était utile, sage et bon que des hommes puissants et courageux se dévouassent à punir les meurtriers, à servir de protecteurs aux femmes et aux enfants sans appui. Chaque institution ne dure qu'autant qu'elle est nécessaire; elle meurt lorsque le but pour lequel elle avait été créée est atteint ou ne peut plus l'être. Dans une société puissante, dans une civilisation comme la nôtre, la chevalerie serait un désordre, au moyen-âge

sauvages; je ne fuirai enfin aucun des obstacles que le corps et le courage d'un seul homme peut surmonter.

XVI.

»Je ne prendrai jamais aucun gage ni aucune pension d'un prince étranger.

XVII.

» Lorsque je commanderai des troupes de gens d'armes, je vivrai avec le plus d'ordre et le plus de discipline qu'il sera possible, et surtout dans mon propre pays je ne souffrirai pas qu'aucun dommage ni aucune violence soient commis.

c'était un bienfait, une digue opposée à l'injustice, à l'oppression; alors aussi la chevalerie était au plus haut degré d'honneur, la religion la sanctifiait et lui prêtait son éclat toujours respecté, et c'est peut-être encore aux nobles statuts de cet ordre antique et aux sentiments qu'ils inspiraient que nous devons les idées d'honneur qui sont restées parmi nous.

XVIII.

» Si je suis obligé de conduire une dame ou une damoiselle, je la servirai, la protégerai et la sauverai de tout danger et de toute offense, lors même qu'il devrait m'en coûter la vie.

XIX.

» Si, par le droit de la guerre, une dame ou une damoiselle devient ma prisonnière, je la respecterai et ne lui ferai nulle offense.

XX.

» Ayant entrepris de mener à bonne fin une entreprise, j'y vaquerai an et jour, si je ne suis rappelé pour le service du roi et de la patrie.

XXI.

» Si je fais un vœu pour acquérir quelque honneur, je ne m'en retirerai point que je ne l'aie accompli ou l'équivalent.

XXII.

» Je serai fidèle observateur de ma parole et de la foi donnée; ayant été fait prisonnier en bonne guerre, je payerai exactement la rançon promise; et, si je ne le pouvais, j'irais me remettre en prison au jour et au temps convenus selon ma promesse, sinon je serais déclaré infâme et parjure.

XXIII.

» Quand je serai retourné à la cour de mon souverain, je rendrai au roi et au greffier de l'ordre un compte véritable de mes aventures, quand même elles seraient à mon désavantage, sinon je serais privé de l'ordre de la chevalerie.

XXIV.

» Sur toutes choses, enfin, dit Waston, je serai fidèle, courtois, humble, et ne faillirai jamais à ma parole, quelque peine ou quelque perte qu'il m'en puisse advenir. »

A peine Waston eut-il achevé ces mots, qu'un chevalier s'avança vers lui et lui donna un écu sur lequel étaient peintes les armes de sa maison.

« Sire chevalier, dit-il, je vous donne cet écu pour défendre votre corps des coups de vos ennemis, parce que votre personne est chère à votre prince souverain et à votre patrie; vous verrez dessus ce bouclier les armoiries qui ont été les marques et la récompense de la vertu de vos ancêtres. Tâchez de vous rendre digne de les porter, d'accroître par vos belles actions le lustre de votre famille, et d'ajouter aux blasons que vous avez reçus de vos pères, quelque chose qui fasse connaître que votre race est semblable à ces fleuves qui, étant petits dans leur source, ont toujours été en croissant. »

On lui remit également son heaume, qu'il posa sur sa tête, en souvenir qu'il ne devait pas chercher de plus glorieuse couronne que celle qui lui serait donnée pour récompense de sa vertu.

Cette cérémonie achevée, les prêtres entonnèrent un chant d'actions de grâce, et défilèrent deux à deux en saluant l'autel. Alors le peuple se précipita aux portes pour voir sortir le chevalier.

Sur le parvis au dehors, un magnifique cheval l'attendait; sa longue housse écarlate doublée de blanc pendait jusqu'à terre, mais le noble animal frappait de son pied le sol, hennissait de joie, et faisait voler au loin ce long vêtement brodé, et armorié, dont il était tout couvert; un vieux chevalier debout et calme tenait la bride d'une main habile et sûre, et il forçait le noble animal de pencher la tête à droite. Bientôt le cortége parut.

Norfolk et Waston marchaient au milieu, tous suivaient à pas pressés; sous la grande porte ils s'arrêtèrent. On présenta le destrier au jeune chevalier. Quoiqu'il fût pesamment armé de fer, Waston s'élança avec autant de force que d'adresse, et, sans mettre le pied à l'étrier, fit manœuvrer et bondir légèrement

son cheval ; de bruyants applaudissements éclatèrent dans toute l'assemblée ; Dieu vous conduise, s'écriaient-ils, que l'honneur et la renommée vous mènent !

« Sire chevalier, Dieu vous bénisse ! » Et le peuple témoignait sa joie par des acclamations, et des témoignages d'approbation non moins expressifs, et tous se dirigèrent vers la plaine où le tournoi devait avoir lieu.

XXI.

Il était midi, un soleil brûlant était monté au plus haut point de l'horizon. Dans la plaine verdoyante de Greenwich, on voyait s'élever mille brillants pavillons, dont les pommes dorées étincelaient ; les uns figuraient des tentes guerrières dont les draperies étaient relevées par des faisceaux de lances et d'armes, les autres imi-

taient le goût singulier des Indiens et des Chinois; d'élégantes sonnettes, des oiseaux aux belles couleurs, des vases remplis de fleurs inconnues ornaient l'extérieur et l'intérieur de ces demeures enchantées.

Ici coulait un ruisseau, là on voyait une grotte sauvage ornée de pampres et de guirlandes vertes; dans une large coquille nacrée, au travers des mousses, coulait une fontaine de lait, une ruche ouverte offrait aux passants un miel délicieux.

Plus loin, sous des bosquets, de jeunes bergères versaient d'une main obligeante une liqueur vermeille qui ne se lassait point de couler; des arbres chargés de fruits savoureux, des orangers couverts de fleurs environnaient les cabanes rustiques où chacun pouvait se reposer; au delà, un temple apparaissait; la coupole montait dans les cieux, et les colonnes de granit rouge servaient de portiques. Plus loin encore, on apercevait de longs berceaux de verdure qui conduisaient à une salle

immense, où des tables étaient dressées; des guirlandes de lumière, des feux d'artifices, devaient resplendir le soir et éclairer les danses et le banquet.

Pendant le repas, les convives devaient être réjouis par de nombreux divertissements appelés *entre-mets*.

Ainsi, après le premier service, on devait voir apparaître dans la salle du festin trois monstres marins dont l'un, de cent pieds de long, avait tout le corps couvert d'écailles d'argent semées d'yeux faits d'émeraudes; sur son dos il portait un écueil ou rocher chargé de corail; ce rocher portait aussi des nymphes vêtues de brocard d'or garni de filets légers de perles et de branches de corail. Une d'entre elles, assise sur un trône de fleurs, représentait l'Angleterre; sa robe d'azur semée de flots argentés signifiait que le royaume avait l'empire de la mer; ses pieds reposaient sur un bouclier où étaient gravées les armes de l'état; de longues chaînes d'or tournaient autour du

corps des monstres, et venaient se rattacher à la ceinture de la belle insulaire, et sur ses genoux elle tenait une corbeille remplie de fruits et de fleurs.

Sur l'osier tressé délicatement on lisait le nom d'Anne Boleyn, avec une inscription qui annonçait qu'elle était la plus belle reine de l'univers.

Derrière ce groupe, on devait voir paraître Neptune lui-même, traîné par quatre poissons énormes, dont les évents jetaient continuellement de l'eau rose parfumée.

Derrière Neptune venait la reine de la mer, montée sur une baleine, dans le ventre de laquelle on entendait un concert mélodieux; la belle Thétis, aux pieds d'albâtre, portait un vêtement de gaze d'argent, semblable à une vague écumante; sa tête était couronnée de blanches étoiles; elle tenait, sur son sein, un soleil d'or, au centre duquel on voyait les chiffres entrelacés d'Anne et de Henri, avec

une devise latine pleine de flatteries, dans laquelle on disait que le monde était moins éclairé par le soleil que par l'éclat du règne d'Henri VIII et de la reine Anne, son épouse.

Au second service, devaient paraître douze chevaux ailés, montés par des amours habillés de satin rose. Derrière eux, venaient les dieux des forêts, représentés par douze hautbois, habillés de satin vert et couronnés de guirlandes de houx diapré. Suivaient les zéphyrs avec des ailes de gaze fine et brodée; ils dansaient un ballet, et portaient, deux à deux, d'immenses corbeilles de fleurs. Après eux, marchaient de légers chevreuils, des daims, des ours et des loups sauvages.

Enfin, au troisième service, devaient paraître neuf chevaliers, richement habillés de robes de velours, fourrées de martre; ils représentaient les neuf preux de l'antiquité, savoir: Josué, David, Judas Machabée, Hector, Alexandre-le-Grand, Jules César, Char-

lemagne, Godefroy de Bouillon et Artus, roi de la Grande-Bretagne.

Artus devait porter entre ses bras un paon mâle. Autour du col de l'oiseau majestueux sera suspendu un joyau très-précieux, que la reine remettra, de ses mains royales, au chevalier qui aura remporté le prix du tournoi, tandis que les hérauts crieront largesse autour du banquet et jetteront au peuple assemblé de la monnaie d'or et d'argent.

Autour d'Artus se presseront les chevaliers de la table ronde : Lancelot Dulac; Hector Desmares; le brave Lyonel; l'illustre Gauvain d'Orcanie; Agravin, son frère; Galheric, frère de Gauvain; Galheret, quatrième frère d'Agravain; le grand roi Melcadus; Tristan de Léonnois, son fils; Bleomberis de Gannes; Greux, sénéchal d'Artus, et Baudoyer, son connétable, qui portait l'écusson de son souverain, sur lequel on voyait treize couronnes avec cette devise : *Moult de couronnes, plus de vertus.* Le chevalier Séguradas; le brave

chevalier Saeremor; Gison le Courtois; Galehaut le Blanc, fils d'Artus; le laid Hardi; le momorhoult d'Irlande; le grand roi Pharamond avec son écu d'azur portant trois fleurs de lys et cette devise :

« Que de beaux fruits de ces fleurs doivent naître! »

Palamèdes de Listenois, Mordret d'Orcanie, Gyrflet, écuyer d'Artus, Dinadant d'Estrangonne, Brandelis, Amant le bel jouteur, Breus, Perceval le Gallois, qui par sa pureté avait mérité de faire la conquête du St.-Gréal, Houel, duc de la petite Bretagne, son sénéchal Karcado de Molac, enfin le chroniqueur Arrodian de Cologne, qui, ayant vu les combats de plus près pour les mieux décrire, portait pour armes : de sable au coq d'argent creté béqué éperonné d'or avec cette devise

« *Il a plumes, bec et ongles.* »

Le costume de ces chevaliers était de la plus

grande magnificence, et plusieurs devaient réciter des vers à la louange de la reine.

Anne Boleyn était encore entourée de toutes les séductions, de toutes les flatteries d'un amour, qui déjà avait disparu pour faire place à une haine mortelle et sanguinaire.

Ainsi vont les choses brillantes, superficielles et éphémères d'un monde qui s'éclipse en un moment.

Au milieu d'un jardin découpé, sur le gazon de la plaine, paraissait comme la reine de la cité fantastique que nous venons de décrire, une longue lice, ceinte de doubles rangs de barrières peintes et dorées; aux quatre coins s'élevaient quatre tours réunies par des remparts crénelés. A l'extérieur on aurait cru voir un château fort, dont l'entrée richement décorée présentait une porte cintrée, couverte des écus armoriés que devaient toucher les combattants avant de commencer le tournoi; dans l'intérieur, ce carré long était garni de

loges et de tribunes, et de degrés semblables à ceux des cirques romains. Au milieu d'un des côtés, on voyait sous des pavillons d'or et de soie le salon ouvert où devaient paraître le roi et la reine.

Trois escaliers couverts de riche tapis permettaient de descendre de ce salon; dans l'arène de chaque côté, s'étendaient de longues galeries occupées par le maréchal et les quatre juges *diseurs* du camp; les autres étaient réservées à la noblesse et aux dames; sur les degrés inférieurs, on voyait entassés joyeusement les échevins, le corps de ville et les principaux bourgeois, du lieu où se tenait le tournoi; en dehors des lices, autour des barrières et dans toute la campagne, se pressait un peuple immense qui ne voyait rien, mais croyait voir et s'amuser beaucoup.

Déjà depuis plusieurs heures chacun attendait avec anxiété le moment où le roi et la reine arriveraient. On formait une haie sur le chemin par lequel devaient passer les litières,

et c'était à grande peine que les gardes maintenaient le passage libre, si l'on apercevait dans le lointain un faible nuage de poussière élevé du sol par les petits pieds d'un enfant ou par les pattes d'un roquet venu de Londres, et perdu dans cette foule, dans ce bruit inaccoutumé.

Enfin, une faible rumeur se fait entendre. Bientôt de longs cris de joie s'élèvent : « Les voilà! les voilà! » Les yeomens du roi paraissent, la reine arrive.

Le peuple était mécontent, la nation divisée; la suppression des établissements religieux avait multiplié la mendicité d'une manière effrayante; des plaintes étaient dans toutes les bouches, un levain de haine et de défiance dans tous les cœurs. N'importe, ce jour-là on devait s'amuser; c'était un jour de fête; il fallait boire, manger, crier, oublier le passé, le présent, l'avenir! Des fontaines d'hypocras et de vin coulaient. On avait chaud, et l'on vendait là, tout autour, des pommes et des gâteaux.....

Cependant les cris redoublent, la reine approche; les chevaliers qui doivent combattre se hâtent de monter sur *leurs grands chevaux*.

Les écuyers se pressent, se heurtent, et les quatre hérauts d'armes proclament à la fois, des quatre coins du champ clos, l'ouverture du tournoi.

Bientôt Anne Boleyn paraît sous le pavillon royal.

Toutes les dames se lèvent, tous les hommes se découvrent.

Anne reste debout; avec une grâce sans pareille, elle salue à droite, à gauche tout ce peuple, toute cette multitude; ses joues deviennent plus rosées, ses beaux yeux brillent d'un éclat plus doux et plus pénétrant. On voit descendre ses cheveux en boucles soyeuses sur son vêtement blanc, brodé en or. Une couronne de diamants, scintillant comme des étoiles, brille sur sa tête; un long manteau

de velours, doublé d'hermine et semé de léopards, couvre sa taille et vient s'attacher sur ses épaules.

Tous, en la regardant, sont ravis de sa beauté, de son port majestueux.

On la salue par mille acclamations. « Vive la reine! Louange à la reine! » s'écrient mille voix confondues.

Douze dames éclatantes de parure l'accompagnent : la comtesse de Wilshire, mère de la reine, et lady Rochford, sa belle-sœur, sont parmi elles. Les filles d'honneur les suivent, elles se placent à droite et à gauche, chacune selon son rang; Seymour est au milieu : une simple robe blanche et un chapel de roses pâles composent sa parure; elle ne porte point le riche vêtement que le roi lui a envoyé; mais, par une coquetterie de jeune fille, elle n'a pu s'abstenir de se parer de quelques uns des bijoux qui y étaient attachés, et son cou est orné du magnifique collier de perles

que sans doute elle regarde comme sa propriété. Personne ne s'en étonne; car, en ces jours, il était d'usage de prêter et d'emprunter à ses parents et amis tous les objets dont on pouvait espérer de tirer quelque éclat.

A côté de la reine le roi s'avance lentement, son énorme corpulence non moins que la richesse de ses vêtements couverts de pierreries, excite la curiosité générale. Le peuple attentif remarque sur le visage du souverain, qu'il voit rarement, les traces inévitables de la marche des années précédentes, et aussi l'air dur et sévère dont toute sa physionomie est empreinte. On ignorait la mort de Catherine exilée, et dont on ne devait jamais, sous les peines les plus sévères, prononcer le nom. On ignorait encore davantage l'orage qui grondait sur la tête d'Anne Boleyn; bientôt donc la curiosité se fatigue et change d'objet. Le roi aussitôt s'assied, les juges *diseurs* vêtus de leurs grandes robes de velours rouge, ornées de chaperons de velours noir, se

lèvent, donnent le signal et les hérauts d'armes ouvrent les barrières.

Les trompettes et les clairons sonnent, et répandent dans tous les cœurs une émotion guerrière pleine de charmes.

A l'autre bout de la lice, sous la voûte resserrée qui ferme l'enceinte, on voit paraître une multitude d'hommes resplendissant de fer et d'acier; d'abord ils ne forment qu'un groupe agité, semblable à un essaim d'abeilles qui se suspend par un beau jour de printemps aux branches naissantes d'un jeune poirier en fleurs. On ne distingue qu'une masse sans forme et sans couleur, mais bientôt ils s'étendent, s'alignent et se partagent en deux parties.

Mille cris retentissent parmi les spectateurs, lorsqu'ils voient la magnificence de leur accoutrement : d'abord marchent les musiciens, derrière eux paraissent les rois d'armes; ils sont vêtus de velours vert avec une cotte d'armes semée

de léopards, par-dessus leur épaule gauche pend nne pièce de drap d'or, sur laquelle sont attachées les clefs du tournoi, artistement peintes et dorées sur une feuille de parchemin; aux coins d'en haut de cette pièce, on voit les écussons des armes des deux chevaliers juges, et aux coins d'en bas ceux des écuyers juges. Ils portent dans leurs mains des sceptres, ou courts bâtons d'argent, avec des petites tablettes sur lesquelles ils inscrivent ceux qui veulent prendre part aux combats.

Après, s'avancent quatre estafiers tenant en main de magnifiques chevaux.

En entrant dans l'arène ces superbes quadrupèdes hennissent fièrement, et agitent les housses écarlates et blanches dont ils sont couverts; ils portent les écussons de leurs maîtres sur les cuisses et les épaules, ainsi que des testières de soie rouge avec des plumes blanches et incarnates; un collier de gros grelots entoure leurs cols avec des boucles et des bossettes en or. Les estafiers s'étudient à rendre

leur allure plus fière; après eux se groupent les hérauts et les poursuivants d'armes : ils environnent, en nombre divers, les bannières carrées ou les pennons taillés en queue de chaque chevalier. Sur l'étendard de lord Rochford, défendant du tournoi, on voit un aigle d'or à deux têtes sur un fond d'azur, avec cette devise : *Rien ne m'étonne*. Et sur celui de sir Henri Norris assaillant, un cœur d'or avec un fond de pourpre, et cette devise : *C'est dans le cœur qu'est amour et vaillance.*

Une foule d'écuyers, et ceux qui portent les lances peintes et ornées de banderoles, les accompagnent. Les uns sont habillés de damas blanc bordé de satin blanc, les autres de velours bleu semé de trèfles d'argent avec des bandes de velours noir découpées, d'autres sont vêtus de velours jaune bordé de satin rouge avec les plumes et les colliers des chevaux assortis à ces diverses parures. Au milieu s'avancent les cinq capitaines du camp avec leurs lances et leurs chevaux tous habillés de taffetas violet, chapeaux et plumes semblables.

Enfin arrive lord Rochford magnifiquement vêtu de drap d'or coupé de bandes de velours noir; son cheval est houssé d'étoffe semblable.

Sir Henri Norris, son rival, marche à côté de lui; son vêtement, moins éclatant que celui du frère de la reine, n'est cependant guère moins somptueux, il est fait d'un drap de soie rouge à bandes ondées de satin vert avec un semé de petites croisettes en broderie et en perles, que les uns disent être des A et avoir été mis là en souvenir de la reine sa maîtresse.

Derrière ces deux seigneurs, on voit se presser un nombre presqu'infini de comtes, de ducs et de barons, accompagnés aussi de leurs gens. Partout l'or, l'argent, les pierres précieuses, les riches étoffes, les broderies étincellent.

Dans cette foule on remarque le duc de Suffolck monté sur un destrier houssé de ve-

lours blanc; il porte une robe d'orfévrerie fourrée de martre précieuse. Tous ses pages sont habillés de velours broché d'argent découpé sur satin blanc avec cordelière d'argent; ils portent sur leur toque une aigrette blanche; les chevaux en ont de semblables sur la tête au milieu d'un faisceau de plumes d'autruche de diverses nuances. Non loin de ce prince paraît notre jeune ami Waston avec ses lances habillées de taffetas et de damas gris. Sa mère avait voulu qu'il peignît sur sa bannière une hermine avec cette devise : *Sans tache en amour comme en gloire*.

Non loin de lui se pressent les lords Clifford Holland, Vipount, Berkley, Marmion et Russell comte de Bedfort, lord Parr, Paulet chevalier, et les deux lords Wentworth et Manners comte de Rutland. Ces deux lords avaient des terres à côté de celles que possédait lord Percy, soit dans le Yorkshire, soit dans le Northumberland dont ils étaient originaires.

Tous ces seigneurs firent plusieurs fois le tour des lices en caracolant et en s'arrêtant chaque fois qu'ils passaient devant la tribune du roi et de la reine pour les saluer par diverses évolutions dont la forme était prescrite. Après cette parade ils se rangèrent, et l'on commença les jeux qui devaient égayer le commencement du tournoi.

On vit d'abord entrer dans l'enceinte des lices une femme montée sur une belle haquenée blanche qui faisait deux pas et un saut, ce que chacun admira beaucoup. La figure de la femme, habillée en paysanne, était cachée par un masque de velours rose; elle avait sur sa tête de grandes coiffes de gaze, et à sa ceinture pendaient des trousseaux de clefs et des sonnettes attachées à de longues chaînes d'argent qui faisaient grand bruit. De plus cette ménagère tenait sur son bras, en guise d'enfant, un petit singe emmailloté le plus drôlement possible.

A la vue des mines et des grimaces du singe

en maillot, un rire général s'éleva dans toute l'assemblée. La nourrice et son nourrisson furent accueillis avec des battements de mains prolongés.

On apporta un baguier, que l'on plaça en face du roi, et ce fut avec enthousiasme que le peuple vit la nourrice se mettre à galoper et enlever presqu'à chaque course un anneau d'ivoire, sans quitter le singe qui redoublait de singeries. Il fut aisé de reconnaître à la dextérité de la campagnarde qu'elle était fort bien en cour, et qu'elle ne portait pas toujours jupon ni sonnettes. Après ce divertissement, les combattants du tournoi se formèrent en divers quadrilles; on leur apporta des bouquets et des couronnes de fleurs, qu'ils attachèrent à leurs lances, et ils figurèrent une sorte de ballet en faisant des passes et des voltes très-compliquées et très-difficiles à exécuter. Tantôt les chevaux passaient et repassaient les uns à côté des autres avec la rapidité d'une flèche, tantôt ils semblaient un long ruban qui se déroulait, d'autres fois ils

tournaient en spirale, ou bien ils se repliaient en nœuds éblouissants; il devait y avoir ensuite un grand combat à la foule, et une lutte à fer émoulu.

Comme tous les yeux étaient tournés de ce côté, et que l'attention générale était portée sur cette troupe brillante et parée, le comte d'Essex entra dans la loge du roi. Il s'approcha d'Henri VIII, dont la figure prit une teinte plus sombre encore. «Eh bien! dit le terrible monarque?

— Sire, il a tout avoué.

— Il a tout avoué, murmura Henri VIII.

— Il demande seulement la vie.

— Non! point de grâce! répondit le tyran. La malheureuse!!!»

Il lança un regard plein de rage concentrée sur Anne Boleyn.

« Est-il donc vrai, Marc a tout confessé?

— Tout, sire !

— Et sa belle-sœur, qui est là ! continua le roi, en désignant lady Rochford, assise non loin de la reine et de la comtesse de Wilshire, sait-elle quelque chose ?

— Elle est prête à rendre le même temoignage !

— Le même ? » dit Henri VIII, en regardant cette femme vindicative, dont la maigreur, le teint jaune et la sécheresse des manières annonçaient les passions haineuses et violentes.

En ce moment, lady Rochford semblait occupée des jeux ; on ne sait ce qui se passait dans son âme.

Les yeux du roi s'arrêtèrent sur la tribune qui avait été réservée aux pairs du royaume.

« Voilà les juges de Boleyn, dit-il ; ils se-

ront bientôt choisis!!! Cromwell, je me vengerai!!!

— Sire, cela est juste; vous avez été trop outragé..... Selon votre ordre, le comte de Northumberland vient d'être amené.

— Quoi! ici? dit Henri VIII.

— Oui, sire. Le gentilhomme chargé de l'arrêter, ne trouvant pas Votre Majesté à Windsor, a cru devoir, à cause des ordres précis qu'il avait reçus, amener le comte où se trouvait Votre Majesté.

— Eh bien! fort bien. Il verra le tournoi,» murmura Henri VIII, renfermant dans son âme une rage profonde et muette.

En effet, on venait d'ouvrir une travée en face de la loge du roi, au bout de la lice; et après en avoir, sans cérémonie, chassé huit ou dix bourgeois et leurs femmes, on y avait placé milord comte de Northumberland, non

sans lui faire des excuses de ne pouvoir le mener dans les tribunes réservées, encombrées par la noblesse.

A peine si lord Percy entendit ce qu'on lui disait; il ressemblait à un homme qu'on aurait tiré d'un sombre cachot où un éternel silence régnait, pour le pousser, après un long temps, au jour et au bruit d'un tremblement de terre.

Il regarda cependant autour de lui, et vit qu'il avait été jeté en un moment au milieu de toutes ces pompes d'un monde qu'il avait fui pour toujours. Les fanfares joyeuses frappaient ses oreilles; les cris de joie, les acclamations, les battements de main retentissaient autour de lui.

« Elle est ici! » pensa-t-il.

Il leva les yeux, et vit Anne Boleyn dans tout l'éclat de sa beauté, dans toute la splen-

deur du rang où elle était montée. Lui, venait de quitter le cercueil de Catherine !!

Il passa la main sur ses yeux : « Est-ce bien elle? dit-il étonné; est-ce bien là cette jeune fille douce, timide, pure, que mon âme aimait, que mon cœur protégeait? Anna, ce n'est plus toi!!!!»

Il se pencha sur la rampe ornée de soie rouge et d'écussons brodés, et il lui entra dans le cœur une douleur sans pareille. Il devint pâle comme la mort; s'il eût été debout, il eût chancelé. Il n'y avait pas à craindre que personne s'aperçût de son trouble. Lord Percy était là seul, comme au désert. Toutes les pensées, tous les cœurs, étaient dans le cirque, attachés aux combattants.

Long-temps il resta immobile ; tout à coup il fut rappelé à lui-même par de grands cris.

Les jeux préliminaires venaient de finir. Lord

Rochford et Norris s'étaient attaqués avec vigueur, enflammés tous deux du désir de briller en présence pour ainsi dire de toute l'Angleterre.

Trois fois aux bruits des trompettes qui avaient sonné la charge, les deux rivaux s'étaient élancés l'un sur l'autre. Les beaux destriers étaient déjà couverts de sang et de poussière, car un éclat de lance rompue était entré dans le poitrail de l'un des chevaux. Cependant l'avantage n'était encore resté d'aucun côté; tous deux avaient également déployé courage, force et adresse. Les deux premières fois, ils avaient rompu également leur lance. La troisième fois, ils ne s'étaient pas touchés; mais à cette quatrième charge, tous les spectateurs furent saisis d'effroi. Rochford avait porté à Norris un coup si terrible, que le cavalier et le cheval gisaient étendus par terre. Un nuage de sable s'était élevé, et l'on n'apercevait qu'imparfaitement au milieu de ce tourbillon Norris dont le casque brisé découvrait le front ensanglanté.

Toutes les dames se levèrent en poussant des cris de terreur, Anne Boleyn, pâle et tremblante, se jeta en avant. Elle se pencha sur la balustrade et Northumberland la vit jeter ou laisser tomber de sa main un mouchoir brodé d'or.

Il était d'usage dans ces jeux dangereux, où trop souvent on trouvait la mort, que les dames accordassent, quand elles voulaient témoigner aux combattants la part qu'elles prenaient à leurs succès ou à leurs revers, ce que l'on appelait *une faveur*. Un joyau ou une enseigne, c'était le plus fréquemment, un objet servant à leur parure ou à leur habillement, tels qu'une écharpe, une manche, un voile, une chaîne, un bracelet, une bague, un nœud, une boucle. Dans ce cas, le chevalier s'empressait d'attacher à son cou, ou sur son casque, ou à son bras *la faveur* qui venait de lui être accordée; c'était aussi un grand honneur de ravir dans le combat ces faveurs reçues, et de les apporter, comme trophées de la victoire, aux pieds

de celle en l'honneur de qui on combattait (1).

Soit que cet usage se fût présenté au sou-

(1) Olivier de la Marche rapporte, dans ses Mémoires, un combat où le chevalier qui l'avait entrepris, « chargea pour emprise une manchette de dame faicte d'un délié volet moult gentement brodé, et fit attacher icelle emprise à son bras senestre, à une aiguillette noire et bleue, richement garnie de diamants, de perles et d'autres pierreries. »

On lit dans Perceforest, qu'à la fin d'un tournoi, « les » dames étaient si dénuées de leurs atours, que la plus » grande partie étaient en pur chef (nu-tête), car elles » s'en allaient les cheveux sur leurs épaules gisant plus » jaunes que fin or, en plus leurs cottes sans manches, car » toutes avaient donné aux chevaliers pour eux parer; mais » quant elles se virent en tel point, elles en furent ainsi » comme toutes honteuses, mais sitôt qu'elles veirent que » chacune était en tel point, elles se prirent toutes à rire de » leur adventure, car elles avaient donné leurs joyaux et » leurs habits de si grand cœur aux chevaliers, qu'elles ne » s'appercevaient de leur dénuement et dévestement. »

Dans l'histoire du chevalier Bayard, on le voit refuser modestement le prix du tournoi qu'il avait entrepris à Carignan en Piémont, disant que l'honneur en était dû

venir d'Anne Boleyn, soit que dans son trouble elle eût laissé échapper sans s'en apercevoir le délicat tissu, toujours est-il certain, qu'il voltigea un moment, et vint tomber dans l'arène, non loin du vaincu qui, se relevant aussitôt, le ramassa, et le baisa respectueusement; toutes les dames applaudirent à cette action, car Norris était généralement aimé. Sa chute, son sang qui coulait, la crainte qu'on avait eue de ne pas le voir se relever; tous ces sentiments divers et compatissants firent que la multitude fut bien aise du don que la reine

uniquement au manchon que sa dame lui avait donné. Le manchon, garni d'un rubis de la valeur de cent ducats, fut reporté à la dame en présence de son mari, qui connaissant la grande honnêteté du bon chevalier, n'en entra aucunement en jalousie.

Le rubis proposé pour le prix fut donné par la dame à celui qui, après Bayard, avait le mieux jouté; à l'égard du manchon :

« Puisqu'ainsi est, dit-elle, que monseigneur Bayard me » fait ce bien de dire que mon manchon lui a fait gagner » le prix, je le garderai toute ma vie pour l'amour de lui. »

venait de lui faire. La satisfaction générale, les battements de mains, et les applaudissements s'accrurent lorsqu'on vit Norris s'élancer sur un cheval, qu'un écuyer lui présentait, et remettre sur sa tête un heaume nouveau, surmonté d'un panache blanc.

Il n'en fut pas ainsi du roi; cette gaieté publique, ces cris, cette joie, lui parurent autant d'insultes faites à sa majesté. Une haine horrible, une rage insensée le saisit, il se leva brusquement.

« Qu'on en finisse, » dit-il; il sortit de la loge, et rentra dans l'appartement qui y était attenant.

« Le roi se trouve-t-il mal? » s'écria-t'on.

Anne Boleyn se retourna, voyant que le roi était parti, elle sortit aussi, voulut le suivre et le rejoindre. Une porte se ferma brusquement comme elle arrivait : » Madame, lui dit Cromwell, le roi vous engage à retourner au palais.

— Quoi seule, dit Anne Boleyn étonnée, et qui crut que Henri VIII n'avait d'autre projet que de l'éprouver.

— Seule, madame.

— Je ne puis entrer?

— Il l'a défendu, madame.

— Comte d'Essex, reprit-elle inquiète, et l'interrogeant avec ses beaux yeux,

— Comte d'Essex, poursuivit-elle à voix basse, et d'un ton confiant comme quand on parle à quelqu'un qu'on sait vous être dévoué; qu'a-t-il donc, est-il malade? est-ce une fantaisie?

— Oui, c'est une fantaisie?

— Madame, regardez derrière vous, dit Cromwell, avec une joie féroce, voyez-vous

cette jeune fille qui s'avance et vous suit, remarquez ces riches joyaux, sa beauté!... Eh bien, dans peu elle sera reine d'Angleterre!! Je vous ai tout dit.

XXII.

Une nuit profonde environnait la terre : une barque couverte voguait tranquillement sur les flots de la Tamise.

Greenwich avait fui ; les cris et le tumulte de la foule, que le tournoi avait rassemblée dans ses murs, ne parvenaient plus, depuis long-

temps, à l'oreille des voyageurs. Un fanal brillant éclairait seul le haut de la barque; une voile blanche aidait les efforts réguliers et silencieux de seize rameurs; sur son tissu blanc, serré et gonflé par un vent doux, on voyait, relevées en broderie, les armes royales. Un pavillon de soie éclatante flottait au haut d'une vergue; des cordages et de légères échelles de soie annonçaient le luxe et la puissance de celui auquel appartenait ce petit bâtiment.

Dans le salon intérieur se balançait une lampe de cristal; attachée au petit plafond peint et doré, elle suivait toutes les oscillations de la barque, et ses rayons lumineux se réfléchissaient sur un parquet de marqueterie; les parois de la chambre étaient tendus en soie bleu de ciel semé d'étoiles blanches; au fond, sur un lit de repos, tristement appuyée sur des coussins, la reine Anne était assise.

Nous nous hâtons de dire la reine; car, à

peine la mort de Catherine venait-elle de conférer légitimement ce titre à la jeune Boleyn, que par une juste punition elle devait en être privée.

Maintenant donc elle était assise au fond de ce salon, sa robe était la même que celle dont elle était parée le matin. Sur sa couronne de diamants elle avait jeté un léger voile pour se garantir de l'humidité du soir : au travers de la gaze déliée on voyait briller l'or de ses doux cheveux. Son manteau royal avait été remplacé par une mante de soie plus commode et plus légère, elle l'avait laissé glisser de dessus ses épaules, et la fourrure brune et lustrée qui l'environnait, tombait en gros replis jusqu'à ses pieds : ses deux belles mains étaient posées l'une sur l'autre, et Anne paraissait plongée dans une sérieuse méditation. Une teinte de tristesse et de résignation était répandue sur ses traits gracieux, et leur donnait peut-être un aspect plus touchant et plus noble. Pour la première fois, elle venait de pressentir que l'avenir pouvait lui échap-

per, que la vie était triste et courte, et qu'elle avait déjà failli bien des fois dans cette route qui mène à l'éternité.

En face d'Anne Boleyn était assise, insouciante et calme, la belle Seymour; à ses côtés, mais non sur le même siége, étaient placés sa belle-sœur et son frère, lord Rochford, dont la secrète inquiétude croissait de minute en minute. Craignant la colère et les reproches de son père, sachant qu'il ne trouverait point dans la bouche de sa sœur un utile et ferme conseil, Rochford avait caché à sa famille et les menaces de Cromwell et l'imprudence qu'il avait commise en s'en faisant un ennemi mortel.

Ce fatal secret minait son cœur; Rochford ne craignait que peu pour lui, mais beaucoup pour les siens. Lui aussi pressentait un malheur sans en connaître l'étendue. Une épouse au cœur sec, à l'esprit jaloux et envieux, telle avait été la part que la fortune et les convenances lui avaient faite. L'amitié qu'il avait pour

sa sœur, les distinctions, le crédit et les plaisirs que lui assurait le rang où elle était montée; tels avaient été ses dédommagements. Ce qu'il y avait de bon et de noble dans son âme, il le tenait de sa propre nature; ce qui y était d'ambition, de vanité et de vice, le monde le lui avait communiqué par ses maximes corrompues.

Ces quatre personnes occupées chacune de leurs passions, de leurs craintes ou de leurs intérêts, demeuraient dans un silence qui n'était interrompu que par quelques monosyllabes insignifiants.

« Anne, as-tu trop chaud? avait dit son frère.

— Votre Majesté, souhaite-t-elle un livre? avait dit Seymour.

— Vous êtes pâle, vous avez l'air fatigué, » avait répété deux fois avec aigreur et malveillance lady Rochford, à son mari et à sa belle sœur.

Tels avaient été le peu de mots échangés entre quatre personnes qui se gênaient mutuellement, et auraient voulu avoir un entretien avec chacune d'elles, si elles eussent été seules.

Le flot roulait, les rames frappaient régulièrement autour des parois de la barque comme le balancier d'une pendule. Le sillage s'effaçait au loin, lorsque tout à coup on ressentit une légère secousse, le bâtiment s'arrêta un instant ; par une des petites fenêtres, lord Rochford vit scintiller une lumière, une autre barque venait de passer près de la leur, et s'éloignait rapidement.

Au même moment la porte du salon où Anne Boleyn était présente s'ouvrit.

Le duc de Norfolk, accompagné du grand chancelier Audly et de Cromwell, parut. Rochford tressaillit en voyant son ennemi; et Anne Boleyn pâlit en reconnaissant son oncle et le grand chancelier. Ses yeux s'arrêtèrent

sur lui, et se reportèrent vers Seymour avec inquiétude !

« Madame, s'écria le duc deNorfolk, sans autres préliminaires et tremblant d'indignation, vous êtes accusée d'avoir déshonoré le lit du roi, et je viens, madame, vous arrêter et vous conduire à la Tour!!! Je ne croyais pas que mes cheveux blancs dussent jamais voir l'opprobre de ma famille..... Mais votre sang, madame, s'il le faut, vengera vos proches de l'infamie que votre conduite répand sur eux. »

Le vieillard avait prononcé ces dernières paroles en bégayant de haine et de colère.

Anne s'était levée debout, et ses yeux exprimaient une terreur et un effroi qu'on ne saurait rendre; sa langue était glacée de surprise et de crainte.

« Milord! murmura-t-elle avec peine, mi-

lord, que dites-vous!... est-il possible? Je ne suis point coupable. Seymour, indigne Seymour, c'est vous qui m'avez trahie! En vain je chercherais à renfermer dans mon âme cet affreux secret! C'est vous qui m'avez lâchement calomniée! c'est pour vous qu'on demande ma mort!

— N'accusez personne, madame, s'écria Norfolk; n'accusez personne; n'accusez que vous-même, qui, par une ingratitude monstrueuse, avez renié à la fois tous vos devoirs de reine, de femme, de mère et d'épouse. On devrait charger de chaînes vos mains criminelles; on devrait vous plonger dans le plus noir cachot. Pour vous, milord, dit-il en regardant Rochford, pour vous, l'homme d'honneur reste muet lorsqu'il lui faut seulement prononcer votre nom.

—Arrêtez, milord, s'écria Rochford en portant la main sur son épée et en désignant Cromwell; c'est parce que je n'ai pas voulu que l'honneur de ma race fût même soupçonné,

que la trame dont vous êtes en ce moment l'aveugle instrument, a été ourdie! Allez, mieux que vous j'en connais l'auteur.

» Mais il est au ciel un Dieu vengeur, qui sonde les cœurs et dévoile toutes choses; un jour il jugera entre moi et le méchant fourbe qui est devant vos yeux : j'en appelle à l'inexorable tribunal de la justice divine!

— Cette colère, ces invectives, sont inutiles, milord, dit froidement Cromwell; le conseil vous jugera! rendez votre épée.

— Rendez votre épée, répéta d'une voix tonnante le duc de Norfolk. Le roi l'ordonne, et, si vous êtes coupable, puissiez-vous être puni de la mort des traîtres!

— Le roi l'ordonne, répéta le comte d'Essex.

— La voici! s'écria Rochford, mais elle ne sera pas souillée par votre main. »

En disant ces mots, il écarta le bras de Cromwell, brisa son épée, et en tendit le tronçon au duc de Norfolk.

« Malheur! s'écria-t-il, suivant des yeux l'arme mutilée, malheur à celui ou à celle qui a flétri ma gloire et ma vie! »

Lord Rochford prononça ces mots avec une telle énergie, que lady Rochford se sentit troublée jusqu'à la moelle des os de l'indigne part qu'elle pouvait s'attribuer dans l'arrestation de son mari et de sa belle-sœur. Elle put sentir alors que le cœur ne s'acquiert que par le cœur, et que l'affection ne vit pas de mauvais procédés; et elle comprit qu'elle avait perdu pour toujours tout droit à l'estime et à la tendresse de son mari. Elle se tut donc, et n'osa s'approcher ni de lui ni d'Anne Boleyn, qui, baignée de larmes, s'était jetée à genoux protestant hautement de son innocence.

« Milord, comte d'Essex, s'écriait-elle, com-

ment est-il possible que vous n'ayez pas pris ma défense auprès du roi? Vous savez bien que je n'ai pas commis le crime qu'on me reproche! Grand Dieu, j'en ai commis un autre peut-être! mais vous m'avez dit vous-même que le roi veut épouser cette femme que voici!

— Le roi veut m'épouser! s'écria Seymour, qui pleurait aussi du trouble où elle voyait tous les assistants.

— Eh, ne le savez-vous pas bien? reprit fièrement Anne Boleyn, jetant un regard plein de mépris sur celle qui, comme elle, mais plus innocemment qu'elle, supplantait à son tour sa souveraine et sa bienfaitrice.

— Je l'ignorais, répliqua Seymour, troublée par le souvenir des paroles de Cromwell, par celui de l'audience du roi et des présents qu'elle avait reçus. Elle ne se sentait pas coupable; pourtant elle n'osait se dire tout-à-fait innocente.

— Jeanne Seymour, dit Anne Boleyn d'un ton sinistre, Jeanne Seymour, c'est vous qui serez cause de ma mort. Pourtant c'est moi qui vous ai reçue dans mon palais; c'est ma bienveillance et ma volonté qui vous ont conservé l'éclat d'un rang que sans moi peut-être vous auriez perdu. Seymour, pourquoi m'avez-vous trahie!

— Madame, s'écria la douce Jeanne, je ne vous ai aucunement trahie; je n'ai jamais même parlé de vous au roi.

— Vous lui parliez, et c'était déjà trop! s'écria Boleyn avec des yeux égarés; mais je ne m'abaisserai pas à vous faire des reproches.

— Je n'en mérite aucun, madame, reprit Jeanne rougissant. Vous m'éclairez, madame, sur des choses que je n'avais pas bien comprises; mais peu m'importe! Je n'ai jamais demandé que ma liberté; aujourd'hui plus que jamais je demande qu'on me l'accorde!

— O mon frère, s'écria Anne Boleyn suffoquée par les sanglots, viens ici, viens près de moi, car tous ici sont nos ennemis.

— Peut-être, répondit froidement lord Rochford; mais moi seul j'ai causé ta ruine et mon malheur!



XXIII.

Minuit allait bientôt sonner à l'église de Saint-Paul! Une femme, les yeux mouillés de larmes, écoutait du fond de sa demeure le moindre souffle qui s'agitait au dehors de sa maison calme et silencieuse; elle osait à peine respirer; et quand, forcée de reprendre haleine pour ne pas suffoquer, elle se hâtait de respirer,

son espérance mourait dans son cœur pour rendre sa peine plus vive et plus amère.

« Mon fils devrait être ici, l'heure passe; Waston devrait être ici! répétait-elle à chaque moment qui s'écoulait.

« Il devrait être ici depuis long-temps, s'écriait-elle douloureusement, et je n'ai pas même l'espérance qu'il m'ait oubliée; non, si mon fils manque à mon désir, s'il n'est pas en ce moment assis dans cette chambre où il était hier, où je l'ai vu hier, où il respirait hier; ô c'est qu'il lui est!!... Je ne puis achever! je n'en ai pas la force. Mon enfant, mon fils, il doit t'être arrivé un malheur; hier déjà, hier mon âme en était avertie et frappée. Waston, tu souffres, je le sens dans mon cœur! Où es-tu, parle, où es-tu? Ah! que ne puis-je t'entendre dire un mot, un seul mot.» La veuve se leva comme égarée, elle entendit un bruit; elle arrêta son souffle, c'était un passant qui chantait. Oh! que ce chant lui fit de mal. « Étranger, dit-elle. » Ses yeux devinrent brillants. Elle

alla vers la fenêtre, posa son front sur les épais volets fermés, mais son oreille attentive lui rendait les objets sensibles, comme si elle les eût vus de ses yeux.

La lampe brûlait dans la première salle, et les deux flambeaux de cire dans la chambre à coucher; dans une pièce en bas, filait une servante, et le bruit du rouet à travers le silence de la nuit avait donné plusieurs fois une fausse espérance à cette mère infortunée. Mais dès qu'elle reconnaissait qu'elle n'avait entendu que le bruit du rouet, elle tombait de cette espérance déçue dans une anxiété plus vive, dans un regret plus amer; est-il blessé, se demandait-elle, a-t-il eu une querelle; non, il est si bon, si aimé.

Minuit sonna à l'horloge de l'église?

« Il ne viendra plus! » dit-elle.

Derrière la maison il y avait un grand jardin qui communiquait avec une rue et donnait sur les derrières de l'église. Une fois on avait

volé des grilles en fer et du plomb qui couvrait la maison. Depuis ce temps Waston, inquiet de savoir sa mère souvent seule dans cette maison, et dans un temps où la police était peu soigneuse, avait voulu que deux chiens fidèles gardassent la maison paternelle. Ces animaux, dociles et reconnaissans, gambadaient de bonheur à son arrivée, et chose singulière, rare, mais dont plusieurs exemples certifient l'antique vérité, à une grande distance ils connaissaient l'approche de leur maître ; alors ils bondissaient, ils hurlaient, ils sautaient, allaient, venaient, et ils se précipitaient vers la porte, ou bien ils montaient tous deux vers lady Waston, léchant tour à tour ses pieds et ses mains avec des signes de grande joie, et comme pour lui dire : Réjouissez-vous, il arrive ! Nous vous en avertissons, nous en sommes certains, Dieu nous a faits ainsi. Aussi la voix de ces chiens était-elle chère et douloureuse à la noble veuve. Elle ne concevait pas ce rapport secret, cette intuition qui faisait connaître à ces utiles gardiens que le maître chéri approchait. « Ont-ils donc un sens

que nos yeux ne découvrent pas, disait la noble mère, réfléchissant sur cette singularité, est-ce l'odorat, est-ce l'ouïe; mais quelle délicatesse, quelle précision ! jamais ils ne se trompaient; une heure avant son arrivée, ils connaissaient que Waston revenait. Que de fois, ce soir-là, ils avaient aboyé, que de fois ils avaient fait battre d'un mouvement précipité le cœur de lady Waston. »

« Il arrive ! » s'écriait-elle pleine de bonheur, en les entendant. Puis aussitôt elle reconnaissait son erreur. C'était un cri de menace, de colère, de curiosité ou de mélancolie, comme quand ces animaux hurlent tristement en regardant le ciel et la lune.

Ce soir-là, elle avait entendu deux fois avec terreur, ce *hou, hou,* de mauvais augure que les gens du peuple, crédules et superstitieux, prétendent annoncer la mort prochaine de quelque habitant de la maison. O si Waston eût été là, comme la sage mère se serait ri de cette opinion populaire; comme elle aurait gourmandé la pauvre Héléna sur ses idées étroites, sur ses

préjugés de nourrice. Eh bien, elle, pendant ces longues heures d'attente, jusqu'aux bruissements des peupliers plantés sur le bord de la petite fontaine qui arrosait son jardin, tout lui avait semblé de funèbres gémissements. Elle entendait tout pleurer autour d'elle; et il n'y avait pas un malheur dans la nature humaine qui ne lui eût paru devoir l'atteindre. Ainsi, l'esprit n'est-il froid et sage que quand le cœur lui laisse une place entière. .

. . . .

. . . .

Cependant on frappe; les chiens se précipitent en aboyant : on ouvre la grande porte; lady Waston saisit un flambeau, descend en courant; ses habits de deuil sont en désordre, son long voile flotte derrière elle.

Elle paraît : les chevaux, les serviteurs de son fils sont entrés dans la cour; mais lui! lui! n'est pas au milieu d'eux; l'œil de sa mère le cherche et ne le trouve point! « Mon fils est-il blessé? s'écrie-t-elle demi pâmée.

— Madame, madame, répondent à la fois plusieurs voix douloureuses, non, non, il est plein de vie !... « Mais ils n'osaient achever.

« Pourquoi donc n'est-il pas avec vous ? s'écria la veuve, ranimée par ce mot : Il vit !

» Hector, parlez ? » s'écria-t-elle, en s'adressant au chef de l'escouade, dont le flambeau éclairait les traits basanés, la taille martiale.

Le vieux serviteur posa sa main gantelée en fer sur sa cuisse, et il leva les yeux au ciel ; ils étaient mouillés de larmes.

« Hector ! répéta lady Waston.

— Mon maître est à la Tour, madame, » répondit-il. Faisant un effort sur lui-même : « Je ne l'eusse jamais cru !!...

— A la Tour ! cria lady Waston, et pourquoi ?

— Ils sont trois : mon maître, sir Henri Norris et un autre. Un complot, madame, dit-on. Et pour la reine, c'est une....... Il suffit....... je n'en sais pas davantage, ajouta-t-il brusquement.

— Oh! Hector! » s'écria la veuve; mais elle ne put ajouter un mot, et elle tomba sans connaissance! Toutes ses femmes étaient accourues autour d'elle, elles la reçurent entre leurs bras.

« Andrew, William, et George, dépêchez-vous de desseller les chevaux, » cria Hector, et il se hâta de les conduire dans les écuries, où il s'assura, tout en grommelant, le cœur gros de peine, et lâchant parfois quelques jurons énergiques, que les palefreniers s'acquittaient bien de leurs devoirs, et que les chevaux, confiés à sa surveillance, ne manquaient de rien.

XXIV.

On ne peut dépeindre l'agitation qui régna dans Londres lorsqu'on y apprit l'arrestation de la reine Anne, de son frère et des quatre gentilshommes de la chambre privée.

Toutes les haines, toutes les espérances se réveillèrent. Les catholiques, irrités du meur-

tre de Thomas Morus et des souffrances de tant d'autres illustres et pures victimes, n'aperçurent dans cet événement qu'une juste punition des crimes qu'ils attribuaient à la présence d'Anne de Boleyn, tandis que les partisans de Luther, uniquement appuyés sur des doctrines étrangères et subversives de l'ordre ancien, ne virent qu'avec inquiétude la disgrâce et la chute de celle qu'ils regardaient avec raison comme une alliée naturelle, et une cause permanente et croissante de guerre et de trouble; ils craignirent, non sans raison, de voir Henri VIII, ennemi déclaré de leur hérésie, se réconcilier avec l'église, et rentrer pour toujours dans le sein de cette unité, dont la seule violence de ses passions l'avait séparé.

Les hauts politiques des deux partis rassemblèrent donc à la hâte la cohorte des intrigants attachés à leurs diverses fortunes. Dans la première surprise d'un événement si imprévu, ils ne surent d'abord à quoi s'attacher : bientôt cependant, avec l'instinct d'ha-

biles limiers, ils reconnurent que la reine était perdue, Seymour aimée, et Cromwell tout puissant.

Comme toujours, le plus grand nombre se rangea du côté du plus fort. Ne voyant plus d'espérance pour la reine, dont la mort était nécessaire, puisque le roi voulait épouser une autre femme, les protestants se hâtèrent de faire des offres de service à Cromwell, ou plutôt des demandes de protection; car, en ce moment, le comte d'Essex n'avait besoin de personne. Les catholiques, au contraire, se réunirent au parti national dont le duc de Norfolk était le chef.

Bientôt on apprit que le roi, pressé de punir, allait nommer la commission des pairs qui devait juger la double accusation portée contre la reine.

La détention de la malheureuse Anne, chacune de ses actions, le détail des moindres particularités de sa vie passée, devinrent donc

le but de l'attention générale et le sujet unique de toutes les conversations. Mais s'il est facile de comprendre cette curiosité inquiète, ce redoublement d'intrigues, de menées, de contre-menées, et cette quantité de manœuvres continuelles, quoique cachées, par lesquelles chacun, dans un moment de trouble, espère emporter pour soi quelque lambeau de butin conquis au milieu de la bataille sociale, il est bien difficile de décrire les angoisses d'un ami méconnu, oublié, mais non moins généreux que fidèle.

Lord Percy, laissé à Greenwich, au milieu du tournoi, avait voulu revenir à Londres, dans sa maison, car les grands seigneurs de ce temps, bien qu'ils ne vinssent que rarement dans la capitale, ne laissaient pas d'y conserver des demeures dignes de les recevoir. N'ayant donc reçu aucun ordre, et sachant le roi parti pour White-Hall, l'espèce de geôlier, le gardien d'honneur ou de précaution (comme on voudra l'appeler) du comte ne s'y était point opposé.

En arrivant chez lui, Northumberland sentit qu'il ne devrait pas demeurer isolé. Néanmoins son âme était tellement frappée de tristesse, qu'il différa d'aller visiter ceux que sa haute naissance, son rang et ses richesses lui assignaient pour conseils et pour appuis naturels.

Il passa deux jours inconnu, oublié dans cette grande ville, recueillant avec avidité tout ce qui avait rapport à la malheureuse Anne. Nul ordre de la cour n'arrivant, Percy ne voulait ni se présenter devant le roi, ni s'éloigner du malheur de celle qu'il aimait! Il demeurait donc plongé dans les incertitudes les plus cruelles, lorsque le matin du troisième jour son geôlier parut devant lui avec une grande lettre scellée du sceau royal.

Northumberland prit la lettre et brisa le sceau avec inquiétude.

Mais que devint-il? par quelle recherche atroce et cruelle, par quelle méchanceté hai-

neuse et réfléchie; ce papier fatal lui était-il adressé?

Il relut deux fois. Son visage s'altéra profondément, ses yeux se troublèrent; son premier mouvement fut de lacérer la lettre.

Henri VIII choisissait le comte de Northumberland pour un des juges qui devaient condamner sa malheureuse épouse.

Percy hésitait à croire que ce fût bien son nom que le roi avait fait tracer sur ce parchemin.

« Indigne prince! s'écria-t-il enfin plein de douleur et d'indignation, tu me crois sans doute un cœur semblable au tien. Le tigre lui-même ne déchire pas le tigre son frère, et tu as pensé qu'une ignoble haine, une honteuse jalousie, transformeraient en bourreau celui qui a tant aimé Anna! Oh non! J'ai bien souffert de la voir briller de l'éclat d'un autre;

mais aujourd'hui, oui, fût-elle coupable mille fois, sa captivité, sa honte, sa douleur, ah! tout, oui, tout me ramène à elle, et me consacre plus que jamais à elle seule. Anna, si je le puis, tu seras sauvée! Si tu es coupable, que Dieu seul te juge, et que les hommes ne portent pas la main sur toi! Pour moi, mes yeux ne verront jamais ta honte, et jamais je ne découvrirai ton ignominie.

» Puisque tu n'étais pas épouse, tu ne peux être adultère....

» Mais, qu'ai-je dit! pourquoi faut-il que le souvenir des crimes les plus odieux accompagne toujours ton souvenir et ton nom!

» Mon Dieu, que vous m'avez fait malheureux!...

» Pourquoi avez-vous lié mon cœur au sien? pourquoi ma vie et mon existence lui ont-elles été sacrifiées? Mais non, je ne le regrette

pas. Que tout lui soit donné, vie, bonheur, avenir! qu'il en soit ainsi que vous l'avez voulu!

» Si Anna meurt, je n'aurai plus rien à faire ici, et peut-être alors celui qui m'y a mis, par pitié m'en retirera-t-il!... »

La lettre avec son large sceau roula au pied de lord Percy, et le comte demeura tout le jour enfermé, ne sachant à quoi se résoudre; cependant le soir, ayant épuisé sa douleur, son âme reprit force et énergie.

« J'irai, dit-il, oui, j'irai; je tenterai tout pour la sauver, et je lui donnerai, s'il le faut, moins que ma conscience, plus que ma vie, le vieil honneur de ma race et de mon nom.

» Antique demeure de mes aïeux, chambre où tant de fois j'ai vu ma mère, entendez mes serments. Je suis seul ici, vos murs sont cependant chers à mon souvenir : sous ce toit, jeune encore, mon cœur nourrissait de pures

et douces affections; les orages sont venus, maintenant j'ai perdu tout espoir de bonheur, mais mon cœur n'est pas desséché. Que j'essuie une seule de ses larmes, et je ne me plaindrai pas d'avoir vécu! »

XXV.

Les environs de la Tour présentaient l'aspect d'une forteresse prête à soutenir un assaut; l'on voyait bivouaquer partout sur les places publiques, dans les rues adjacentes, des régiments entiers armés de toutes pièces; les fenêtres des appartements de la Tour avaient été grillées et garnies d'auvents qui empêchaient de rien voir; il semblait que l'état était dans

un danger imminent, et tout cet appareil était déployé contre une faible femme, la veille encore reine de ce royaume, et maintenant abandonnée de tous ses amis, de tous ses proches, et devenue l'objet de la haine universelle.

Il n'était question que de complots, de meurtres, d'empoisonnements; il semblait que toute la malice humaine se fût déchaînée en un moment sur ce malheureux coin de terre; et qu'Anne Boleyn fût à elle seule plus coupable que tout les criminels qui avaient existé.

On rapportait cependant qu'en entrant dans la Tour elle s'était jetée à genoux en criant: Jésus, ayez pitié de moi! qu'ensuite, on l'avait renfermée dans les appartements, où elle avait passé, selon l'antique usage des rois et reines de la Grande-Bretagne, la veille de son couronnement; qu'elle avait perdu toute espérance de vivre, et qu'elle s'abandonnait au plus profond désespoir.

Tel était le récit qui volait de bouche en

bouche; on ajoutait que les ordres les plus sévères avaient été intimés, et que les prisonniers mâles étaient tenus à un si rigoureux secret, que pas un de leurs parents n'avait pu parvenir jusqu'à eux, ni recevoir aucune nouvelle. Néanmoins à cette heure, bravant toutes les menaces, déjouant toutes les précautions, une femme entrait doucement pieds nus dans le cachot où était renfermé Waston. Conduite par un porte-clefs, dont les yeux roulants, les oreilles attentives, indiquaient l'horrible crainte d'une surprise, cette femme s'avançait tremblante dans l'obscurité, son pied indécis glissait sur le sol humide; elle s'arrêta un moment. «Entrez donc vite, madame,» dit à voix basse le subalterne geôlier « entrez, mais que ce soit seulement pour quelques minutes. »

Une nuit profonde régnait dans cet antre, le geôlier n'ayant pas osé se pourvoir de la plus chétive lumière.

« Où es-tu, Waston » dit une voix douce et haletante.

—Dieu! c'est ma mère, » s'écria le prisonnier entendant s'élever du sein de l'obscurité ce son doux et chéri.

« Ma mère ici, grand Dieu ! » Il se leva sur son séant, et ses fers rendirent un son aigu.

« Ah ! tu es enchaîné, » s'écria pleine de douleur lady Waston; « mon fils! de quel côté es-tu ?

— Ma mère, ici. »

Et lady Waston se précipita du côté où elle entendit remuer son fils.

Bientôt ses pieds rencontrèrent un tas de paille et le bois de lit demi pourri sur lequel Waston était couché; un billot de bois scellé dans le mur tenait les fers que, par une cruauté bien inutile, on avait mis au prisonnier.

Lady Waston étendit en avant ses deux mains, elles touchèrent son fils; alors elle le

serra sur son sein palpitant, elle l'arrosa de ses larmes brûlantes.

Elle appuya sa joue contre ses joues, elle environna son col de ses deux bras, elle baisa sa tête, et passa ses mains dedans les cheveux de son fils, comme pour s'assurer que c'était bien lui qu'elle ne pouvait voir de ses yeux!

« Oh Waston! s'écria-t-elle, que je voudrais te voir; tu n'es pas blessé, n'est-ce pas? Mon enfant, qu'as-tu fait? Ah! pourquoi es-tu ici... je n'ose te le demander, mon cœur est brisé.... mille fois; ma douleur n'a pas d'expression.

» Je crains d'avoir à rougir pour toi, mon fils. As-tu donc renié, en un moment, les lois de l'honneur, du devoir, et, le dirai-je? ta foi de chrétien? parle, dis-moi tout!... ne me cache rien, je pleurerai, et je prierai avec toi; la pénitence que je ferai pour tes fautes apaisera la justice divine. Oh! parle, Waston!

— Ma mère, ma mère chérie, s'écria le prisonnier, enlaçant sa mère avec ses mains et ses chaînes, ne craignez point; votre fils n'est pas coupable; il est resté digne de vous embrasser, mais que je sente que vous ne m'avez pas soupçonnée, que je me dise que ma mère n'a pas douté de moi.

— Oh! Waston, que tu me fais de bien! Oh! pouvais-je croire que mon cœur nagerait dans la joie, au fond de ton cachot! Waston, répète que tu n'es pas coupable?

— Non, mais je pouvais le devenir! vos prières, ma mère, m'en auront préservé; écoutez et connaissez l'horreur de ces murs, là où vous êtes sur cette couche que vous touchez quelqu'un s'est assis, et m'a dit, confessez tout et vous serez sauvé, accusez la reine, et vous serez justifié.

« J'ai rejeté ces propositions avec horreur. Alors, on m'a enchaîné; alors, on a redou-

blé mes tortures; on m'a privé de lumière, et j'ai pensé que je ne vous verrais plus!!.....

— Waston, que dis-tu? Et qui donc a pu ourdir cette trame effroyable? pourquoi te choisir pour te transformer en un vil délateur? pourquoi te ravir à mon amour, t'enfermer en ces lieux? Ah! si la reine était coupable, je te dirais, quoiqu'elle soit notre ennemie : mon fils, n'élève pas ta voix contre elle, cache ses fautes; celui qui ne juge point ne sera point jugé. Mais, grand Dieu! si tu la crois innocente, ta langue et ton cœur se glaceraient, je l'espère, avant de pouvoir l'accuser.

— Eh bien! ma mère, ma liberté est à ce prix!!.....

— Waston, mon fils!!..... que dis-tu?

—La vérité, ma mère. Si vous étiez une femme faible, mon cœur ne verserait pas dans le vôtre cet horrible secret..... Mais si vous me

voyez marcher à la mort, eh bien! du moins, vous connaîtrez que Waston s'est souvenu de vos leçons.

— Non, s'écria la veuve, exaspérée par ce récit, non, ils ne m'arracheront pas le seul bien qui me reste en ce monde. J'irai, s'il le faut, demander au peuple assemblé justice pour toi. Waston, j'en appellerai, sur la place publique, à toutes les mères. »

Le prisonnier sourit doucement.

« Oh ma mère! dit-il, vous ne connaissez pas la multitude. Toujours renfermée dans votre maison, toujours occupée d'œuvres douces et secrètes, l'égoïsme du monde vous est inconnu; vous vivez presque parmi les anges; mais moi, j'ai vécu parmi les hommes!.....

— Waston, ils m'entendront.

— Non, ma mère, ils ne vous comprendraient

pas, et peut-être feriez-vous redoubler les persécutions dont on peut nous accabler. Laissez-moi le soin de ma propre vie. Ah! à cause de vous, je n'ai peut-être que trop d'envie de la sauver!..... Ma mère, je vous en supplie, calmez-vous. Mais écoutez.... j'entends le guichetier qui revient; sans doute vous l'avez acheté.

— Oui, avec presque tout ce que je possédais, car il m'a promis d'avoir soin de toi.

— Alors ne lui payez pas tout d'avance, dit mélancoliquement le prisonnier; car la solitude du cachot énerve le courage le plus énergique; le criminel meurt bientôt, s'il reste seul.

— As-tu donc la crainte d'être lâchement assassiné? murmura lady Waston atterée.

— Ces murs ont vu plus d'un forfait semblable, ma mère!

— Mon fils, quel horrible doute jettes-tu dans mon âme déjà déchirée! »

La porte s'ouvrit doucement.

« Madame, madame, dit la voix du guichetier, on entend vos gémissements. Ah! qu'ai-je fait, malheureux! vous me perdez; sortez, je vous en prie, on peut venir à tout instant interroger les prisonniers.

— Encore une minute, murmura lady Waston d'une voix suppliante et étouffée. Monsieur, c'est mon fils! grâce! laissez, laissez-moi encore près de lui, puisque vous n'avez pas voulu que je pusse le voir.

— Ma mère, du courage, dit avec effort Waston.

— Non, s'écria-t-elle, je ne puis te quitter: quelque chose me dit au cœur que je ne remettrai plus ta main dans la mienne. Ah! laissez-moi ici; du moins je mourrai dans ton cachot.

— Oh! ma mère, vous ne pouvez rester : ils ne voudraient pas, eux.

— Il faut sortir, madame; il faut partir, répéta le guichetier avec impatience. »

Lady Waston se leva; que ce mouvement lui coûta! Elle pressa son fils sur son sein maternel et tendre, puis elle s'arracha de ses bras.

« Adieu, Waston, » dit-elle.

La nuit empêcha le prisonnier de voir l'horrible changement des traits de sa mère.

Il chercha encore sa main, mais les ténèbres l'empêchèrent de rencontrer cette main chérie : il se pencha vainement, ses fers le retinrent.

Les gonds gémirent; Waston entendit l'air comprimé par la porte qui se fermait, s'échapper en sifflant.

Il demeura seul.

Ainsi furent séparés ces deux cœurs, dont l'un, après avoir donné l'existence à l'autre, lui aurait, sans regret, sacrifié la sienne.

Amour maternel que tu es beau, noble, grand et pur! Moi qui, pareil à un voyageur, passe en racontant tes douleurs, je ne puis empêcher mon âme de s'enflammer d'enthousiasme à ce souvenir; je ne puis te concevoir sans que mes lèvres te louent, sans que je reconnaisse et admire en toi l'image sublime de l'amour de l'être souverainement bon et puissant, qui veut que nous le nommions notre père!

XXVI.

Vers le milieu du jour, un homme, vêtu avec magnificence, accompagné d'une suite nombreuse, parut dans l'antichambre du comte d'Essex, au palais de la chancellerie.

« Portez ce billet au comte, » dit-il, avec hauteur à un page qui était présent.

— Ce n'est pas l'heure, milord, où monseigneur reçoit....

— Je le sais bien! dites, si vous voulez, que le comte de Northumberland veut parler au comte d'Essex; » en disant ces mots, lord Percy fit signe à ses gens de s'approcher de lui, et il prit de leurs mains une petite cassette habillée de velours frangé d'or.

En ce moment nul n'aurait pu reconnaître dans le grand seigneur dont les manières graves et sévères, la parole simple et impérative, la noblesse du port, le calme du visage, révélaient à tous le haut rang et la confiance que lui inspirait la seule annonce de la présence de l'illustre descendant d'une race presque royale; nul n'aurait pu reconnaître le voyageur modeste, courageux et frugal qui savait traverser toute l'Angleterre, en prenant lui-même soin de son cheval.

Le comte de Northumberland avait jugé en peu d'heures sous quelle influence le roi

était placé, et déterminé à donner sa vie s'il le fallait pour celle d'Anne de Boleyn, il venait trouver le premier ministre, ainsi que pouvait et devait le faire un des premiers pairs du royaume mandé à la cour.

A peine le comte d'Essex eut-il jeté les yeux sur le billet dans lequel lord Percy lui demandait un instant d'entretien, qu'il accourut au-devant de lui.

L'abord de ces deux hommes si différents fut singulier; attentifs l'un à l'autre, ils s'épiaient, tout en conservant ces dehors de politesse exquise, ces manières pleines de déférence du grand monde.

Bientôt ils furent seuls, alors la voix et le ton de lord Percy changèrent.

« Votre seigneurie m'honore infiniment, répétait obséquieusement Cromwell, qui se demandait à quoi allait aboutir cette entrevue.

— Comte, dit lord Percy, se mettant à son aise dans un vaste fauteuil, écoutez-moi, car j'ai plusieurs choses à vous dire. Vous et moi, nous connaissons le monde ; vous n'ignorez pas que les grandes familles de ce pays sont toutes alliées les unes aux autres ; vous êtes étranger !... « A ce mot *étranger*, Cromwell fronça ses noirs sourcils et détourna les yeux.

« Quand je dis étranger, je sais bien, reprit lord Percy avec un sang-froid et un aplomb qui déconcertaient même Cromwell, je sais bien que vous êtes né dans la cité de Londres !... je veux donc dire que vous êtes étranger aux coutumes de nos familles ; je veux dire que vous n'ignorez pas qu'un jour ou l'autre, comme vous leur déplaisez, elles vous jetteront à terre.

— Milord ! dit Cromwell rougissant.

— Or, continua le comte de Northumberland, vous êtes trop habile, trop sage, trop

prudent pour ne pas chercher à vous assurer en cas de chute une retraite et des amis!

—Mais, milord! balbutia Cromwell qui craignit tout à coup une trahison du roi. — Milord, d'où peut venir ce langage?

— Ne vous en étonnez pas, répondit lord Percy; j'ai toujours eu pour coutume de dire tout ce que je pense, tout ce qui est vrai, même quand je sais que cela ne peut plaire aux oreilles qui m'écoutent.»

Cromwell s'agita sur sa haute et large chaise.

«C'est mon habitude, continua lord Percy, affectant un air de nonchalance et de supériorité. Je connais trop les hommes, voyez-vous, monsieur, pour ne pas savoir à quoi se réduit la plupart du temps cette comédie que nous jouons tous plus ou moins en face de la nation.»

Cette parole, qu'il ne savait trop comment

prendre, mit cependant Cromwell à son aise. Le fourbe crut avoir trouvé un homme de sa trempe, tandis qu'il n'avait trouvé qu'un homme qui le jugeait et le connaissait bien.

« Vous avez raison, milord, dit-il.

— Oui, n'est-ce pas? continua lord Percy, tous ces grands mots de patrie, de bien public, de gloire, d'honneur, se résument pour beaucoup de gens dans les calculs positifs des intérêts matériels et privés.

— Oui! oui, dit Cromwell, hésitant encore à se livrer.

— Plusieurs savent à quoi s'en tenir là-dessus, poursuivit le comte de Northumberland. »

Cromwell garda le silence.

« On s'agite, on travaille en définitive pour soi-même, n'est-ce pas?

— Assurément, dit Cromwell, emporté par la vérité de sa maxime habituelle mise au jour.

— La gloire mondaine est de la fumée; la prison et l'échafaud sont des réalités; et plus d'un favori de la fortune a trouvé là une pierre d'achoppement. »

Cromwell frémit.

« Ainsi nous nous entendons parfaitement, dit tout à coup lord Percy, en fixant ses yeux perçants sur ceux de Cromwell.

— Il me semble, milord, dit Cromwell.

—Vous n'avez pas d'appui; et vous en cherchez un parce que vous êtes assez sage pour préférer un protecteur à un ennemi de plus; n'est-ce pas? — Allons, parlez franchement, ne craignez rien; voulez-vous m'aider dans ce moment, à charge de revanche.

— Milord, dit Cromwell fort au fait de ce genre d'affaires, je vous comprends, vous pouvez parler en toute confiance. Quels sont les préliminaires?

— Cette boîte que voici, dit lord Percy. »

En disant ces mots, le comte étendit les deux mains sur la cassette qu'il avait apportée.

« Voulez-vous, monsieur, prendre le parti de la reine?..... et sauver Anne Boleyn du déshonneur, dit lentement le comte de Northumberland.

— Prendre le parti de la reine! s'écria Cromwell en sautant de deux pas en arrière; puis, avec un rire féroce et presque convulsif, il revint les deux poings fermés vers le comte de Northumberland. Milord!..... dit-il, milord, pour perdre la reine! entendez-moi bien, pour la perdre, je donnerais, oui,

je le crois, je donnerais tout ce que j'ai amassé avec tant de sueurs et de travaux. »

Le comte de Northumberland pâlit en voyant l'expression féroce des traits de Cromwell.

« Vous feriez une sottise, dit-il froidement.

— Peut-être, mais je la ferais.

— Et pourquoi? dit lord Percy.

— Parce que j'ai reçu bien des injures dans ma vie; mais il y en a une qui, je ne sais pourquoi, m'a touché le fond du cœur. Non, jamais je ne pardonnerai à Anne Boleyn.

— Que vous a-t-elle fait?

— Milord, point d'explication, je vous prie. Je suis fâché de vous refuser; mais rien, non rien au monde ne pourrait me décider à

la sauver de l'échafaud, où son frère et elle monteront.

— Vous n'aurez peut-être pas ce pouvoir, monsieur; et vous regretterez un jour de n'avoir pas les amis du comte de Northumberland à votre service.

— Tant pis, milord, je le sais, j'agis en ce moment contre moi-même; mais je ne puis sauver Anne Boleyn. Oh non! jamais. »

Le comte de Northumberland, en voyant Cromwell si déterminé, sentit en lui-même une grande douleur; il ne savait plus quelle voie tenter; son courage et sa hauteur furent tout à coup abattus et vaincus par l'émotion de son cœur.

Il cessa malgré lui d'être le haut et puissant comte de Northumberland; il redevint lord Percy, simple, bon, franc, affectueux.

« Comte d'Essex, dit-il d'une voix émue, troublée, avez-vous jamais aimé!... Ecoutez-

moi, laissez-moi la voir! Voici qui reconnaîtra vos bons offices. «En disant ces mots il ouvrit la cassette.

C'étaient les diamants de sa mère !

Sur un velours blanc reposait étincelante une couronne fermée ; tout autour s'arrondissait un collier à quatre rangs; de magnifiques boucles d'oreilles à plusieurs étages complétaient cette parure de la valeur de plusieurs millions.

En voyant ces pierreries augmentées par chaque génération et substituées dans sa famille pendant des siècles, lord Percy pensa avec tristesse qu'il les avait admirées souvent au front de sa mère, et qu'il les avait destinées en les recevant d'elle à parer celle pour qui il les offrait aujourd'hui.

Toutes ces pensées surgirent à la fois de son esprit pour retomber sur son cœur, tandis que Cromwell, ébloui par l'éclat et la magni-

ficence de ces bijoux, les considérait d'un œil d'envie.

«Quelle belle parure, dit-il laconiquement!

— Laissez-moi voir Anne Boleyn; et ces diamants sont à vous! dit Northumberland.

— Non, je ne le puis.

— Vous le pouvez.

— Non.

— Oui, vous le pouvez; allons, accordez-moi cette grâce, et ma reconnaissance, je vous le jure, sera éternelle.........

—La somme n'est-elle pas assez forte! parlez; s'il vous reste encore une étincelle de sensibilité, laissez-moi la consoler dans sa prison.

—Sa mort est résolue, c'est inutile! dit Cromwell avec férocité.

— Ah! que dites-vous! malheureux, vous prenez plaisir à déchirer mon âme. Il vous faut plus, n'est-ce pas? eh bien, que voulez-vous? une délégation sur mes biens. Si, comme vous le dites, sa mort est résolue, plus que jamais j'ai besoin de parvenir jusqu'à elle. Que du moins une voix amie retentisse à son oreille; qu'elle entende un mot de pitié, de compassion au travers des barreaux de sa prison, et des malédictions qui s'élèveront autour d'elle. Monsieur, je vous en supplie, par le souvenir de votre père, de votre mère, ou de la femme qui vous aura aimée, ouvrez-moi les portes de sa prison.

— Je n'ai jamais été aimé, répéta brutalement Cromwell.

— Je le vois, monsieur, dit Northumberland; alors vous n'aurez pas connu la douleur, mais du moins vous connaissez vos intérêts: voulez-vous ou ne voulez-vous pas de cette cassette?» En disant ces mots, lord Percy rapprocha de lui le superbe écrin, dont l'extérieur même était attrayant.

Ce mouvement fit sur Cromwell un effet inespéré. Quand vous présentez une proie à un animal sauvage, quelquefois il n'a pas l'air de s'en soucier; mais si, par une sorte de contradiction, vous la retirez, aussitôt il s'élance dessus, plein de convoitise et de colère. Ainsi Cromwell, ayant vu ces diamants, ne voulut pas les laisser échapper; avec humeur il ramena la cassette près de lui.

« Voyons donc, dit-il.

— Regardez, dit lord Percy; mais je ne marchanderai pas plus long-temps une grâce pour laquelle j'avais été jusqu'à vous offrir mon alliance!

— Eh bien, soit, dit Cromwell, vous verrez Anne Boleyn, mais vous me signerez un engagement de la moitié de vos revenus.

— Même tout, » dit Percy indigné. Sans doute ce mot *tout* ne pouvait parvenir à l'oreille de Cromwell; son esprit ne pouvait com-

prendre qu'on donnât tout; il entendit donc, je reprends tout!...

« Ne vous fâchez pas, milord, dit-il, je suis plus de vos amis que vous ne pensez.

— Finissons-en, dit lord Percy avec dégoût.

— Vous la verrez! milord.

— Je la verrai! s'écria lord Percy. Quelle garantie m'en donnerez-vous?

— Ma parole.

— Allons, je veux bien l'accepter; mais sachez, pour en assurer l'exécution, que si vous ne la tenez pas, vous perdrez le surplus que je vous ai promis.

— C'est dit, répondit Cromwell s'emparant de la cassette; mais avant de nous séparer, expliquez-moi de grâce ce qui m'a

paru toujours une énigme !..... Quel est donc ce sentiment qui bouleverse les royaumes et fait tout sacrifier, même la vie.

— Il est de deux sortes, monsieur; l'un, vous ne pourriez le comprendre, il est trop sublime; l'autre, je ne voudrais pas le nommer, il est trop honteux. »

XVII.

Des feux s'élevaient en tourbillonnant sur les places publiques et sur les murs de la tour; de loin ils scintillaient comme des météores brillants; de près ils éclairaient de nombreux soldats rassemblés autour. Les uns étaient couchés à terre, pensant, avec regret peut-être, aux villages, aux cultures ver-

doyantes, aux ruisseaux limpides, aux frais ombrages des bois sauvages qu'ils avaient quittés; les autres se promenaient en sentinelle, surveillant les faisceaux d'armes ou ranimant les feux étincelants.

Les flammes ondoyantes coloraient de rouge et de jaune les faces de tous ces hommes, et découpaient leur haute stature sur les ombres, comme des fantômes vivants. C'était un spectacle triste, silencieux, attentif, et cependant plein de mouvement.

Dans un groupe de vieilles moustaches, près d'un brasier ardent, on parlait, sans se gêner, des affaires présentes. Il n'y avait là que des oreilles amies, que des cœurs de camarades.

« Bah, bah! nous ne sommes pas au bout, on en verra bien d'autres, disaient les savants. »

— Eh quoi encore! demandaient les curieux?

— Par saint Jacques et saint George, le bourgeois se remue comme un goujon en poêle. Aujourd'hui, il y en avait autour de Withe-Hall plus qu'on n'en pourrait pêcher en cent ans. Tout cela criait : Voilà la princesse Marie qui revient, bravo... Quoi! il n'y avait pas jusqu'aux enfants et aux vieilles femmes qui ne fussent déjà le nez sur la porte, espérant voir revenir leur princesse. — Oui, et l'on nous fait veiller pour garder tous ces bonnets de coton-là avec leurs vieilles perruques. — Cotillons, jupons, béguins, béguines, il n'y en avait pas une à la maison. Mesdames les bourgeoises tiennent beaucoup à la légitimité. — Moi, cela m'est égal comme deux boulets, cria la grosse voix d'un bon grognard; et je n'en donnerais pas la plus mauvaise de mes pipes. — Pourquoi nous a-t-on fait sortir de nos quartiers?... Ne croirait-on pas que la patrie est en danger pour un misérable petit rassemblement autour de Withe-Hall ? — Qu'est-ce que leur a chanté le roi? — Il a dit comme cela, en se mettant à la fenêtre : Mes amis, je suis bien touché de votre bonne affection — Hein, la belle affection qui

nous met tous dehors à passer la nuit dans la rue comme des chiens perdus.

« Je vous remercie de l'attachement que vous témoignez à ma fille. — Il a dit *sa fille*.— Oh! oh! sa fille, cela a dû lui écorcher la bouche. — Bah! il a avalé le compliment doux comme miel. — Va donc ton train, bavard.— Eh bien donc, il les a bien remerciés, puis leur a dit qu'il reconnaissait bien là leur bonne volonté, leur........ que sais-je, un tas de grands mots, et bref, pour conclusion, qu'ils se retirassent, parce que la princesse n'allait pas encore leur arriver!... Là-dessus tous ces piallards se sont en allés tout honteux, et leur aise s'est changée en deuil, et tout penauds, ils sont rentrés se rôtir doucement les mollets chez eux, tandis que nous, nous sommes à grelotter; car ma foi, la nuit, avec ce vent maudit, il ferait meilleur à la caserne! Vive donc madame Marie, qu'elle vienne bientôt de son vieux château, où on la garde, dit-on, comme un bijou qu'on ne veut pas mettre au jour. — Mais tout cela changera, à présent que voilà l'autre sous

les grilles. — Hein, dis donc, il ne fait pas bon là-haut tout de même : regarde ces hautes murailles noires et ces croix de fer tout là-haut, on est vite pendu avec des ustensiles comme ceux-là ; et maître Kingston n'y va pas de main morte. Il n'y a pas de jolie femme qui tienne, si on lui dit: Tordez-lui le cou, et n'en dites rien, sacrebleu, il le fera comme si c'était un jeune poulet. — La crois-tu coupable, toi ? — Ma foi je n'en sais rien. — Elle est bien méchante, à ce qu'on dit ; puis on a tant tué et massacré à cause d'elle ; te rappelles-tu pourtant, Jacquet, il y a un an jour pour jour, nous étions ici à faire la haie pour le supplice de ce pauvre lord Thomas Morus. Ah ! le brave homme, je n'oublierai de ma vie cette figure-là; comme il avait l'air bon. Ma pauvre Meggy, qui était venue le voir passer, en a été malade; et moi cela m'a fait fendre le cœur; j'aurais volontiers pleuré comme un enfant, quand j'ai vu sa pauvre fille, madame Marguerite, nous écarter tous avec un courage de lion et se précipiter à son cou. Ah ! si vous aviez vu la douleur qui était dans les yeux du père,

vous en auriez sanglotté. Et sa fille, là ce qui s'appelle une belle fille! ses longs cheveux noirs étaient épars; ses belles mains si blanches qu'elle tenait jointes; ah! cela faisait mal à voir. Elle avait à côté d'elle son prétendu; mais, bah! elle ne le regardait pas plus que s'il eût été de pierre; et puis deux minutes après, paf! c'était fini. Nous avons entendu la tête qui roulait.......... Le soir, j'étais de garde au château. On se divertissait là comme si de rien n'était. Cela m'a fait quelque chose. Vois-tu, je me suis dit, cette reine, cela ne lui portera pas bonheur. Eh bien, la voilà aujourd'hui sous les verroux.

«Il y a une justice là-haut, au-dessus de ces étoiles et de cette lune. Je ne suis qu'un pauvre diable; mais ma foi j'aime mieux être sur cette place que dans cette tour. — Qu'en dis-tu, camarade.—Je crois bien, c'est qu'une fois qu'on est dans cette prison-là on n'en revient guères. Je voudrais savoir s'ils dorment là dedans! ils doivent faire plus d'un mauvais rêve. — On dit que rêver de pendu porte

bonheur; mais ce ne doit pas être dans cette caverne-là. Tiens, vois-tu là-haut, on dirait qu'on voit passer une petite lumière.

—Eh non, il fait noir comme dans un four.

—Je te dis que j'ai vu briller comme une lueur. »

La sentinelle avait raison, et cette lueur fugitive était celle qui guidait les pas de lord Percy dans la prison de la malheureuse Anne de Boleyn.

Percy avait le cœur brisé en suivant les pas de son silencieux conducteur; il montait et descendait derrière lui une multitude d'escaliers; il passait sous des voûtes, il enfilait de secrets et étroits passages, il se retrouvait dans des carrefours. C'était un labyrinthe inextricable; là des portes de cachots humides; ici des piliers de pierre tout couverts de moi-

sissure verte; plus loin, un banc de bois pourri; partout de grandes clefs, d'énormes serrures, de gros barreaux de fer. D'affreuses et noires araignées, semblables à des scorpions; combien d'hommes avaient gémi dans ces murs, combien y étaient enfermés, séquestrés, enterrés tout vivants. C'était de ces secrets que nul ne savait, et qui pénétraient d'une horreur invincible lorsqu'on parcourait les replis tortueux des voûtes de cette antique forteresse. Northumberland marchait. « Je vais la voir, disait-il, je vais voir Anna. Est-il possible, tomber du trône dans ce cachot. Mon Dieu! quelle chute! que votre vengeance, Seigneur, est terrible!!... Ayez pitié, ce n'est qu'une faible femme! »

«Entrez par ici, dit le gardien en poussant lord Percy dans une vaste salle noire et nue; dans une heure je viendrai vous reprendre. Les ordres sont donnés; à minuit elle doit être interrogée!!

— Mais quelqu'un n'ira-t-il point lui demander si elle veut recevoir un ami, dit le

comte, conservant pour Anne Boleyn un respect, une déférence que personne n'avait plus.

— Comment, monsieur, si elle veut! mais on ne lui demande pas son avis. Ah! ah, monsieur, dit le guichetier, qui ne connaissait ni le rang ni le nom de lord Percy, vous ignorez, à ce que je vois, le régime de la prison; ici on n'a pas d'antichambre; j'ai l'ordre de vous faire entrer chez la prisonnière, cela suffit bien; et le gardien se mit à rire d'un gros rire.

— C'est bien, laissez-moi, dit lord Percy, à qui cet homme fit mal. Mais, non, attendez encore, dit-il; un mot. Comment est-elle, le savez-vous?—Non, dit le geôlier?

—Comment! vous ne savez pas à peu près si elle est triste, si elle se désespère.

— Ah! ma foi, c'est bien probable; ils ne sont pas accoutumés à rire ici. J'ai entendu dire comme cela qu'elle avait.... Ah mon Dieu, comment appellent-ils donc cela, du du... ah! du délire; voyez-vous, c'est monsieur comme qui dirait un petit brin de folie;

mais cela lui passera, monsieur, soyez sûr; c'est l'entrée, voyez-vous, elle s'accoutumera; les premiers jours, ce sont les pires; ensuite ils s'y font. Nous savons cela nous autres : les premiers jours, ils nous reçoivent comme des chiens, quand nous entrons; ils ne daignent pas même tourner la tête; puis peu à peu ils disent quelques mots, puis enfin on en vient aux complimens, à la flatterie même; nous avons fort à faire ensuite de résister à leurs prières, à leurs supplications. Adieu! monsieur, dépêchez-vous; vous voyez l'ordre, il porte une heure, pas davantage. » En achevant ces mots, le guichetier s'éloigna en chiffonnant le laisser-passer, et le fourrant dans la poche de son justaucoups.

Pour lord Percy, le cœur lui battait avec une violence qu'il ne pouvait modérer. Il était resté seul dans une grande salle, triste, noire, appelée salle des gardes. Sur l'indication du geôlier, il se dirigea vers une porte au fond, et l'ouvrit doucement en frémissant. A ses yeux parut une vaste chambre très-éclai-

rée ; les murs de cette chambre étaient recouverts d'une tapisserie de cuir gauffré et verni ; pour meubles, il y avait un énorme lit dans un coin, quatre ou cinq grands fauteuils, et une grande table longue. La prisonnière était assise sur un tabouret garni de franges, elle tournait le dos à la porte. Un voile de gaze noir tombait de ses cheveux blonds sur sa robe d'étoffe violette. Elle était penchée sur la table dans l'attitude d'une personne qui attend son sort, avec l'immobilité de la tristesse.

Lord Percy entra rempli de crainte ; puis il s'arrêta debout, il aurait voulu que quelqu'un eût dit à Anne Boleyn : Il est là... Pour lui, il sentit une émotion impossible à décrire. En la voyant, tout le sang de ses veines reflua vers son cœur ; sa poitrine se gonfla, il ne pouvait ni remuer ni respirer. C'est elle, elle est là !.... Ces deux mots contenaient toute sa pensée.

« Anne Boleyn ! dit-il involontairement très-haut.

— Qui m'appelle, » s'écria la prisonnière effrayée.

Elle se leva précipitamment, et, se retournant, son beau visage parut inondé de larmes; mais ce n'était plus de ces pleurs frivoles qu'autrefois Anne versait avec tant de facilité et qui restaient sur sa joue, déjà éclairée par un sourire, comme les transparentes gouttes d'une pure rosée demeurent attachées au calice d'une rose qu'elles rendent plus fraîche et plus belle. C'étaient de ces pleurs amers et brûlants qu'une douleur profonde arrache de l'âme déchirée... de ces pleurs qui usent et flétrissent en un moment les yeux qui les répandent.

Northumberland eut presque peine à reconnaître en ce moment, et sa jeune Anna et la reine auguste qu'il avait vue, il y avait si peu de temps encore, recevoir les hommages de ses sujets assemblés.

« Pardon, madame! dit-il. Ses mains se croisèrent avec désespoir.

— Quoi! lord Percy ici! dit Anne Boleyn visiblement troublée. Henri Percy, mon juge et peut-être mon accusateur, » ajouta-t-elle en jetant un regard sur un monceau de papiers rassemblés sur la grande table; monceau surmonté de la liste ouverte des juges devant lesquels elle allait paraître quand le soleil se serait levé.

« Vous aussi, donc, madame, vous me méconnaissez! » dit Northumberland avec une expression pleine d'ironie et d'amertume. Ce sentiment d'injustice lui donna du courage. Il s'approcha avec plus de fermeté.

« Anna, dit-il, ne me reconnaissez-vous point? »

Quelle interrogation puissante! quelle inflexion de voix lord Percy donna-t-il donc à cette simple question : « Ne me reconnaissez-vous point? » O charme de l'affection pure et vraie, comment rendre ta mystérieuse puissance! par quelle voie cachée du cœur

pénètres-tu dans le cœur? par quelle route ce parfum des cieux s'échappe-t-il pour venir se répandre, comme un baume salutaire, sur les plaies les plus douloureuses, sur les infortunes les plus cruelles; tu es, et cela suffit. Les mots pour toi deviennent inutiles, le son n'est rien, l'âme sent, l'autre âme devine.

« Anna, ne me reconnaissez-vous point? cela suffit. »

Anne a tout compris. Voilà l'ami qu'elle a trahi, qui vient à son secours parce qu'elle n'en a plus d'autres à espérer. Voilà celui qu'elle a offensé qui lui a déjà pardonné; elle souffre, il a tout oublié; elle est seule, il est à ses côtés; que la terre tout entière s'élève contre elle, que toutes les bouches l'accusent, celle de Percy la défendra; que toutes les mains la repoussent, les siennes l'accueilleront; son sein est là pour la recevoir, qu'elle s'y presse; le cœur de Percy est découvert pour que les larmes d'Anna y tombent.

Le premier mouvement d'Anne Boleyn fut de sélancer vers Percy, le second fut de se reculer.

« Noble Percy, dit-elle; non! je ne suis plus digne de vous. Votre nom est sur cette liste, mais votre cœur, je le sens, est ici pour me protéger. Laissez-moi! j'ai oublié vos conseils, je me suis éloignée de vous, je ne suis plus digne du vertueux Percy; mon cœur souillé n'oserait plus parler au vôtre. Percy, éloignez-vous!!! »

En disant ces mots, Anne Boleyn fondit en larmes.

Elle étendit ses mains sur sa poitrine. Quel tableau un peintre eût fait de cette femme plus belle encore par son repentir que par toutes les beauté qui avaient brillés en elle!

« Ah! je la retrouve! Mon Dieu, soyez béni. Oui! s'écria Percy avec enthousiasme, je ne pouvais croire que son cœur fût endurci. Mon

Dieu, vous l'entendez, elle vous demande pardon. Père miséricordieux, écoutez-la; qu'elle soit justifiée; que votre bénédiction l'environne.

—Percy! s'écria Anne Boleyn avec l'expression du plus sombre désespoir, n'invoquez pas pour moi la miséricorde divine, je ne puis plus l'obtenir, mes crimes sont trop grands. Ce n'est pas l'adultère qui crie contre moi, c'est plus, c'est du sang!... En entrant ici, j'ai passé devant le cachot de Thomas Morus, devant celui de Rochester!!! Malédiction sur moi! Oh! Percy, par grâce ne me laissez pas achever!!... Vos oreilles ne supporteraient pas ce que mon cœur sent. »

En disant ces mots, Anne Boleyn tomba à genoux.

Elle croisa ses bras, ses larmes se séchèrent, ses joues devinrent pourpres, ses prunelles étincelèrent, et elle parut entrer dans un de ces accès de délire dont le rude gardien avait parlé.

Lord Percy effrayé s'élança vers elle; il la serra sur son sein, et posa ses lèvres sur le bandeau uni de ses cheveux. « Anna, dit-il, pauvre Anna!! »

Mais elle, devenue insensible à cette affection protectrice, s'arracha de ses bras et se mit à parcourir la chambre, en chantant d'une voix pure et douce une vieille romance, dont les strophes, bien connues de Percy, lui rappelèrent le temps où il se plaisait à écouter, dans le château du pays de Kent, les doux chants de son amie.

— Toujours ce souvenir, dit-il, même sous les murs de cette horrible prison. Anna, dit-il, encore entraîné comme malgré lui vers ces jours heureux qui n'étaient plus! Anna, te souviens-tu du banc où le soir nous nous asseyons ensemble? Dis, t'en souviens-tu? »

Cette idée frappa la jeune Anna; il sembla qu'on l'enlevait de la sphère où elle souffrait, pour la replacer sous un ciel plus pur et plus radieux.

« Qui m'a parlé? dit-elle. O beaux jours de ma jeunesse, qui vous rendra à moi? Vous avez fui. Mais quoi! dit-elle en se retournant vers le comte de Northumberland, c'est lui!... c'est toi, Percy! Où sommes-nous? Dis, as-tu vu mon père? as-tu vu mon frère? Où suis-je? »

Elle jeta autour d'elle des regards plus calmes; il y perçait une sorte d'étonnement craintif.

« Ah! quelle illusion! j'ai cru voir! Non, rien. Je suis reine d'Angleterre!!..... »

Elle fit un tour dans la chambre; sa démarche devint plus lente, plus égale; elle revint bientôt s'asseoir sur le tabouret où elle était précédemment placée, et elle se pencha sur la table comme auparavant.

« J'ai des absences, dit-elle; c'est singulier, je sens comme deux êtres qui s'agitent en moi. Je m'aperçois de ces visions, comte de Nor-

thumberland. Il ne manquera rien à ma misère, je deviendrai folle.

— Anna, dit lord Percy avec autorité, taisez-vous, calmez vos esprits, reprenez la fermeté qui, seule, convient aujourd'hui à votre rang, à votre dignité. Si vous en manquiez, mon cœur saurait vous donner du courage. Cessez d'être une faible femme, et confiez-vous à votre ami!

— Ah! que vous me faites de bien! Percy, s'écria l'infortunée Boleyn.

— Venez, donnez-moi votre main, Anna.

— Dieu! il me semble que vous me tirez de l'effroi où j'ai vécu! personne ne m'a encore parlé comme vous le faites! Ah! si vous ne m'aviez jamais quittée!!

— C'est vous qui m'avez éloigné, Anne!...... Ce n'est pas un reproche,..... c'est une justi-

fication. Je ne me pardonnerais pas un moment d'oubli.

— Ami généreux! ah! quelle destinée! quelle cruelle déception! Percy, vous n'êtes que trop vengé.

— Je ne veux pas l'être, madame, » répondit Percy, que ces souvenirs oppressaient.

« Que ces heures de prison ont déjà été longues! continua Anne Boleyn. Mes nuits sont sans sommeil, ma solitude m'effraie; il me semble voir à chaque instant un précipice ouvert sous mes pas!

— O Henri, comme ma vie a passé vite! comme ces beaux jours de mon enfance et de ma jeunesse se sont écoulés! maintenant, je n'ai plus qu'à mourir!

— Non! non! Anna; versez toutes vos peines dans mon âme; parlez-moi avez tranquillité, avec calme. Avez-vous pensé à vos

moyens de défense? Enfin, Anna, pardonnez, dit Northumberland agité, pardonnez, Anna: c'est votre père, c'est votre frère qui vous parle..... ah! n'ayez point de honte; craignez-vous d'être trouvée coupable? »

Northumberland n'osait respirer; il attendait cet aveu avec angoisse.

« Je n'ai pas fait ce que l'on me reproche, murmura Anne Boleyn d'une voix étouffée, je n'en suis pas plus innocente!....

—Assez, mon amie, assez, dit lord Percy; que Dieu seul connaisse ce que les hommes ignorent; il suffit pour vous sauver qu'on ne puisse prouver la vérité de l'accusation.

—Cependant ils m'ont déjà dit que Norris et Marc m'avaient accusée; à leur égard, je n'ai que quelques légèretés à me reprocher; je les ai avouées.

— Quoi! vous avez avoué, Anna! se peut-il!

Malheureuse enfant, ne sais-tu donc pas que les paroles arrachées aux prisonniers par ceux qu'on place autour d'eux dans la prison sont admises comme des preuves en justice ?... Coutume barbare, murmura Percy, qui tourne le repentir contre celui à qui Dieu l'a donné.

« Anna, quelle imprudence!.... Déjà je suis venu près de toi trop tard, ce n'est pas ma faute, le Ciel m'en est témoin.

— Une lady Wingfield m'a accusée, dit-on, à son lit de mort. Enfin ma belle-sœur elle-même ne rougit pas de m'imputer les plus horribles déportements. Ah! Percy, tous me haïssent; aujourd'hui, sous les murs de cette Tour, malgré les soldats qui l'entourent et qui écartent la foule, j'ai entendu pendant tout le jour des cris de haine, des paroles de malédiction.

« Que c'était différent il y a peu de jours! on m'a enlevée au tourbillon de cette fête, aux prestiges de ces cris d'amour, et aujourd'hui!... Percy, noble Percy, toi seul m'es resté; ta pi-

tié, ta bonté, ta clémence, pouvaient seules oublier et pardonner tant d'ingratitude. Oh! Henri! si j'eusse été ta femme; même coupable, toi tu ne m'aurais pas traînée à l'échafaud!

A ces mots, « si j'eusse été ta femme, » toutes les douleur du passé se retracèrent dans l'âme de Percy; mais cette âme était si pure, si bonne, si noble, si généreuse, qu'Anne Boleyn ne pouvait craindre d'y éveiller aucun sentiment de haine ou de méchanceté.

« Oh! Anna! ne prononce pas ce mot, s'écria Northumberland; ta femme! tu ne sais pas combien tu me fais mal; tu ne sais pas que de bonheur reposait pour moi sur ta jeune tête, dans ton cœur pur et pieux alors!!.... Dieu ne l'a pas voulu; son nom soit toujours adoré...

» Tu n'as jamais compris quelle était la profondeur de l'affection que j'avais pour toi; il me semblait quelquefois en sentir dans mon cœur, comme une source inépuisable qui débordait sans cesse; ma pensée t'environnait,

ma force te protégeait; je n'ai rien eu en moi qui ne t'appartienne; pourquoi, je ne le sais pas? Anna, c'était écrit dans les cieux! »

En achevant ces mots lord Percy serra avec douleur la jeune femme sur son cœur palpitant.

« Et tous ces trésors dont je connais aujourd'hui le prix, dit Anne Boleyn, je les ai perdus par ma faute, ou plutôt l'ambition, la cupidité du monde me les ont enlevés.

» Oh! Percy! qu'il est méchant ce monde dont je faisais partie il y a si peu de temps encore! Oh! si tu savais comme maintenant je le méprise et je le hais; si tu savais comme il corrompt tous ceux qui l'approchent! Il ne croit ni à l'honneur, ni à la vertu. Aujourd'hui même, à cette heure sacrée par le malheur, s'il connaissait ta venue en ce lieu, il se saisirait de ton affection pour moi comme d'une proie qu'il lui serait impunément permis d'avilir.

» Cher et doux ami,, comme j'ai changé depuis que la mort seule est devant mes yeux! Hélas! il y a peu de jours encore, je ne t'aurais pas compris!..... Qui sait? j'aurais joint peut-être l'insulte à l'ingratitude; et toi, tu as tout oublié pour ne te ressouvenir que de ma misère!

» Va, tes soins ne seront pas perdus; ta seule présence, je le sens, réhabilite mon âme à ses propres yeux. Je saurai me repentir et mourir avec courage; mon sang est nécessaire. Nouvelle Hérodiade, on a versé pour moi celui d'un autre Jean-Baptiste. Mais si Percy m'a pardonné, c'est que le Ciel ne m'a pas rejetée!.....

» Oui, un jour pour te consoler, tu diras : Sans moi, Anne Boleyn fût morte dans le désespoir.

— Anna, une vie de douleur tout entière ne serait pas de trop pour acheter ce moment où je t'entends parler ainsi! Combien j'ai prié

pour toi!..... pour toi, ma fille, ma sœur, mon épouse. Oui, sans doute, j'admirais en toi la grâce et la beauté dont la main de Dieu t'avait ornée; mais que ces avantages étaient de peu de prix pour moi! Ton âme, ton avenir, ton intérêt, ton bonheur, étaient le seul but de mes efforts et de mes désirs! Oui, je t'ai aimée pour l'avenir, pour le ciel qui nous attend après cette courte vie; et tu ne sais pas quelle grandeur, quelle puissance, quelle magnanimité cet amour-là porte et renferme en lui. Anna, que ne puis-je donner ma vie pour la tienne!...

— Je mourrai avec courage maintenant, répéta Anne Boleyn. La pureté de ta vie suppléera à la mienne; la fermeté de ta foi, Percy, couvrira l'infidélité de la mienne; car aussi, de ce côté, j'ai failli..... Les ennemis de l'Eglise m'ont regardée comme l'appât de leurs piéges, hélas! et tout un royaume y est tombé.

— Anna, tu dis vrai.

— Ma mort, donc, est nécessaire.

— Anna, tu déchires mon cœur. Quelle horrible conséquence!

— Oui, j'ai puisé ce jugement contre moi-même dans les plaies de Jésus notre Sauveur. »

En disant ces mots, Anna montra sur la grande table un crucifix d'ivoire, qui était attaché dans un cadre doré.

« Hélas! le reconnais-tu? dit-elle. Henri, depuis ma première communion, je l'ai toujours conservé. Lis au bas : Anne Boleyn, âgée de douze ans, *jour de la Pentecôte,* 1519. Tu le garderas, Percy, et tu mettras dessus la date de ma mort. »

XXVIII.

« Allons, lis cela ! que je m'en débarrasse, » disait le roi Henri VIII, en s'étendant dans son lit.

La fine et blanche toile de lin s'alongeait en plis délicats pour le couvrir; la courtepointe de soie brochée d'or frémissait douce-

ment; la laine des matelas, le duvet des oreillers s'affaissaient lentement sous le poids du monarque.

Le comte d'Essex était debout, près de la colonne d'ébène du lit, sous le panache de plumes blanches qui la surmontait. D'une main, Cromwell soulevait le rideau, de l'autre, il tenait des lettres; ses pieds portaient inégalement sur les marches de l'estrade du lit. Il avait franchi par ordre et grâce spéciale la somptueuse balustrade qui environne et sépare la couche royale du reste de l'appartement.

« Crois-tu que son chagrin durera? » dit encore Henri VIII, à son familier.

« J'espère que non! répondit Cromwell, nous ne pouvions prévoir qu'elle se trouverait dans le bateau, lors de l'arrestation.

— Elle a donc été bien effrayée des cris d'Anne Boleyn?

— Oui, ensuite les femmes ont les nerfs délicats; quelques promenades dissiperont l'inquiétude de lady Seymour.

—L'inquiétude, comment me craindrait-elle! Cromwell, il n'aurait pas fallu qu'elle se trouvât là; comment se fait-il que ce soit elle seule qui soit restée?

— Je ne sais, c'était peut-être son tour d'accompagner la reine; j'ai déjà dit à Votre Majesté que n'étant pas resté à Greenwich, je ne pouvais ni prévoir ni empêcher cette chance.

— Oui, c'est bien contrariant, répéta Henri VIII; Seymour en gardera contre moi une impression désagréable. Il n'aurait pas fallu qu'elle fût là.

— Le mal est irréparable, ainsi il est inutile de se désoler, osa dire Cromwell, impatienté des lamentations du roi, non moins que des supplications de Seymour qui se renouvelaient à tout moment depuis deux jours.

— Je vois bien que Seymour ne m'aime pas, poursuivit Henri VIII.

— C'est impossible, sire, s'écria le comte d'Essex

— Tu crois?

— Sans aucun doute! vous verrez, vous verrez, quand elle pourra se dire que Votre Majesté est libre, si elle hésitera une minute à vous épouser.

— Tu crois?

— J'en suis aussi certain que je suis assuré que ce lustre nous éclaire.

— Allons, je veux le croire, il faut que je puisse le croire.

— Par où faut-il commencer? dit le secrétaire; par la lettre de la reine Anne Boleyn...

— Ne dis pas la reine! s'écria le roi d'une

voix tonnante. Ne l'appelle pas la reine! je la dépouillerai même de ce souvenir : appelle-la comme elle le mérite, Boleyn tout court.

— Voilà aussi la lettre de l'archevêque.

— Ah! ce renard de Cranmer! Ah! ah! dit Henri VIII éclatant de rire, ce doit être une pièce soigneusement méditée : lis-la d'abord, cela m'amusera!... La peur le serre de près, je crois. Cependant il ne lui sera rien fait, car je le réserve pour défaire ce qu'il a fait; je ne veux pas qu'il reste trace de ses nuptiales bénédictions : le souvenir d'Anne Boleyn doit périr ignominieusement comme elle et avec elle! »

Cromwell, sans rien répondre, brisa le large scel que Cranmer avait posé d'une main bien tremblante.

« Sire,

» J'ai l'honneur d'informer Votre Majesté
» que, conformément aux ordres exprimés

» dans la lettre de son secrétaire, je me suis
» rendu hier à Lambeth... »

« Le beau mérite, murmura Henri VIII ; j'eusse bien voulu voir qu'il en eût été autrement. »

» ... où j'attendrai qu'il plaise à Votre Majesté
» de me faire connaître son bon plaisir. »

« C'est ce que nous ferons quand le temps sera venu, sire Cranmer de bon vouloir, » dit le roi d'un ton moqueur.

« La lettre, écrite en votre auguste nom,
» me prescrivant de ne pas paraître en votre
» présence, je n'ai pas osé prendre sur moi
» d'aller porter mes hommages au pied de
» votre trône ; mais je crois satisfaire aux de-
» voirs d'un loyal et dévoué sujet en faisant
» des vœux pour que Votre Majesté, avec
» l'aide de sa haute sagesse et le secours d'en
» haut, mette un terme aux chagrins de son
» cœur !...

« Ah! oui! oui! nous le mettrons, brave et digne Cranmer; vous nous aiderez assurément, » dit Henri VIII.

» ... et supporte les coups du ciel avec résigna-
» tion et même reconnaissance. »

— *Même reconnaissance* est bien trouvé! qu'en dis-tu, Cromwell?

— Pas mal, sire, » s'efforça de dire le parvenu, riant du bout des lèvres; car, au fond, il n'aimait pas trop qu'on attaquât, dans Cranmer, un être semblable à lui.

» Sans doute Votre Majesté éprouve en ce
» moment de grands sujets de troubles. Sans
» doute, d'après les impérieux préjugés du
» monde, son honneur est essentiellement in-
» téressé par les bruits qui circulent parmi
» le peuple.

— L'impertinent sot, s'écria Henri VIII ir-

rité, a-t-il bien pensé que mes oreilles daigneraient écouter cette lettre! »

» Soit qu'ils aient pris leur source dans la » vérité, soit qu'ils aient été répandus par le » mensonge. Mais lorsque j'envisage avec dou» leur les afflictions de Votre Majesté, je ne » puis m'empêcher d'observer que c'est la pre» mière épreuve à laquelle la Providence a sou» mis la constance chrétienne de votre cœur.

» — Qu'en sait-il! »

» Et sans doute elle veut vous fournir l'oc» casion de manifester aux yeux du monde » que vous recevez avec une égale soumission » et les prospérités et les chagrins que sa main » vous dispense. N'en doutez pas, sire, si Votre » Majesté soumet son noble cœur à une obéis» sance toute chrétienne en la volonté du » Tout-Puissant; si votre âme humiliée, re» connaissante, reçoit les afflictions sans mur» mure et les rapporte à la gloire de Dieu, » ce triomphe sera le plus beau de tous ceux

» qui ont illustré votre règne, et sans doute...

« Que de sans doute! » murmura le roi à demi-voix.

» La Providence versera avec plus d'abon-
» dance sur la couronne de Votre Majesté ses
» grâces et ses bienfaits, comme autrefois après
» avoir éprouvé son serviteur Job.

— Allons, allons, Cranmer, assez de flatteries, s'écria Henri VIII; je sais bien que je ne ressemble point à Job, à moins que vous ne vouliez dire que je serai débarrassé d'une femme qui me déplaît autant que la méchante femme de Job?»

» Comme autrefois, après avoir éprouvé
» son serviteur Job, répéta Cromwell, elle
» récompensa sa résignation en lui donnant
» le double des biens qu'elle lui avait enlevés.
« *Addidit ei Dominus cuncta duplicia.*

— Ah çà, Cromwell, sommes-nous au second point?

— A peu près, sire.

» Si les hommes affranchis de leurs préjugés
» avaient une plus juste idée des choses, ils ne
» verraient, dans les bruits qui occupent l'at-
» tention publique, qu'une flétrissure pour
» l'honneur de la reine, et pas la plus légère at-
» teinte pour celui de Votre Majesté.

« Le malheureux! s'écria Henri VIII trépignant de colère et se dressant sur son lit; Cromvell, cette lecture me fatigue!

— Faut-il cesser, sire?

— Non, allez jusqu'au bout de ces sottises. »

» Tout ce que j'entends dire, continua docile-
» lement Cromwell, me jette dans une per-
» plexité étrange, car jamais femme ne m'ins-
» pira plus d'estime que votre auguste épouse.
» Ce sentiment m'empêcha de la croire cou-
» pable. »

— Ah ! ah ! nous y voilà.

» Sire.....

— Bien.

» Vous n'ignorez pas.......

— Non. »

» Qu'après Votre Majesté, nulle créature » vivante ne possédait plus de droits que la » reine à mon affection, à mon entier dévoû- » ment. »

— Oui, mais surtout croyez bien, s'écria Henri VIII, qu'aujourd'hui, où elle ne peut plus m'être utile, tout au contraire, je n'en garderai aucun souvenir, et que je ne crains autre chose que d'être enveloppé dans sa ruine.

«Bon et dévoué ami!.... Allez, Cromwell, dépêchez-vous d'achever cette lecture. »

» Que Votre Majesté ne me défende donc

» pas de former des prières et des vœux pour
» celle qui fut ma bienfaitrice : la loi de Dieu,
» l'humanité, la reconnaissance, m'en font un
» devoir. »

« Belle phrase ! »

« Les bontés de Votre Majesté l'avaient élevée
» d'un rang si bas pour la placer sur le trône,
» que je regarderais comme ennemi et dé-
» loyal sujet de Votre Majesté, quiconque ose-
» rait souhaiter que son crime restât impuni,
» si elle est coupable. »

— Comment, d'un rang si bas ! s'écria Henri VIII en colère ; ne croirait-on pas que j'avais ramassé cette femme dans le ruisseau ? Anne Boleyn tient par ses parents à toute la noblesse d'Angleterre, sa mère est une Howard ; que peut-on dire de plus ! Je voudrais bien savoir, moi, à qui tient Cranmer.... Mais ces gens de rien, ces parvenus, dont on ne sait seulement pas le nom paternel, sont d'une insolence, d'une inconvenance, d'une bassesse de cœur qui dé-

vrait toujours empêcher de les élever jusqu'à soi ; on s'en trouve toujours mal !...... Voyez comme Cranmer reconnaît aujourd'hui ce qu'a fait pour lui Anne Boleyn ! Ne pouvait-il au moins dire un mot pour elle, chercher à invoquer ma clémence ?...... Mais non, rien ; il l'accable au contraire de toutes ses forces ; voilà ce qu'on doit attendre de telles gens !.... Fi ! fi !

« Laissez cette lettre, ajouta impérieusement le roi, ou gardez-la, si vous voulez, comme un monument de bassesse.....

— Faut-il lire l'autre ? dit froidement Cromwell.

— Oui, répondit Henri VIII avec humeur ; car voilà deux jours qu'elle est sur ma table (1). »

(1) L'authenticité de cette lettre, qui a été trouvée parmi les papiers du secrétaire Cromwell, n'a jamais été mise en doute. (*Causes célèbres étrangères.*) La lettre de Cranmer est tirée du même recueil.

« Sire,

» La colère de Votre Majesté et mon empri-
» sonnement sont des choses si étranges pour
» moi, que j'ignore comment je dois vous
» écrire et sur quelle accusation il faut que je
» me justifie. J'en suis d'autant plus embar-
» rassée, que vous m'avez envoyé l'ordre d'a-
» vouer la vérité, aveu dont ma grâce doit
» devenir le prix, par quelqu'un que vous sa-
» vez être mon ennemi déclaré (1). En le
» voyant chargé de ce message, je n'ai que trop
» bien pressenti vos dispositions à mon égard.
» S'il est vrai, comme vous le dites, que des
» aveux sincères puissent me mettre en sûre-
» té, j'obéirai à vos ordres avec soumission;
» mais que Votre Majesté n'imagine pas que
» sa malheureuse épouse se laissera séduire
» au point de confesser une faute dont l'idée
» ne s'est pas même présentée à son esprit,
» et j'atteste cette vérité sainte qu'on prétend

(1) Le duc de Norfolk.

» invoquer contre moi, que jamais prince » n'eut une femme plus attachée à ses devoirs » ni plus tendre que le fut toujours Anne Bo- » leyn. Je me serais bornée volontiers à ce » nom, je me serais tenue sans regret à ma » place, si Dieu et Votre Majesté n'en avaient » décidé autrement. Je ne me suis jamais assez » oubliée sur le trône où vous m'avez fait monter » que je ne me sois attendue à la disgrâce que » j'éprouve. Je me suis rendu assez justice pour » me dire que mon élévation n'étant fondée que » sur un caprice de l'amour, une autre femme » pourrait à son tour séduire votre imagina- » tion et m'enlever votre cœur. Vous m'a- » vez tirée d'un rang obscur pour me décorer » du titre de reine, et du titre plus précieux » encore de votre épouse; l'un et l'autre, sans » doute, étaient fort au-dessus de mon mérite » et de mes vœux; mais puisque vous m'avez » trouvée digne de cet honneur, qu'un frivole » caprice ou les perfides conseils de mes enne- » mis ne me privent pas de vos bontés. Que » la tache, l'odieuse tache dont on veut me » flétrir d'avoir un cœur indigne de l'amour

» de Votre Majesté, ne souille jamais la gloire
» de votre fidèle épouse et de la jeune prin-
» cesse votre fille. Que l'on me juge, sire, j'y
» consens ; mais que ce soit à un tribunal lé-
» gitime, et que mes ennemis déclarés ne de-
» viennent pas mes accusateurs et mes juges.
» Oui, sire, que l'on m'interroge ouvertement,
» juridiquement ; car je n'ai nulle honte à crain-
» dre de la vérité de mes réponses. »

« Depuis qu'elle a écrit cette lettre elle a avoué bien des choses, » murmura pour la première fois Henri VIII.

» Vous verrez alors mon innocence mise
» au jour, vos inquiétudes et votre conscience
» rassurées, la calomnie et la méchanceté ré-
» duites au silence, ou bien mon crime res-
» tera entièrement avéré. De quelque façon
» que Dieu ou vous puissiez décider de mon
» sort, Votre Majesté ne sera, du moins, ex-
» posée à aucun reproche. Quand ma faute
» aura été juridiquement prouvée, vous au-
» rez droit, devant Dieu et devant les hom-

» mes, non-seulement de punir avec rigueur
» une femme parjure, mais encore de vous
» livrer à une nouvelle affection. Je sais que
» Votre Majesté est résolue de prendre une
» autre épouse, et c'est pour satisfaire ce nou-
» vel amour que je me vois réduite dans l'état
» où je suis.

» Si vous avez déjà pris votre parti à mon
» égard, s'il faut non-seulement que ma mort,
» mais une infâme calomnie vous assurent la
» possession de l'objet auquel vous attachez
» votre bonheur, je souhaite que Dieu vous
» pardonne un si grand péché, ainsi qu'à mes
» ennemis, qui en auront été les instruments;
» puisse-t-il ne point vous demander, au jour
» du jugement, un compte rigoureux de votre
» conduite envers moi! Nous paraîtrons bien-
» tôt l'un et l'autre à son tribunal; et là, quel-
» que chose que le monde puisse penser de
» votre épouse, mon innocence sera pleine-
» ment reconnue.

» Puissé-je porter seule ici-bas le poids de

» votre colère; puisse-t-elle ne pas s'étendre
» sur les innocents et malheureux serviteurs
» que l'on m'a dit avoir été emprisonnés
» comme mes complices! C'est l'unique et la
» dernière prière que j'ose vous adresser; si
» jamais je trouvai grâce devant vos yeux, si
» jamais le nom d'Anne Boleyn fut agréable
» à votre cœur, accordez-moi la faveur que je
» vous demande, et je ne vous importunerai
» plus des gémissements et des vœux que j'é-
» lève au ciel pour qu'il vous prenne sous sa
» garde, et qu'il dirige toutes vos actions.

» De ma triste prison, dans la Tour, votre
» loyale et toujours fidèle épouse,

» Anne Boleyn. »

Cromwell s'arrêta un moment pour attendre un ordre, une pensée, une impression.

« Fermez mon rideau, dit Henri VIII, j'ai envie de dormir : soyez demain un des premiers à la Tour! »

Le lourd velours tomba en bruissant; les odorantes bougies s'éteignirent; les portes de la chambre royale se fermèrent.

Henri VIII dormit-il? c'est ce que l'histoire ne peut dire.

XXIX.

L'ancien palais de White-Hall, détruit par le feu en 1697, était situé sur le bord de la Tamise. Il avait été construit sous le règne de Henri III, par Hubert de Burgh, comte de Kent. Ce comte le céda à des moines, qui, à leur tour, le vendirent à Walter Grey, archevêque d'York. Walter donna à ce palais le

nom d'York, et le laissa aux successeurs de son siége.

Le dernier de ceux qui possédèrent cette demeure fut le célèbre cardinal de Wolsey, qui l'embellit avec sa magnificence et sa profusion accoutumées.

Lors de la disgrâce de ce favori, Henri VIII s'empara avec ses autres biens de ce palais, et continua de l'habiter.

Malgré la présence du monarque, le souvenir du cardinal était resté vivant partout. Dans les peintures, dans les sculptures, dans les dorures, on retrouvait son chiffre, ses armes, sa devise. Il n'était pas jusqu'aux appartements qui n'eussent conservé les noms de chambre du cardinal, bibliothéque du cardinal, etc.

Plus le temps s'écoulait, plus les gardiens du palais conservaient et étendaient même ces traditions, qui ajoutaient du prix aux bons

offices qu'ils rendaient aux étrangers curieux de visiter les lieux célèbres.

Cromwell, en quittant le roi, passa dans une grande galerie où jadis Wolsey se promenait avec orgueil, en contemplant les chefs-d'œuvre d'art qu'il avait rassemblés en ce lieu. Les riches murailles étaient couvertes d'une suite de portraits des archevêques d'York. Leur vêtement sacerdotal, leurs camails de soie, leurs aubes de dentelle, les flocons de leurs cheveux blancs, leurs figures graves et imposantes, semblaient peupler cette galerie d'une assemblée auguste et majestueuse. Un grand cadre, plus orné que les autres, était seul vide; on en avait arraché le dernier possesseur de ce lieu, le célèbre Wolsey.

En passant, Cromwell attacha ses yeux sur cette place nue et déshonorée.

Tout pensif, il se rapprocha du foyer où brûlait, sur des grilles dorées, sous une

grande cheminée de mosaïque, un monceau de charbons embrasés.

« J'ai souvent travaillé ici, dit-il en s'approchant machinalement du feu ; comme j'étais inquiet et troublé la première fois que j'entrai pour venir saluer le cardinal !.... L'été, quand il faisait trop chaud, on mettait là son bureau ! Voilà encore un favori que Henri VIII a brisé après des années d'une confiance que je suis loin de posséder..... Mais je serai plus habile que mon cher patron ne l'a été. Il a négligé trop de choses. Il n'était ni assez prudent ni assez prévoyant. Je suis bien déterminé à ne pas laisser échapper l'appui du comte de Northumberland; c'est un de ces hommes étranges qui n'ont qu'une parole et croyent à leurs consciences avant tout !.....

» Avec quel mépris Henri VIII a parlé de Craumer !

» Créons de toute part à ce prince despotique et orgueilleux des embarras et des résis-

tances, sinon je lui deviens inutile. Alors malheur à moi!..... Peut-être aurais-je dû essayer de sauver Anne Boleyn? Non, ses parens conjuraient ma ruine! Malédiction! quel supplice; ne pouvoir compter sur rien et avoir sans cesse cent fois plus de peine pour conserver sa position que pour la faire! »

Une heure après, le comte d'Essex était à la porte de Northumberland-House. Deux hommes discrets et armés jusqu'aux dents le suivaient. Il était vêtu, lui, d'un manteau grossier.

Lord Percy était revenu de la Tour, heureux d'avoir revu Anne Boleyn, heureux surtout de tout ce que l'adversité avait développé en elle de repentir, de courage et de vertu, mais aussi plus malheureux qu'on ne saurait l'exprimer de tout ce qu'il redoutait.

Oh! le sommeil n'aurait pu approcher de ses paupières.

Il veillait! Il pensait à elle.

« Pourquoi, disait-il avec angoisse, ne m'ont-ils pas laissé prendre soin de cette pauvre petite fleur ?

» Anne était délicate et faible comme un jeune oiseau tombé trop tôt de son nid léger sur la terre humide.

» Je l'ai connue gracieuse, douce et chaste comme une colombe dont le regard pur et serein rayonne autour d'elle. Moi je l'aurais gardée avec respect sur mon sein, mon oreille aurait été attentive à chacun de ses gémissements. Elle aurait bu et mangé dans ma coupe, elle aurait passé dans cette vie, calme, innocente et heureuse ! Quel rêve, pauvre Anna, son amour à lui ! Je rougis de profaner ce mot. Y en a-t-il un autre ? Oui, mais il souille même la pensée ! Son amour, comme il a osé l'appeler, a desséché son cœur de vierge, a flétri son front ! Cette couronne a été trempée dans le sang pour être mise sur sa tête, et c'est dans le sien qu'elle va être lavée ! Oh ! quelle douleur ;... et moi je suis !... puis-je bien me le persuader, son juge !

» Mânes de ma mère, vous dont le souvenir ici m'est toujours présent, pourquoi m'avez-vous enfanté ou pourquoi ne suis-je pas comme eux sans cœur et sans pitié!... Ce Cromwell! quelle âpreté, quelle bassesse, quelle franchise de corruption!... Pourquoi lui en veut-il tant? Que peut lui avoir fait cette faible femme?

» Elle ne me l'a pas dit! Elle ne le sait point! »

La porte de Northumberland-House roula sur ses gonds, l'escorte de Cromwell demeura en bas dans la première salle. Le comte d'Essex entra bientôt chez lord Percy.

« Eh bien, milord! dit-il, je viens voir si votre seigneurie est satisfaite de la manière dont je tiens ma parole.

— Je ne tiendrai pas moins la mienne, monsieur, répondit lord Percy, faisant allusion à l'argent qu'il avait promis, outre les diamants.

— Milord, j'ai assez reçu... Ce n'est pas pour cela que je viens.

— Je ne rabattrai rien de ce que j'ai promis, dit lord Percy; si vous pouviez la sauver, vous auriez tout ce que je possède.

— Milord, répondit Cromwell, je vous assure que je n'ai pas le pouvoir que vous me supposez, nous sommes tous entièrement dans la main du roi; néanmoins l'extrême désir que j'ai de vous être agréable m'a amené ici pour savoir si vous étiez satisfait et pour vous dire que jusqu'au dernier jour la prison de la reine vous sera ouverte.

— Monsieur, vous ne pouvez rien faire pour moi qui mérite davantage ma reconnaissance, dit lord Percy d'une voix étouffée; mais pourquoi ne chercheriez-vous pas à la sauver!...... Hélas! avez-vous bien réfléchi qu'elle a vingt ans, que la peine est un bûcher et que l'accusation est mensongère.

— Mensongère, milord, ce n'est pas ce que

viennent de décider les juges de Westminster-Hall.

— Quoi! y a-t-il déjà une décision? demanda lord Percy avec effroi.

— Ce soir à huit heures le jury a déclaré que Norris Waston, Brereton et Marc Smeaton étaient coupables.

— Quoi! ce soir, et sur quelle preuve? s'écria lord Percy en secouant le bras de Cromwell avec violence, sur quelle preuve, monsieur, dites? Je ne puis le croire, parlez; Dieu! quelle angoisse; mais s'ils sont coupables, elle l'est..... Et non, elle ne l'est pas! s'écria-t-il avec énergie, non! Anne Boleyn n'est pas coupable des infamies qu'on lui reproche!..... Elle me l'a dit, et sa parole pour moi est sacrée..... Parlez, monsieur, parlez; car mon agitation est extrême; est-il possible que ce soit avec une telle tranquillité que vous veniez m'apprendre le commencement de cette effroyable catastrophe; la réussite de cette

trame odieuse, de cette accusation impie qui fait honte au ciel et à la terre? Parlez, monsieur, quelles sont les preuves?

— La confession des accusés, milord, répondit Cromwell.

— La confession des accusés!!! répéta lord Percy atterré. Est-il possible?

—Oui.

— Ils se sont reconnus tous coupables?

— Tous, non!... Mais Marc a tout avoué.

— Et les autres?

— Ah! les autres!... je crois bien, ils aimaient trop la reine!... Norris a été jusqu'à dire que quand on lui tirerait le cœur de la poitrine il ne parlerait pas contre elle, et ne dirait ce qu'il ne savait point.

— Mais, si elle n'est pas coupable, il ne pouvait l'accuser. Quelle barbarie! Comment!

on tourne même contre Anne Boleyn l'éclatante justification d'un de ses prétendus complices! s'écria Northumberland.

— C'est précisément parce qu'il est complice, qu'il ne peut être cru.

— Et pourquoi celui qui l'accuse serait-il cru davantage?

— En l'accusant, il s'accuse lui-même.

— Et si on lui promet la vie!... milord comte d'Essex, jureriez-vous qu'on ne lui a pas promis sa grâce? J'entrevois dans tous ces événemens un horrible calcul. Malheur à ceux qui y auront trempé! Oui, Anne Boleyn a attiré sur sa tête la colère de Dieu. Elle n'a pas compris quel poids c'était que celui de la justice éternelle; mais aussi ceux qui sont plus coupables qu'elle, en voyant son châtiment, peuvent penser qu'un jour ils ne seront pas épargnés davantage.

— Je ne vous dis pas, milord, répondit

Cromwell, que le roi désire sauver Anne Boleyn; car, même coupable, s'il le voulait, il le pourrait.

—Monsieur, s'écria le comte de Northumberland exaspéré, toute l'Angleterre, que dis-je, l'univers saura que la mort d'Anne Boleyn n'a été résolue que pour frayer le trône à une autre femme déjà choisie!

— Je ne dis pas non, milord; c'est pourquoi je répète qu'il ne dépend pas de moi de sauver la reine, et que je risque même ma vie en usant de mon pouvoir pour vous faire arriver jusqu'à elle.

— Ah! s'écria lord Percy troublé, ne me fermez pas les portes de sa prison, ou bien qu'un de vos sbires me perce le cœur avant que celui d'Anne Boleyn ait cessé de battre.

— Pourquoi me mêlez-vous toujours, milord, à des actes dont j'ai souvent gémi d'être même le témoin? dit Cromwell.

— Je ne sais, monsieur, je n'ai pas dessein de vous offenser; je suis trop irrité peut-être, dit le comte de Northumberland faisant un effort pour dissimuler le mépris que lui inspirait Cromwell; quand j'habitais la cour, j'avais des formes moins acerbes; maintenant mes bois, mes montagnes m'ont rendu presque sauvage. Le chagrin du cœur aigrit l'âme; aussi, monsieur, il faut pardonner à ceux dont on a flétri plus que la vie. Pour vous, vous aimez les biens de ce monde; eh bien! recevez-en ma parole, je travaillerai à ce qu'ils ne vous soient point enlevés. Mais je la verrai jusqu'à son dernier jour.

XXX.

Le lendemain, de grand matin, dans une salle de la Tour appelée Salle du Roi, on éleva une estrade environnée de fortes barrières; on étendit de riches tapis, on mit des siéges dessus. Huit heures sonnèrent, les portes s'ouvrirent, le président et les vingt-six pairs qui devaient juger la malheureuse Anne Boleyn entrèrent successivement.

D'abord, parut Cromwell, auquel le roi avait donné le pas sur tous les pairs du royaume, à cause de sa singulière qualité de vicaire-général, titre d'autant plus burlesque, qu'il était donné à un homme qui n'avait jamais pris les ordres et qui n'était gradué dans aucune université. Après lui venaient le duc de Norfolk, grand- maréchal d'Angleterre; Charles Brandon, duc de Suffolk et beau-frère du roi; le comte d'Oxford, de l'illustre maison de Vère, il était encore marquis de Dublin et comte d'Irlande; Henri, marquis d'Exeter; John, comte d'Arundell, vice-amiral d'Angleterre; les comtes de Westmoreland, de Hutingdon et de Sussex; Charles Sommerset, comte de Worcester; Stanley, comte de Derby; Thomas, lord Audley, créature de Cromwell; Thomas West, lord Delaware; Edouard Boughton, lord Montague, personnage très-savant dans les lois; sa femme était la sœur du célèbre Robert Cotton, et son frère avait été avocat-général dans le procès en divorce de la reine Catherine. Après lui parurent les lords Dacres, Morley, Maltravers, Mounteagle,

Clinton, Cobham, Sands, Windsor, Burgh, Mordant, Wentworth de Nettlested, et Grey, lord Powiz.

Enfin, la porte s'ouvrit encore une dernière fois, et l'on vit s'avancer le comte de Northumberland, accompagné du comte de Rutland. Tous les yeux se tournèrent avec intérêt vers lord Percy. Il était très-pâle et il semblait marcher avec peine; néanmoins il fit un effort, et salua l'honorable assemblée avec une grâce pleine de dignité.

Voici lord Percy! ce mot circula à demi voix dans toutes les bouches; bientôt différents groupes se formèrent, et des conversations particuliéres s'ètablirent pendant que le public entrait dans la salle, et remplissait les places qui lui étaient laissées en dehors des barrières dont était environnée l'estrade.

On entendait dans cette grande, salle sonore une sorte de bourdonnement régulier; c'était un bruit de pas, de respirations et de paroles

confuses auquel chaque spectateur contribuait.

Déjà Cromwell avait appelé dans l'embrasure d'une fenêtre lord Delaware. « Milord, dit-il, Sa Majesté m'a commandé de vous dire qu'elle pensait que vous ne lui failliriez point en cette circonstance !...

« Je ne vous cache pas que j'ai profité de ce moment important pour lui dire que vous désiriez les terres de l'abbaye de Sherwill..... Sa Majesté a d'abord remarqué que vous aviez déjà reçu huit seigneuries sur les biens des couvents. Néanmoins j'espère encore obtenir ce que vous désirez......

— Milord comte, j'en serai bien reconnaissant, répliqua Delaware, car je ne puis dissimuler que j'ai beaucoup de dettes. Le roi aime tellement qu'on paraisse à sa suite avec magnificence, que nous ne pouvons vraiment suffire...... et que nous sommes obligés, comme disent les tailleurs, de mettre nos domaines sur notre dos.

A peine cette conférence s'achevait-elle, qu'une autre s'entama.

Il était si difficile et si important d'avoir l'oreille du comte d'Essex que, dès qu'il entrait quelque part, il était assailli.

Cette fois ce n'était pas un solliciteur, mais un plaignant.

«Milord, dit lord Windsor au comte d'Essex, vous n'ignorez pas les injustices que le roi veut me faire ; je vous déclare, milord, que je n'échangerai jamais mon domaine de Stanwell.... C'est le berceau de ma famille ; quand on m'en rendrait dix fois la valeur, je ne voudrais pas en être dépossédé.

— Milord, répondit Cromwell, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour engager le roi à changer de résolution... et sans aucun succès ; mais aussi vous ne voulez donner aucune facilité pour arranger votre affaire.... Que voulez-vous que je dise à sa majesté? vous persistez à défendre les

moines et à rejeter la nouvelle liturgie ; vous vous montrez en tout dévoué à l'ancien ordre de choses; que voulez-vous que je fasse pour vous?... vous n'avez pas même consenti à laisser pressentir votre opinion sur la reine.

— Milord, s'écria avec colère lord Windsor, je vous demande pardon!... je déteste Anne Boleyn, c'est elle qui est la cause du schisme dont nous gémissons tous; mais je ne puis dire par avance ce que ma conscience me dictera. Il est possible que cette femme que je regarde comme coupable d'adultère, puisqu'elle avait épousé le roi pendant que la reine vivait encore, ne soit pas cependant coupable des déportements dont on l'accuse, et l'on pourrait même dire que le roi qui l'a poussée au mal, n'est pas en droit de l'en punir. Je suis catholique, vous le savez ; je ne le cacherai jamais.

— Et nous aussi, milord, interrompit Cromwell, nous vous prions de le croire.

— Ceci ne fait rien à la question qui nous

occupe, reprit lord Windsor avec impatience Je demande seulement de quel droit le roi usera-t-il.... pour me forcer à échanger mes terres.

— Je vous en supplie, dans votre intérêt, lord Windsor, ne résistez pas.... Il y a de terribles charges contre vous, vous vous servez partout de votre influence pour remuer le pays ; le roi ne veut pas vous dépouiller, mais seulement vous changer de province.

— Je n'y consentirai jamais!

— Alors, je le regrette, mais vous aurez deux mots à dire à l'avocat général.

— C'est ce que nous verrons, milord. »

En disant ces mots, lord Windsor s'éloigna mécontent.

Cependant le comte de Rutland était parvenu à s'asseoir à côté de lord Percy, et il

s'efforçait, par tous les moyens possibles, de prouver son affection et son dévoûment à celui qu'il regardait comme le chef de la noblesse du nord de l'Angleterre.

« Rassurez-vous, milord, disait-il, je n'ai jusqu'à présent rien recueilli qui doive faire désespérer du salut de la reine. »

Incapable de parler, Northumberland serra seulement la main de ce bon et bienveillant seigneur.

« Son frère sera introduit avant elle, continua Rutland; plusieurs des lords, ici présens, m'ont dit que Rochford s'est défendu, dans ses interrogatoires, avec une fermeté admirable et un courage invincible... D'ailleurs, milord, il s'en faut que tout les pairs, ici présens, aient à se louer du roi.

— Que leur fait la perte d'une faible femme? murmura lord Percy; vous avez vu avec quelle facilité on a déjà condamné Norris,

Waston et les deux autres; l'accusation ne reposait sur rien. Où sont donc les traces de ce complot contre la vie du roi?

— Ce n'est pas le même tribunal.

— Qu'importe, dit Northumberland: milord, quand avez-vous cru que l'on résistât au roi?

» Pour moi, depuis que j'ai l'âge d'homme, je n'ai vu dans ce pays que des actes de bassesse qui m'ont révolté. Le clergé, la noblesse et les communes ont semblé rivaliser d'efforts à qui s'avilirait plus vite et davantage. Pardonnez-moi cette pensée; mais nous avons bien dégénéré de la noble et antique indépendance de nos pères. Notre foi offensée, nos libertés detruites, nos propriétés violées, témoignent assez de notre honteuse faiblesse et de notre manque de cœur.

» Comte de Rutland! quand la foi chrétienne se retire d'un royaume, que de cala-

mités suivent sa perte; il y a long-temps que mon œil, plein de désespoir, a suivi ces désastres jour par jour. Concevez-vous une humiliation semblable; voyez-vous cet homme assis là-bas; voyez-vous un Cromwell ayant le pas sur tous les évêques et archevêques d'Angleterre. Eh bien, le dirai-je, voilà la seule usurpation qui les ait touchés au cœur. Une préséance de rang bientôt cédée...

» Mais laissons ces souvenirs; mon cœur brisé n'en peut plus parler; car, oui, je ne me trompe pas, ces hommes si pusillanimes et si inconstants, ils ne rougiront pas d'écraser une femme parce qu'elle aura été semblable à eux! . . . . »

« Montrez-moi donc le duc de Norfolk, » disait, non loin de lord Percy mais en dehors de la balustrade, un gros habitant de la cité.

— Celui qui est là au milieu; tu vois bien... avec sa tête chauve, répondit précipitamment

son compagnon; le voici qui se penche pour saluer... Je le connais bien; je suis venu ici, il y a seize ans, pour voir juger le duc de Buckingham; c'était encore lui qui était président. Ah! mon Dieu! il a prononcé le jugement d'un air aussi calme que s'il lui avait dit: Allez, mon bon ami, vous promener...

— Vraiment!

— Ah! oui, vraiment, c'est que c'est un fameux guerrier que ce duc de Norfolk. Un homme qui n'a peur de rien; un Howard, pas moins que cela.

— Je le sais bien, moi! mon père lui fournissait les buffleteries de sa maison. Il a fait tant et tant de guerres que c'était un bon revenu qui n'a pas mal avancé nos affaires; pourtant nous lui avons toujours fourni du bon, mais on se retire sur la quantité. »

Comme l'honnête bourgeois considérait avec toute l'attention dont il était capable

la physionomie sévère du duc de Norfolk, ce noble vieillard cherchait des yeux lord Percy, qu'on lui avait dit être arrivé dans la salle; l'ayant aperçu, il vint au-devant de lui.

« Milord, dit-il en lui tendant la main, soyez le bien-venu parmi nous; il y a long-temps que vous n'avez siégé au parlement... Mais j'aime toujours à vous rappeler que je vous ai vu enfant. Au siége d'Alnwick, votre père me disait toujours que vous sauriez garder la gloire de votre maison... Nous voilà réunis pour une triste besogne... Personne n'en souffre plus que moi : c'était ma nièce!...

— Milord duc, dit à voix basse lord Percy, ah! rappelez-vous qu'elle est votre nièce!

— Certes, je ne l'oublierai pas, reprit le vieillard inflexible, mais pour lui apprendre qu'on ne déshonore pas impunément le noble sang qui coule dans ses veines, et qu'on ne

bouleverse pas sa patrie sans en être amèrement puni.

— Si Anne Boleyn a eu de grands torts, poursuivit intrépidement lord Percy, d'autres n'en ont pas eu de moindres, milord duc!

— Eh quoi! jeune homme, il me semble que l'accusée a en vous un avocat et non un juge.

— Je ne le nie pas, milord; je n'aime pas à taire ce que mon cœur renferme. Nous punissons des femmes et nous nous absolvons nous-mêmes.

— Vous pouvez dire cela, vous! mais nous! nous avons une autre injure à laver..... Vous! vous ne lui êtes rien!

— *Rien*, milord!» murmura malgré lui lord Percy.

Mais le duc de Norfolk ne prit pas garde à cette exclamation.

« D'ailleurs, continua-t-il en baissant la voix, que voulez-vous qu'elle devienne? Quand on a perdu l'honneur, la mort est préférable. Répudiée par le roi, lady Anne Boleyn ne pourrait plus traîner qu'une vie pleine de honte; sa famille ne peut désirer un tel avenir. Il y a long-temps que j'avais prévu toutes ces choses.

— Comment! milord, s'écria lord Percy révolté, comment votre seigneurie peut-elle considérer avec tant de froideur la triste fin de cette jeune victime? N'a-t-elle pas déjà été assez sacrifiée à l'ambition de son père, pour retrouver dans son oncle un juge inexorable? La vie! mais enfin la vie, c'est un don de Dieu! A-t-on bien le droit de la retirer avant qu'il en ait marqué la fin? Ah! milord, si vous craignez pour sa famille le déshonneur, que ce soit celui de l'échafaud.

— Vous parlez trop haut, milord comte, » dit le duc de Norfolk mécontent, et aussitôt il s'éloigna.

Lord Percy reprit sa place. Son cœur battait dans sa poitrine; tantôt il lui semblait que son sang se glaçait dans ses veines; tantôt, au contraire, ce sang, bouillonnant, se précipitait au-dehors, et des gouttes de sueur baignaient son front chargé de noirs cheveux.

« Je ne sais, comte de Rutland, dit-il avec angoisse, je ne sais ce qui se passe en moi, mais je crains de ne pouvoir demeurer ici. Il me semble que mon cœur va se briser. Que vais-je devenir quand je la verrai paraître?

— Rassurez-vous, dit le bon Rutland, inquiet de la pâleur livide du visage de lord Percy. Rassurez-vous, son frère doit paraître avant elle à la barre.

— Pauvre Rochford! » dit Northumberland.

Et ses yeux inquiets lancèrent des éclairs, en s'attachant sur la porte qui devait s'ouvrir pour laisser entrer les accusés.

Il y avait en lui une anxiété nerveuse, une inquiétude, une souffrance de l'âme si poignante, qu'en voyant l'expression de son visage, tout être vivant eût ressenti de la terreur et de la pitié.

« Ne craignez point, milord, reprit Rutland, en serrant avec affection la main de lord Percy, du courage. Rochford s'est déjà défendu avec tant de noblesse et d'énergie; il a affirmé d'un ton si vrai qu'il avait toujours respecté et honoré la reine en dame et en sœur, qu'il y a tout lieu de croire que ce jugement tournera à la justification de celle que vous désirez tant sauver.

— Oui, vous dites bien, celle que je désire tant sauver. Ah! comte de Rutland, je l'ai tant aimée. Si vous saviez combien mon amour pour elle était pur et fort, ma vie était là; en vain je cherchais moi-même à me le dissimuler.... Oui, je n'osais sonder la profondeur de ce sentiment! Elle vivait! elle respirait loin de moi, n'importe, j'avais toujours au fond

du cœur, au milieu des peines les plus amères, une vague espérance d'un temps meilleur!.. Ce temps est venu, je l'ai revue repentante, affligée, aimante comme aux jours de sa jeunesse. Anne est redevenue bonne! et maintenant, aujourd'hui, tout à l'heure, elle va s'asseoir sur ce banc honteux; ces hommes cruels vont scruter son cœur et sa vie. Ils vont lui reprocher la moindre de ses paroles; ils vont découvrir et transformer en crime la plus légère de ses faiblesses! Comte de Rutland, non, je ne crois pas qu'on ait jamais eu l'horrible recherche de changer l'ami le plus dévoué en juge et en bourreau!...»

Lord Percy parlait encore, lorsque la fatale porte s'ouvrit; il se fit un grand silence, ce ne fut point lord Rochford qui parut, mais la reine Anne suivie de plusieurs de ses filles d'honneur.

Le public était là; à cause de lui, on avait rendu à la reine un cortège plus convenable à son rang.

Anne Boleyn était vêtue d'une robe de deuil, ses cheveux blonds partagés en deux lisses bandeaux étaient enveloppés du réseau d'un voile de noire dentelle; son visage pâle et déjà maigri, sa taille si mince, ses yeux si beaux et si transparents, ses lèvres décolorées, ses veines légèrement gonflées de bleu; tout répandait autour d'elle comme un parfum de délicatesse, de grâce et de tristesse.

Quand elle parut, une vive rougeur éclaira son teint; elle salua les pairs avec une douce majesté, ses longues paupières s'abaissèrent, elle ramena son voile sur son sein.

Tous les regards s'attachèrent sur elle, et par un mouvement involontaire, ses juges s'inclinèrent; et l'on entendit dans les galeries où étaient entassés les habitants de Londres un murmure de pitié et d'admiration.

Cette jeune femme avait quelque chose de si modeste, de si doux et de si touchant que nul cœur n'aurait dû la voir sans être attendri.

Il n'en était pas ainsi, cependant ; car il est des âmes vulgaires que la beauté, la grâce et la noblesse, ces splendides rayons de la puissance et de la gloire divine, ne sauraient émouvoir.

Semblables à ces aveugles nés, qui vivent sans rien connaître, ces âmes semblent privées d'une foule de perceptions délicates et bonnes. Pour elles, l'enthousiasme est folie, la pitié faiblesse !... Justice, crient-elles sans cesse, justice, pourquoi ont-ils failli ?

« Justice et vengeance, répéta le duc de Norfolk, en voyant paraître sa malheureuse nièce.

— Grâce, pitié et amour ! » dit Northumberland.

Mais là expira sa pensée ; la vue d'Anne Boleyn l'avait frappé au cœur !

Le duc de Norfolk, en entendant derrière lui

un bruit de chaises et de fauteuils, se retourna.

Il vit le comte de Rutland qui se penchait avec inquiétude vers lord Percy, qu'on emportait sans connaissance.

La séance est ouverte, dit le duc avec humeur ; ce pair ne pourra plus rentrer.

XXXI.

« Eh bien, Cromwell!... comment cela s'est-il passé? s'écria Henri VIII en voyant entrer le comte d'Essex encore revêtu du manteau de juge.

....

— Sire, tout est fini!... La reine et lord

Rochford sont condamnés à être brûlés, pendus ou décapités.

— Je suis donc vengé! s'écria Henri VIII les yeux étincelans, a-t-elle beaucoup parlé? J'aurais voulu l'entendre.

— Beaucoup, non; mais bien assez, répondit Cromwell; car elle s'est défendue avec tant de dignité, de modération et de modestie, que j'ai craint un moment qu'elle ne fût acquittée. Déjà on pleurait dans les tribunes, l'émotion allait gagner les juges; de fait, elle avait je ne sais quoi de si doux et de si gracieux qu'il est heureux qu'elle ne soit pas restée là trop longtemps.....

» Quand on lui a déclaré que la volonté de Votre Majesté était qu'elle se démît de la couronne et de tous les titres qu'elle avait reçus, elle s'est levée aussitôt en disant qu'elle n'attendrait aucunement pour faire cette renonciation, et que dès le moment pré-

sent elle se regardait comme déchue et privée de tout titre et de tout honneur.

— Comment! cela ne lui a pas coûté davantage ? dit Henri VIII.

— Non, répondit Cromwell; elle a dit tranquillement que c'était vous qui lui aviez tout donné, qu'ainsi vous étiez libre de reprendre tout. Et quand le jugement a été prononcé, elle s'est levée de nouveau, sans aucune apparence de trouble elle a fait une prière à Dieu, puis elle s'est tournée vers nous et elle nous a dit que, bien qu'elle ne fût point coupable des crimes qu'on lui imputait, elle souffrirait la mort de bon cœur, ne voulant plus avoir d'autre pensée que celle de Dieu et de l'éternité; qu'elle était persuadée que chacun de ses juges savait bien au fond du cœur qu'elle était condamnée pour d'autres raisons que celles qu'on venait de lui déduire, qu'elle avait toujours été fidèle à Votre Majesté, qu'elle ne leur en voulait aucunement et qu'elle prierait pour eux comme pour le roi son seigneur.

— Quelle femme perfide! s'écria Henri VIII.

— Au même moment, continua Cromwell, la sentence de l'archevêque, qui casse et annulle votre mariage, est arrivée et a été enregistrée! . . . .

— Comme ayant été fiancée au comte de Northumberland et n'ayant pu jamais être ma femme un seul jour, n'est-ce pas? s'écria Henri VIII avec un sourire où respirait une ironie féroce.

— Certainement, sire, » répondit Cromwell.

Dans le temps même où Cromwell parlait, deux autres pairs pénétraient jusqu'à l'appartement royal.

« Je vous en conjure, mon cher lord, n'entrez pas, s'écriait dans la galerie de Wolsey, le comte de Rutland presque aux genoux de lord Percy.

— J'entrerai! je le verrai! s'écriait lord Percy, les cheveux hérissés, la voix entrecoupée, le

visage décomposé et la fureur peinte dans les yeux.

» Je le verrai, criait-il en écartant les bras du comte de Rutland qui cherchait à l'enlacer et à le retenir.

— Il m'a mandé dans cette capitale. Laissez-moi.

« Comte de Northumberland, je vous en supplie, n'entrez pas chez le roi dans l'état où vous êtes, » répéta le comte de Rutland suppliant.

Il prononçait encore ces mots que déjà Percy était devant celui qu'il cherchait.

Le souverain, en voyant le comte de Northumberland, changea de couleur et garda le silence.

« Sire, dit Northumberland, je viens vous demander justice !!! »

Il regarda le roi, les prunelles de ses yeux

se rapetissèrent et semblèrent pâlir comme quand un fer ardent devient plus ardent encore; la peau de son visage parut d'un blanc mat, ses lèvres bleuirent et tremblèrent imperceptiblement d'un mouvement rapide et continu.

» Vous m'avez fait demander! Je ne qualifierai pas cette pensée, sire !...

» Vous m'avez sans doute cru assez vil pour vouloir être avec vous le bourreau d'Anne Boleyn...

» Aujourd'hui vos juges l'ont condamnée à mort !...

» Vous faites plus, vous cherchez à flétrir sa mémoire en la reniant pour votre épouse, parce que vous prétendez qu'elle est la mienne... De quel droit alors, sire, étendez-vous la main sur elle : si elle a failli, ses fautes ne vous regardent plus; si elle m'appartient, d'où vous vient l'audace d'y toucher?

» Ne savez-vous donc pas que si elle eût été ma femme, ce royaume eût été bouleversé avant que votre main impie se fût approchée de sa tête! Ah! si j'ai eu de l'amour pour elle, qu'il était différent du vôtre! votre bienveillance, à vous, sire, c'est la mort et le deshonneur: on connaît vos dons. Oui, vous avez raison, Anne n'est pas votre femme, car j'ai vu mourir la vôtre dans les angoisses de l'exil, dans les tortures du dénuement et de la pauvreté. Ne craignez-vous pas qu'à la fin tant de bassesse et de cruauté ne trouvent leur châtiment? Vos sujets se lassent! vos égaux vous haïssent!!...

» Il n'y a pas si long-temps que votre race est montée sur le trône pour que les Anglais ne se souviennent qu'ils peuvent l'en faire descendre! Tournez vos yeux sur ce pays que vous couvrez de ruines, en êtes-vous le père ou l'oppresseur? Regardez sur les marches de votre trône, que de mares de sang y dorment déjà! Vous avez trahi jusqu'à la foi de vos pères, et les rois de la chré-

tienté ne vous regardent plus qu'avec horreur.

» Justice! sire, et justice devant Dieu contre vous!

» Rendez-moi celle que vous appelez ma femme; à cause d'elle, je daignerai la recevoir de vos mains, et je consentirai à lui prêter, pour sauve-garde de vos fureurs, le glorieux nom de mes pères!

— Téméraire, arrêtez!! dit le monarque d'une voix étouffée.

— Oui, justice, sire, répéta la voix d'une femme, vêtue de longs habits noirs, qui se tenait, comme un remords vivant, debout contre la porte restée ouverte.

» Oui, justice! rendez-moi mon fils! que votre infâme et aveugle jalousie vient de livrer à la mort! Rendez-moi mon fils! rendez-moi Waston! Je ne viens pas ici pour demander grâce, puisqu'il n'est plus temps, mais je viens pour vous maudire, pour vous

dire que je demanderai à Dieu, contre vous, œil pour œil, dent pour dent, vie pour vie! Vous les rappelez-vous ces terribles paroles du Lévitique : « Oui, craignez!... la malédiction de la » veuve et du faible est un feu qui dévore... »

» Vous aussi, vous avez un fils que vous chérissez : né de vos honteux plaisirs, il n'en est pas moins l'objet de vos plus tendres soins, l'amour de vos regards, le charme de vos jours, l'espérance de votre vieillesse. Vous m'avez ravi le mien, le vôtre vous sera ôté! Richmond périra : il périra par la main de Dieu, et c'est vous-même qui aurez amassé sur sa jeune et innocente tête le poids de la malediction du Tout-Puissant.

» Vous le verrez jour par jour décroître et se flétrir. En vain vous gémirez, en vain vous pleurerez, en vain vous essayerez, comme David, de dormir, pour le sauver, sur le sac et dans la cendre; moi, du fond de ma retraite, j'étendrai ma main décharnée entre le ciel et vous, et je dirai : « Seigneur, je n'ai

pas pardonné ! » Et quand j'aurai vu votre cœur déchiré comme le mien, votre âme brisée comme la mienne, alors je m'endormirai dans le tombeau de mes pères, et je dirai : « J'ai assez vécu. »

— Cromwell, soutenez-moi, dit le tyran ému. Son fils est-il déjà mort ? Parlez, ne peut-on le lui rendre ?

— Vos ordres, sire, sont toujours suivis ; la hache a déjà fait tomber leurs têtes. »

XXXII.

« Dieu ! Percy viendra-t-il ?

» Voici la nuit, il m'avait promis !..... O premier soir d'un jour si odieux, que vous êtes lugubre et solennel !

» Obtiendra-t-il ma grâce ?

» O vivre! vivre, si je pouvais vivre! Quelle terreur s'est emparée de mon cœur, quand j'ai entendu cet affreux mot : coupable! brûlée, ou décapitée!

» O mon Dieu, vous m'avez soutenue dans cet affreux moment! O mon Créateur, vous savez si je mérite cette mort. Non, vivre, mon Père, vivre, laissez-moi épuiser les jours que votre bonté m'a comptés. Je suis si jeune encore, ayez pitié, je sens tant de vie en moi; le bonheur, c'est de respirer; c'est d'être, même sous les grilles, même dans un cachot. A tout instant, j'aspire avec inquiétude l'air qui ranime ma force; ah! quitter tout, quitter! quel mot! Cette cruelle pensée ajoute à mes tortures; je ne pourrais écrire, j'éprouve une angoisse horrible; viendra-t-il! les portes de ma prison ne seront-elles pas trop bien gardées? O mon ami! ô Percy, ne me laisse pas mourir sans t'avoir revu! Doux sentiment d'amitié, comment avais-je donc pu vous méconnaître? Quel délire avait donc troublé mon âme? Percy! je ne songeais pas même à lui; ô je

n'étais pas digne de lui, je ne l'ai jamais compris, et il fallait que je fusse au fond de l'abîme pour que mes yeux dessillés vissent luire au-dessus de ma tête, comme une étoile de salut, cette âme ardente et généreuse. » Ainsi disait Anne Boleyn, elle écoutait le moindre bruit. Elle attendait presque sans espérance.

Elle épiait à chaque instant le moindre sifflement du vent qui gémissait dans les longs corridors.

«Il aura été demander ma grâce, mais je connais Henri VIII; allons, il faut se résigner, dit-elle encore, c'est fini, et ma fille, ma pauvre enfant! que deviendra-t-elle? Elisabeth! au jour de mon opulence, à peine si je te regardais, occupée de mille plaisirs, de mille frivolités; et aujourd'hui, à cette heure, Dieu! que je voudrais te voir, te presser sur mon sein! où es-tu, quelles mains t'ont recueillie? Ton père t'a-t-il déjà chassée; hélas! j'ai vu aussi chasser Marie. Malheureuse, de quoi te plains-tu? Il n'y a aucune de ces douleurs que tu n'aies fait

souffrir. Vous êtes juste, mon Dieu, vous êtes juste, mais grâce, soyez clément ou donnez-moi de la force pour souffrir. Le remords me ronge, et voilà ma plus grande peine! O si Catherine! ô si ma souveraine était là, comme je lui dirais : Pardonnez!!

» Northumberland ne viendra pas : je mourrai seule et dans l'oubli.

» Dieu, que cette solitude est effrayante! que ce silence est mortel! Non, rien n'approche des angoisses que j'endure. Mort, tu es trop lente à venir. Je succomberai à la violence de mes anxiétés. Souffrances de l'intelligence, que vous êtes horribles....... Oui, oui, sa main se hâtera de signer ma mort. Il n'a pas daigné répondre; en vain j'ai supplié Henri VIII de me laisser venir à ses pieds; ce cœur est de bronze, il est de fer. Hélas! je le connais trop bien; pour moi seul il était différent!

» Quel rêve! avoir été l'épouse de cet homme. O ma mère! ma mère! pourquoi m'a-

vez-vous enfantée? Et vous, comte de Wilshire, comme vous m'avez vendue, comme vous m'avez pesée dans une balance pour savoir combien je vous vaudrais! Père dénaturé, mère cruelle, pourtant je vous aime, et vous m'aimez aussi !....... »

Tantôt Anne se levait et marchait dans sa prison, tantôt elle s'asseyait découragée.

Tout à coup elle entendit un léger bruit.

« C'est Northumberland, dit-elle; oui je reconnais ses pas. »

Elle s'élança vers la petite porte par laquelle il avait pénétré une fois. Un homme entra; mais c'était le geôlier.

Il entra d'un air craintif et embarrassé.

« Madame, dit-il, ne dites rien, car vous me perdriez; vous savez avec quelle sévérité

monseigneur Kingston veut qu'on traite les prisonniers. »

A peine cet homme eut-il parlé ainsi, que sa grosse main noire posa, dans la main blanche et délicate de la jeune femme, un léger tissu de soie.

« Qui vous a donné cela ? dit Anne Boleyn affligée de sa méprise.

— La personne, madame, que j'ai secrètement introduite près de vous.

— Je vous remercie, dit Anne Boleyn tremblante ; je suis fâchée, bon homme, de ne pouvoir vous rendre une bourse pleine en retour de celle que vous me remettez.

— Il suffit, madame, » répondit le guichetier.

Il tourna son bonnet, salua d'un air gauche, et sortit.

— Ah ! Percy ne viendra pas ! » dit-elle.

Elle ouvrit précipitamment la bourse qu'on venait de lui apporter, comme si elle eût craint qu'une ombre cachée derrière elle ne vînt la lui enlever. Elle en tira une lettre, et un rosaire formé de grains de corail d'un rouge éclatant ; sur la croix d'argent du rosaire étaient gravés ces mots : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Sur la lettre étaient écrits ceux-ci : « Lady Anne ! » L'image d'un lion couché se voyait sur le scel ; un ruban de soie croisé et pris sous la cire en interdisait la lecture à quiconque n'avait pas le droit de rompre l'empreinte des armes de Percy. Anne considéra un moment ce ruban incarnat, et ce lion avec cette devise qu'elle connaissait : « Espérance et Percy. » Puis d'une main émue, elle déploya la feuille écrite. Le geôlier est à lui, pensa-t-elle.

« Madame,

» J'ai vu le roi !... Ému un moment, ou plu-
» tôt troublé par les malédictions d'une femme

» qui lui redemandait son fils, j'ai espéré que
» son cœur s'attendrirait. Mais en vain j'ai me-
» nacé, demandé, en vain j'ai prié, en vain
» j'ai parlé de votre fille...... Il a soif de vo-
» tre sang! Anna, non, rien ne peut vous
» peindre ce que je sens, ce que j'éprouve;
» à quoi bon vous en parler? les mots sont
» impuissants à rendre de telles douleurs.....
» Mais je l'espère, oui, je l'espère encore, vous
» serez sauvée. Des juifs viennent de me prêter
» des sommes considérables. L'homme qui
» vous remettra cette lettre est déjà gagné;
» un établissement assuré en France l'a dé-
» terminé; il partirait avec vous. Il y a des
» étrangers dans la Tour, vous pourrez pas-
» ser pour quelqu'un d'entre eux..... Un vais-
» seau, qui va faire voile, est à l'embouchure
» de la Tamise. Je pars, je vole; le capitaine
» peut-être m'entendra. Mais, Anna, je ne puis
» vous dire ce que je souffre en m'éloignant de
» vous. S'ils allaient se hâter! Dieu, je ne puis
» soutenir cette seule pensée; je ne puis
» m'en remettre qu'à moi-même pour vous
» assurer ce navire. Je crains également de

» vous quitter, et de perdre une minute en ne
» vous quittant pas; maintenant je devrais être
» près de vous; au lieu de moi, cette lettre
» vous arrivera : je serai revenu demain soir.

» J'ai tout prévu. Le navire vous trans-
» porterait à Anvers; et là, soyez sans in-
» quiétude : vous serez traitée selon votre
» rang, non celui qu'on vous a ôté, mais ce-
» lui que vous a transmis le noble sang de
» vos pères. Vous serez encore heureuse,
» vous échapperez du moins à vos bour-
» reaux !! Dieu fera le reste. Anna, quand cette
» voile s'enflera, quand je vous verrai partir
» pour toujours, mes mains se lèveront au
» ciel avec reconnaissance pour rendre grâce,
» et pourtant mon cœur se gonflera de tris-
» tesse; je vous regarderai partir, et je vous
» dirai adieu pour jamais. J'étais habitué
» à souffrir loin de vous, mais du moins
» vous habitiez la même patrie. Je vous le ré-
» pète, nulle espérance de grâce; la fuite! la
» fuite! voilà votre seule chance de salut. Mon
» cœur palpite, ma main tremble en vous

» écrivant ces mots ; mon anxiété, mes an-
» goisses redoublent. Anna, il ne faut pas
» perdre un moment ; je pars, adieu. Si je ne
» puis plus vous écrire, si je ne puis plus
» vous voir, recevez une dernière fois l'ex-
» pression d'une affection que rien n'a pu
» ébranler, que rien ne changera jamais. Si
» je ne vous revois jamais ! que j'ai de peine
» à tracer ce mot, priez quelquefois pour
» moi !... sur ce rosaire, que je gardais en sou-
» venir de ma mère ; ses lèvres mourantes l'ont
» pressé mille fois ; mais je n'ai rien de si cher
» qui ne vous soit offert : Adieu, Anna, adieu,
» ma sœur, mon amie, adieu. Oui, je vous
» donne à Dieu pour qu'il vous garde et vous
» sauve de tout mal.

» HENRI PERCY. »

Des larmes remplirent les yeux d'Anne Boleyn ; elle approchait de ses lèvres, avec un transport de joie, ce touchant témoignage d'une amitié si pure et si fidèle, lorsqu'elle entendit ouvrir une seconde fois derrière elle la porte de sa prison. Sans se retour-

ner, sans faire un mouvement, elle cacha dans son sein la lettre qu'elle venait de recevoir.

C'était sir William Kingston, le commandant de la Tour, qui entrait : à sa vue Anne tressaillit!...

« Quoi, monsieur Kingston? dit-elle troublée. Car elle pressentit l'annonce qu'il venait lui faire.

— Hélas, oui, madame! dit Kingston, une larme dans les yeux.

— Il faut mourir, monsieur Kingston! n'est-ce pas cela que vous me venez dire? » reprit Anne Boleyn, faisant un violent effort sur elle-même.

Et, comme elle disait ces mots, elle entendit sangloter à la porte.

« Il y a là quelqu'un qui écoute, dit Anne Boleyn.

— C'est ma femme qui pleure, répondit William Kingston.

— Qu'elle entre donc, dit Anne pâlissante, j'ai quelque chose à lui demander.

— Élisabeth ! dit Kingston.

— Quand dois-je mourir ? dit Anne Boleyn.

— Demain matin, madame.

— La volonté de Dieu soit donc faite. Monsieur Kingston... je savais bien que je devais mourir, » ajouta-t-elle avec mélancolie....

« Monsieur Kingston, n'est-ce pas vous qui étiez lieutenant de cette forteresse lorsque Thomas Morus y périt?

— Oui, madame.

— Vous l'avez vu ?

— Oui, madame.

— Eh bien donc, aujourd'hui j'ai pris sa place, cela est juste, et j'espère que Dieu me fera miséricorde, et recevra mon sang en expiation.

— Venez, lady Kingston, asseyez-vous dans ce fauteuil, j'ai une grâce à vous demander. »

Lady Kingston, toute en pleurs, obéit sur-le-champ, voulant montrer sa déférence aux moindres désirs de la prisonnière; mais elle fut bien surprise en voyant Anne Boleyn se jeter à ses pieds, joindre ses belles mains en tournant vers elle son charmant visage couvert de larmes, et lui dire, avec une sublime expression :

« Soyez assez bonne, madame, pour aller vous jeter, comme je le fais aujourd'hui, aux pieds de lady Marie, et pour lui demander pardon, mille fois pardon, des mauvais traitements qu'elle a éprouvés à cause de moi; dites-lui que si la reine, sa mère et ma souveraine, vivait encore, je me traînerais à ses genoux

jusqu'à ce qu'elle m'ait pardonné; dites à lady Marie que je la prie d'oublier tout ce qu'elle a souffert à cause de moi, que j'en ai un extrême regret, que je voudrais lui demander pardon moi-même, et que j'irais maintenant si ces grilles ne me retenaient prisonnière.

— Madame, madame! s'écria l'épouse du lieutenant, pleine d'admiration et de douleur, je vous jure devant Dieu que je ferai ponctuellement tout ce que vous m'avez prescrit et tout ce que vous me commanderez encore; mais relevez-vous, je vous en conjure, je souffre trop de voir ainsi à mes genoux celle que j'ai révérée comme ma dame et ma maîtresse. »

Alors lady Kingston releva Anne Boleyn avec effort, et elle la fit asseoir dans un fauteuil, et tous gardèrent le silence : Anne paraissait très-émue.

« Combien ai-je encore d'heures à vivre, mon-

sieur Kingston ? demanda-t-elle après quelque moment de repos.

— Un peu moins de douze heures, madame !

— Ne verrai-je pas mon père et ma mère? dit-elle encore.

— Le roi l'a défendu, madame.

— Ni mon frère, ni ma fille ?

— Madame, je vous en prie, vous nous déchirez le cœur, dit Kingston, n'insistez pas sur ces choses !!!

— Allons, je me soumettrai à mon affreuse destinée, reprit Anne Boleyn les yeux gonflés de larmes. Monsieur Kingston, je désire rester seule maintenant ! »

Le lieutenant sortit; mais, fidèle aux lois et aux coutumes de sa charge, il laissa sur la

grande table le *warrant death* (1) signé de la main d'Henri VIII.

Quand Anne Boleyn entendit refermer les verroux, une émotion indicible s'empara d'elle; elle reprit la lettre de Percy.

« Allons, tout est fini, dit-elle, il faut renoncer à vivre. Je mourrai même sans le revoir. Toute la terre s'est retirée de moi; seule, il me faudra lutter contre les angoisses de mes dernières heures. Je ne me coucherai pas, c'est inutile. Dormir! pour si peu de temps encore! Non, je veillerai. Adieu, amis, parents, espérance, bonheur. Demain, à cette heure, Percy reviendra; Percy regardera cette tour; Percy demandera avec angoisse: Où est-elle?.. Morte!.. Dieu! que je souffre. Oh! qu'il a bien fait de m'envoyer cette croix et ce rosaire, on les placera sur mon cœur avant de me descendre dans la tombe.

(1) Permission de mort.

» M'ont-ils laissé du papier? Oui. Ah! voici leur condamnation. » Anne déroula le parchemin; elle regarda le nom de Henri VIII.

« Voilà! sa main n'a pas tremblé. Oh! non, c'est bien écrit!..... Moi, je ne tremblerai pas davantage. »

Alors elle saisit une feuille de papier, et, avec une rapidité convulsive, elle y écrivit ses dernières pensées et ses nobles et dernières volontés.

A lord Percy.

« Milord, demain je ne serai plus! Je viens » de recevoir votre lettre, j'ai serré sur mon » cœur le rosaire que vous m'avez envoyé; ce » symbole d'espérance et de pureté était le plus » beau don que vous pussiez me faire. Il des» cendra avec mon corps sans vie dans la » tombe; tout est fini pour moi! Quand vous » reviendrez je ne serai plus!... Vivre, je m'é» tais laissé aller à cette douce pensée, votre

» lettre avait ranimé cette espérance dans mon
» sein. Il faut de nouveau la quitter; Kingston
» vient d'entrer, le warant death est là ; il
» touche le papier sur lequel je vous écris,
» c'en est fait, je ne vous reverrai plus ; je ne
» reverrai ni ma mère, ni mon père, ni mon
» frère, ni ma fille! Je suis seule au monde,
» seule dans cette prison, qui demain sera tout-
» à-fait vide. Adieu, généreux ami, moi aussi
» je vous donne à Dieu pour qu'il vous con-
» sole!!... Je souffre bien, j'ai de la peine à
» mourir; ah! si vous étiez là, vous me don-
» neriez du courage; vos paroles, Percy, me
» soutiendraient. Mais rien,... un silence af-
» freux m'environne; ah! pourquoi vous êtes-
» vous éloigné? il valait mieux rester; non,
» rien ne pouvait me sauver! chacun de vos
» pas vous éloigne, vous ignorez même dans
» quel trouble je suis; je n'étais pas digne de
» vous! Consolez-vous, j'ai mérité ce châti-
» ment; non pas pour le crime qu'on me
» reproche et que j'affirmerai jusqu'à mon
» dernier soupir n'avoir pas commis, mais
» pour d'autres fautes non moins énormes.

» Thomas Morus! Rochester! Je ne puis écrire
» ces noms, pardonnez!... J'étais si jeune en-
» core, je comprenais si peu ce que je faisais.
» Où serez-vous demain à neuf heures? A cette
» heure, qui vous dira que je pose ma tête sur
» le fatal billot. Depuis que je suis dans cette
» prison tournée vers le nord, et qu'un vent
» glacial n'a pas cessé d'ébranler, je n'ai cessé
» aussi de penser à des prés fleuris, à des
» campagnes verdoyantes, à de l'air et à du
» jour! Pourquoi ces rêves de bonheur m'ont-
» ils poursuivie comme une torture nouvelle?
» Ma vie du monde, ma vie brillante n'a laissé
» en moi aucun souvenir; mais ces jours heu-
» reux de mon adolescence, votre vue semblait
» les avoir ramenés. Vous souvenez-vous, Henri,
» quand nous parcourions ensemble ce ravis-
» sant jardin qu'on appelait le Hameau. Comme
» alors j'étais gaie, tranquille et joyeuse! Là, il
» y avait des chaumières, des ponts rustiques,
» des gazons, des fleurs, des ruisseaux, des
» cygnes et des poissons! Nous les regar-
» dions dormir au soleil, immobiles entre
» deux eaux, et moi je souhaitais leurs écail-

» les qui brillaient comme des perles d'ar-
» gent..... Ce tableau m'affecte jusqu'au déses-
» poir!!! Il faut tout quitter, cette ravissante
» nature, et ces affections si douces, et ce
» bonheur de voir, de connaître et de vivre.
» La bonté de Dieu, la magnificence de sa mi-
» séricorde et de sa puissance, voilà mon re-
» fuge et mon unique soutien. Je vais entrer
» dans cette éternité, dont j'ai trop négligé la
» salutaire et grande pensée; mais j'y entrerai
» avec un cœur contrit, une âme humiliée et
» désolée. Percy, vous n'abandonnerez pas
» mon âme, vous prierez pour elle; hélas!
» j'aurai tant de choses à expier, mon plus
» cher désir aurait été d'obtenir le pardon de
» celle que j'ai offensée et trahie; mais du moins
» j'ai prié lady Kingston de porter à la prin-
» cesse Marie l'expression de mon repentir.
» Elle me pardonnera, j'espère, par pitié! Adieu,
» les heures sonnent! il m'en reste si peu, que
» je ne dois plus les employer qu'à prier et à
» purifier mon âme; soyez béni pour tout le
» bien que vous m'avez fait et que vous dési-
» riez me faire. Dieu seul, mon cher, mon bien

» cher Henri, pourra vous récompenser de
» l'affection pieuse et bonne que vous avez
» toujours conservée pour une femme qui s'en
» était montrée si peu digne.... Priez, priez
» pour elle!

De ma prison de la Tour, 18 mai 1536.

« Anne Boleyn. »

« On vous remettra le petit christ que vous
» avez bien voulu me promettre de garder en
» souvenir de moi, c'est le seul don que je
» puisse vous faire. Adieu! adieu encore, jus-
» qu'à l'éternité. »

Au Comte de Wilshire.

« Mon père! ma mère! c'est à vous que j'a-
» dresse cette lettre, elle contiendra le der-
» nier souvenir que vous recevrez de votre
» fille. Vous, mon père, je sais combien vous
» regretterez le rang dont je suis tombée; hé-
» las! il aurait mieux valu pour moi ne ja-
» mais monter sur ce trône où vous m'avez
» guidée... Qu'il a été cruel, ce jour où je suis

» revenue de Greenwich pour entrer dans cette
» Tour! Il y a trois années, quel triomphe, quel
» joyeux tumulte sur cette rivière, quand
» deux cents barques suivaient l'avénement
» de la reine d'Angleterre! Votre cœur palpi-
» tait quand cette forteresse, où je suis ren-
» fermée pour mourir, salua notre arrivée de
» mille coups de canon. Ce bruit, ce mouve-
» ment, cette joie! Pardonnez, mon père à ce
» souvenir, aujourd'hui votre fille n'entend
» plus autour d'elle que le silence du cachot
» et les apprêts prochains de son supplice. On
» m'a refusé de vous voir, de voir ma mère,
» mon frère; mais j'ai vu aujourd'hui une
» femme qui porte le nom de sœur; elle m'a
» accablée d'outrages, elle m'a pressée de con-
» fesser mes crimes.

» Je pardonne de toute mon âme et de tout
» mon cœur la peine qu'elle m'a fait ressentir;
» j'ai tout lieu de croire que lady Rochford est
» en partie cause de ma perte. Pour que Dieu
» me pardonne, je suis trop heureuse d'avoir
» à pardonner. Ne lui reprochez donc jamais

» le malheur qu'elle a attiré sur mon frère, et
» sur moi, par une jalousie cruelle et in-
» sensée ; non, vos enfans ne sont pas tombés
» si bas! Mon père, supportez avec courage
» l'isolement dans lequel vous allez vous trou-
» ver; si Dieu me fait miséricorde, je le prierai
» sans cesse pour vous, pour ma mère; je ne
» sais ce que deviendra ma chère fille, mon
» Elisabeth; je vous la recommande; pour
» m'affliger jusque dans ce que l'on peut at-
» teindre de ma mémoire, Henri VIII vient
» de la renier pour sa fille, et de flétrir son
» innocence du souvenir de l'inceste et de l'a-
» dultère. Je lui pardonne aussi cette ven-
» geance mensongère!... mais je vous en con-
» jure, mon père, si cette enfant est remise en-
» tre vos mains, ah! ne l'élevez pas pour le
» trône, n'éveillez pas dans son cœur cette
» ambition dévorante que vous aviez semée en
» moi, que vous avez fait croître et dont au-
» jourd'hui le fruit malheureux va être mois-
» sonné par la hache du bourreau. Mon père,
» qu'Elisabeth soit humble, douce et bonne,

» c'est le dernier vœu de votre fille mou-
» rante.

» ANNE.

» De la tour de Beauchamp (1), 18 mai 1536. »

« Voilà qui est fini, dit Anne Boleyn; j'ai rempli mon devoir!... »

Ses yeux errèrent autour d'elle, avec une sorte d'angoisse qui ressemblait à de l'ivrese!..

« J'ai fait mon testament! Grand Dieu, j'ai pardonné à mon père! tout est consommé! retirez-moi bien vite de ce monde, car je sens que ma raison s'égare. Je suis faible, grand Dieu, ne brisez pas cette pauvre créature!.... prenez pitié d'elle, pardonnez-lui, et ne la jugez point. »

(1) Cette tour servait de prison d'état. Là aussi furent enfermés la malheureuse Jane Grey, et beaucoup d'autres prisonniers illustres.

XXXIII.

Depuis qu'Adam, notre premier père, eut péché, il fallut qu'on habillât toutes choses. La laideur commença, et les masques de toutes sortes commencèrent aussi à être nécessaires.

On habilla le pauvre d'un sayon de poil de

chèvre et le riche d'une fine peluche de soie. On habilla la joie d'une fête et la tristesse d'un enterrement, et, dans ce vestiaire universel, chacun cherchait jour par jour ce qui lui convenait du grand mobilier humain; celui-ci s'emparait d'une couronne, tandis que celui-là emportait une bière, cet autre se saisissait du pain de chaque veillée ou des trésors de toute une ville.

Avez-vous jamais pensé, lecteur, que vous étiez toujours vêtu ou paré de la dépouille d'un mort? Cette pierre précieuse qui brille au front d'une jeune fiancée, a été ôtée la veille d'un front pâle et glacé; ces riches bracelets d'or qui entourent l'albâtre de son bras, viennent de se détacher d'un membre desséché; cette bague, gage d'amour, qui presse son doigt, a été arrachée au tombeau profané d'une Grecque ou d'une Egyptienne. Si dans votre somptueuse maison vous possédez un meuble antique, vous le tenez pour plus honorable s'il a appartenu à quelque homme dont le burin de l'histoire a recueilli la vie

passagère; si ce souvenir est quelque peu avéré, on se le dispute, on se l'arrache à chaque nouveau décès. Ce bois, ce métal, survivent des siècles à des êtres intelligents qui ont aimé, pensé, espéré et souffert. Et vous croiriez que la vie de cette terre est notre but, non, il ne se peut! Mais pourquoi cette digression sur cette misère terrestre, *le vêtement?* lecteur, c'est que je me suis souvenu de ces choses en voyant la scène que je dois vous retracer.

Dans une des cours de la Tour il y avait de grandes charrettes vides; les chevaux à demi dételés mangeaient, les conducteurs insouciants sifflaient en attendant; quoi? on ne sait. Ils restaient là : restaient-ils pour remporter ce qu'ils avaient apporté, c'est possible; cependant ces charrettes-là lorsqu'elles se mettaient en route la veille, ne revenaient ordinairement que le lendemain. Quand la cour allait à Windsor, elles portaient des meubles précieux, des étoffes rares et chères, des miroirs ornés de dorures et d'argentures. Quand

la cour était à Greenwich, elles partaient surchargées de décorations de théâtre, elles emportaient le bagage de la jeune première, la perruque du père noble, le manteau de la reine, le cotillon de la duègne.

Donnait-on un bal à White-Hall sous les lambris du feu cardinal, elles transportaient des banquettes de velours, des guirlandes de feuillages, des draperies de gaze d'argent, des étoiles, des soleils, tout un monde, enfin, de papier doré, de carton découpé!... Mais ce jour-là c'était différent, elles avaient amené quelques grosses solives, des planches, un billot avec un anneau de fer, de la paille et des draperies noires; de rudes charpentiers avaient remplacé les tapissiers frivoles, ils étaient venus construire l'instrument de supplice d'une jeune femme pour qui le monde n'avait pas eu assez de flatteries, assez de séductions, assez de louanges, assez d'adoration, assez d'envie, assez de calomnies, assez de haine, assez de dédain, assez de moquerie.

A onze heures et demie, le dernier clou était

mis; on posa le billot, on étendit les draps, on étala la paille qui devait recevoir le sang. Il fallait bien habiller ces planches et ménager cette étoffe. La bière, formée de quatre planches d'ormes, était là tout ouverte; il n'y avait encore rien dedans. Sur le rempart de la Tour, deux artilleurs se tenaient debout près d'un canon chargé. La mèche fumait lentement.

Habitants de Londres, vous qui vous pressez en ce lieu, serez-vous les victimes ou les spectateurs du drame sanglant qui va se jouer? Vous êtes émus, ces derniers coups de marteaux ont comme brisé vos cœurs.

Le comte d'Essex, les ducs de Suffolk et de Richmond et le lord chancelier arrivèrent; le lord maire, les shériffs et les aldermans de Londres les suivirent. La contenance de Cromwell était impassible et dégagée, Rochford a succombé; celle d'Audley était stupide et insouciante, le jeune duc de Richmond, d'une noble et douce figure, fondait en larmes. Par une barbarie aussi inutile qu'inexplicable,

Henri VIII avait commandé que cet enfant, son fils naturel et le plus cher objet de ses affections, assistât à cette horrible exécution.

Midi sonna, c'était l'heure fixée ; il se fit un grand silence. Puis, tout à coup, l'air, fortement aspiré par cette multitude vivante et agitée d'un sentiment général d'effroi, repassa en sifflant sur toutes ces lèvres avec tant d'effort, qu'on aurait pu entendre ce bruit à une grande distance.

L'instant d'après, Anne Boleyn parut. Elle était vêtue d'une robe de damas noir dont la queue était de soie blanche. Elle tenait un livre de prières et le rosaire de Percy dans sa main légèrement tremblante. Kingston et quatre de ses filles d'honneur l'accompagnaient. En arrivant sur la plate-forme, elle devint pâle, et elle jeta un dernier regard sur les ondes de la Tamise. Hélas! pensa-t-elle, Percy n'est pas revenu. Puis, elle vit le comte d'Essex, le duc de Suffolk et le jeune duc de Richmond. Autrefois ces personnes faisaient

partie de sa société intime; elle ne prenait pas un plaisir, elle ne donnait pas une fête, sans qu'elle ne les vît se presser autour d'elle. Maintenant elles venaient assister à son supplice. Cette pensée lui arracha un soupir, et cependant elle les salua gracieusement avec l'expression d'une douce familiarité.

« Monsieur Kingston, dit-elle avec beauconp de fermeté, je vous prie de m'accorder quelques minutes. »

Kingston s'inclina en signe d'adhésion à son désir.

« Madame, dit-il d'une voix très-basse, j'ose vous prier de ne rien dire qui puisse irriter le roi, l'intérêt de votre famille le demande! »

Elle le regarda avec des yeux si beaux, comme pour lui dire : je vous comprends, que le lieutenant en fut affecté. Puis elle s'avança toute tremblante sur le bord de l'échafaud,

et, d'une voix un peu pressée, elle s'écria :

« O mes amis ! mes amis et plus que frères, puisque je ne puis plus rester avec vous et que le cours de mes ans est fini, veuillez me pardonner de bon cœur ! »

Des sanglots éclatèrent de toute part, et la pauvre victime émue s'arrêta elle-même un moment. Elle regarda l'exécuteur qui se tenait debout près du billot avec un glaive qui ressemblait à une sorte de serpe. Des larmes passèrent dans sa voix, et elle se hâta de finir son discours.

« Priez, priez pour moi, mes frères ; je vous en conjure au nom de Jésus-Christ notre divin Sauveur, oubliez toutes mes fautes. Il est inutile de vous rappeler pourquoi je suis ici ; c'est pourquoi aussi je garderai le silence, me confiant dans la justice, la vérité et surtout la miséricorde du juge de ce monde !

» Je le prie pour ceux qui m'ont condamnée

à la mort que je vais subir, et aussi pour le bonheur du roi, mon souverain seigneur et le vôtre, car c'est un des meilleurs princes qui soient sur la face de la terre, et il m'a toujours traitée avec une grande bonté.....

» Je me soumets donc à la mort de bon cœur, et je demande pardon à tout le monde. »

Ayant dit ces mots d'une voix entrecoupée, Anne Boleyn donna le petit livre de prières manuscrites qu'elle tenait dans sa main à la sœur du poète Wiatt, l'une de ses filles qu'elle chérissait plus que les autres.

La jeune sœur de Wiatt reçut le livre en pleurant, et, baisant la main qui le lui donnait, elle le serra dans son sein comme une relique précieuse pour elle.

Alors Anne ôta elle-même sa coiffure, et la vue de sa jeune tête, couverte de beaux cheveux blonds, attendrit tous les cœurs.

On n'entendait que des cris de douleur et de pitié.

Anne couvrit ses cheveux d'une petite coiffe de lin bordée de dentelle; puis elle abaissa le collet de sa robe pour découvrir son cou délicat.

Alors le cœur lui manqua un moment; elle joignit ses mains et elle tomba à genoux près du billot; mais elle se releva aussitôt.

« Mes filles, dit-elle aux dames qui l'avaient accompagnée, mes filles, je vous en supplie par l'affection que vous m'avez toujours témoignée, ne souffrez point que d'autres que vous touchent à ce corps auquel vous avez toujours fait compagnie. Vous avez montré beaucoup d'empressement pour me servir, j'espère donc qu'à l'instant de ma mort, vous trouvant présentes à mon effroyable misère, vous m'accompagnerez jusque dans ma misérable fin. Ne pouvant vous donner d'autres récompenses de vos services,

je vous prie de vous réconforter pour l'amour de moi; de ne pas m'oublier et de servir fidèlement le roi et celle qui sera, avec plus de bonheur que moi, votre reine et votre maîtresse.

» Estimez votre honneur plus que votre vie, et dans vos prières à Notre Seigneur Jésus, n'oubliez pas de prier pour mon âme. »

Ne pouvant plus parler, elle se remit à genoux.

Une de ses dames s'approcha et lui banda les yeux.

Ses lèvres devinrent violettes, elle tendit avec effort ses bras et ses mains roides d'effroi vers le billot, et s'écria : « Que le Seigneur ait pitié de mon âme!... »

Puis, sans vouloir être aucunement soutenue, elle pencha la tête : le bourreau frappa. Un coup de canon se fit entendre; un long

cri retentit : la tête venait de bondir sur l'échafaud.

Plus mortes que vives les dames s'approchèrent, elles renfermèrent la tête d'Anne Boleyn dans un linceul, déposèrent le corps dans le cercueil, puis elles le portèrent elles-mêmes dans la chapelle de la Tour...

En ce moment un homme, qui avait aimé ou cru aimer cette femme, un homme qui avait été son époux et qu'elle avait rendu père, était debout sur un tertre dans le ravissant parc de Richmond, attendant avec impatience le signal convenu.

« Anne est morte ! s'écria-t-il, en écoutant les échos retentissants du bruit terrible de la pièce de canon. Demain Seymour sera mon épouse ! »

Et il déchira, comme devenue inutile, une lettre envoyée le matin par Kingston ; lettre que l'histoire a pris soin de conserver.

« Sire,

» J'écris à Votre Majesté pour lui donner » avis que j'ai reçu la lettre dans laquelle Vo- » tre Majesté m'ordonne de faire sortir de la » Tour les étrangers qui s'y trouvent renfer- » més. Je vais faire exécuter cet ordre par » l'entremise de messieurs Richard Gressum, » William Cooke et Whystpool; mais le nom- » bre n'excède pas trente personnes, aucun » d'eux n'est armé, et l'ambassadeur de l'em- » pereur a congédié le seul domestique qui fût » resté auprès de lui. Si l'heure de l'exécution » n'est pas connue dans Londres, nous aurons » peu de spectateurs; une foule trop nom- » breuse serait même un inconvénient, car la » condamnée protestera, sans doute, à l'heure » de la mort et déclarera, comme elle l'a déjà » fait si souvent, qu'elle est entièrement inno- » cente des crimes qu'on lui a reprochés; ce » matin elle m'a fait appeler au moment où » elle recevait la communion, pour que j'assis- » tasse à la déclaration solennelle de son in-

» nocence qu'elle renouvelait en présence de
» Dieu. Au moment où je commençais la let-
» tre que j'écris à Votre Majesté, on est venu
» de nouveau me prier de me rendre auprès
» d'elle. En me voyant entrer elle m'a dit :
» Monsieur Kingston, j'apprends que je ne
» dois pas mourir avant midi, ce délai m'afflige
» sensiblement, car j'aurais été délivrée de la
» vie et des peines que j'éprouve avant cette
» heure, si l'on s'était conformé aux premiers
» ordres que vous aviez reçus. Je lui ai répon-
» du que son exécution ne serait pas doulou-
» reuse. L'exécuteur, a-t-elle répliqué, est très-
» expert, à ce que j'entends dire, et mon cou est
» très mince; puis, l'entourant de sa main elle
» a souri sans affectation.

» Sire, dans les douloureuses fonctions de
» mon ministère, j'ai vu plus d'un coupable
» conduit à la mort; hommes et femmes n'ap-
» prochaient qu'avec terreur de ce terrible
» passage; mais cette prisonnière conserve
» une inaltérable sérénité et témoigne quel-
» quefois des sentiments d'allégresse. Son au-

» mônier est constamment auprès d'elle; il » ne l'a pas quittée un seul instant depuis » deux heures après minuit.

» Voilà, sire, le récit exact de tout ce que » j'ai pu observer dans la matinée. Je fais des » vœux ardents pour le bonheur de Votre » Majesté dont je suis le dévoué serviteur et » sujet.

» De la Tour, 19 mai.

» William Kingston. »

XXXIV.

Le sang était lavé, l'échafaud détruit; le soir même, la ville avait repris son train d'occupations et de plaisirs accoutumés; le souvenir d'Anne Boleyn était déjà effacé. Au palais on disposait les riches robes, on dressait l'autel : lady Jeanne Seymour devait être proclamée le lendemain reine d'Angleterre! . . . .

A l'entrée d'un des passages souterrains qui donnaient de l'intérieur de la tour dans le fossé extérieur, un homme sommeillait accroupi.

Là croissaient des chardons et des mauvaises herbes; une espèce de rigole ou de ruisselet, formé par les eaux de pluie, sillonnait le sol pierreux. Tout autour s'élevaient des contreforts et des murs couverts de rocaille rouge; un immense pont-levis suspendu bornait l'horizon.

Cet homme attendait là paisiblement. Il n'y avait plus de troupes. Aux environs de la tour tout était rentré dans le calme accoutumé: point de surveillance à craindre, aucune surprise à redouter; la forteresse était en paix. Hélas! la hache avait détruit toutes les méfiances et tous les soupçons.

De même que le sauvage, après le meurtre d'un ennemi, reprend son indolence première, ainsi le geôlier qui devait aider Anne

Boleyn dans sa fuite attendait négligemment quelqu'un.

Un bruit léger l'éveilla; il se dressa en un instant.

« Ah, milord, dit-il, il n'est plus temps!... ce matin....

— Quoi! Anne est...., » dit lord Percy. Il ne put continuer; ses genoux faiblirent; il s'appuya contre la raboteuse muraille.

Que d'angoisse et de douleur le cœur d'un homme peut renfermer sans que la vie lui manque! Lord Percy attendit, écouta haletant; lui revenait plein de bonheur : le capitaine avait consenti, la voile allait s'enfler, le vaisseau partir; dans peu d'heures la pauvre Anna devait toucher au port.

« Elle a été exécutée ce matin à midi précis, dit le geôlier. Elle m'a remis deux let-

tres, l'une pour votre seigneurie; l'autre je l'ai portée.

— Se peut-il? s'écria enfin lord Percy. Morte!... sans l'avoir revue! Morte sans que je lui aie dit un dernier adieu! Morte seule, sans secours, sans appui, sans moi! »

Il tomba le visage contre terre; il resta là sans mouvement, sans parole.

« Ah! j'ai bien regretté que votre seigneurie ne fût pas ici! continua l'homme. Que pouvais-je faire tout seul? J'ai saisi un moment où l'on ne m'épiait pas; j'ai couru à Northumberland-House: vous n'y étiez point; d'ailleurs en plein jour on ne pouvait espérer la faire sortir! »

Lord Percy ne répondait rien; il écoutait, à peine entendait-il.

Le geôlier poursuivait donc sans obstacle sa narration.

« Votre seigneurie, disait-il, ne doit pas m'imputer ce malheur. Il était hors de mon pouvoir de le prévenir et d'agir plus efficacement. J'étais tout dévoué à votre grâce. — Votre grâce ne l'ignore pas. — Lorsque votre seigneurie m'a découvert son nom et son rang, je n'ai pas hésité à risquer ma tête pour son service.... Ce n'était pas seulement la récompense qui me faisait agir.

— Où est son corps? dit lord Percy.

— Dans la chapelle de la tour, répondit le geôlier.

— Donnez-moi sa lettre, » dit encore lord Percy.

L'homme tendit la lettre; Northumberland s'en saisit.

« Elle a eu la force de m'écrire! s'écria-t-il en pressant ce triste papier sur son cœur.

Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous laissé vivre pour voir un tel jour?...

» Anna, tout est fini pour moi! tu n'es plus! Quels murs! quelle enceinte! Ce matin encore, à midi, tu vivais ici, et ils ont détruit cette vie si chère! Ils m'ont tout pris : il leur fallait le sang de cette enfant!

— Le corps est dans la chapelle Saint-Pierre, répéta le geôlier.

— Menez-y-moi, dit lord Percy avec violence, que je la voie encore! ». . . . .

La chapelle était sombre et déserte. Deux cercueils fermés étaient déposés au milieu : dans l'un reposait Anne Boleyn; dans l'autre, George Boleyn, son frère.

Il n'y avait là qu'une lumière; elle éclairait un fossoyeur, qui avait déjà soulevé deux dalles de pierre. Dans un des bas-côtés il creusait une fosse; le son de la pioche et le bruit des

pelletées de terre étaient tout ce que l'on entendait sous ces noires et sombres voûtes.

« Prêtez-moi votre torche, afin que j'éclaire sa seigneurie, dit le geôlier à cet homme.

— Prenez, répondit le fossoyeur, mais ne passez pas sur la tombe de Thomas Morus; je n'aime pas qu'on y marche. »

Lord Percy était immobile auprès des deux cercueils; le visage inondé de larmes, son cœur sentait, souffrait, mais il ne parlait plus.

Il croisa ses mains avec force sur sa poitrine, comme pour l'empêcher d'éclater.

Le geôlier, tenant la torche, s'agenouilla près du comte. Le fossoyeur attendit pour travailler que la lumière revînt; lui s'assit les pieds dans la fosse.

« Ne puis-je voir son visage? dit enfin lord Percy.

— Comme votre seigneurie voudra, répondit l'homme. La bière n'est pas bien close; d'ailleurs une paire de tenailles ferait l'affaire.

— Vous voulez ouvrir! dit le fossoyeur s'approchant avec inquiétude; ce n'est pas l'usage. »

Le geôlier arracha le couvercle.

Quel spectacle! La tête avait été replacée au-dessus du tronc, mais quelles tortures l'avaient défigurée! Souillée de sang et d'écorchures, les cheveux hachés, les yeux ouverts, fixes, transparents, sortis presque de leurs orbites; sur le corps un chapelet de corail rouge; une main violette et crispée appuyait la croix du côté du cœur.

Lord Percy recula épouvanté.

« Grand Dieu! s'écria-t-il, c'est Anna. Voici sa tête, ses cheveux si beaux, ses traits si doux. C'est elle! elle! et je vis!..... Ah! j'ai assez vu.

Fermez, fermez; respect à cette chère dépouille. Grand Dieu, que les hommes sont cruels!

— Vous certifierez bien toujours, dit timidement le fossoyeur en s'approchant, que l'on ne lui a pas enlevé le chapelet qu'elle a tant recommandé qu'on mît sur elle?

— Oui, oui, s'écria lord Percy : le rosaire de ma mère repose sur sa poitrine, ses mains pressent la croix. Pauvre victime! pauvre jeune Anna!

— Elle est morte comme une sainte, à ce qu'ils disent tous, murmura le geôlier. Moi je n'ai pu rien voir, mais ils disent qu'elle priait avec tant de ferveur qu'on aurait cru voir un ange du paradis.

— Répète, répète, barbare! s'écria Percy, secouant le bras de cet homme, qui regrettait de n'avoir *rien pu voir;* répète qu'elle est morte sainte, et qu'elle est heureuse maintenant près de celui qui l'a créée!

— Milord, excusez-moi; que votre grâce ne se fâche pas : je disais ce qu'ils ont dit, voilà tout. J'ai fait ce que j'ai pu, pour le mieux et comme vous me l'aviez ordonné. J'ai procuré à lord Rochford, que voici, des adoucissements que l'on ne connaît guères ici!...

— C'est assez, assez. Hâtez-vous, dit lord Percy; creusez la tombe : nul autre que moi ne lui rendra les derniers devoirs. »

Bientôt la bière descendit à sa demeure dernière; la terre retomba dessus; Percy pleura et pria auprès.

Anne Boleyn repose à côté de Rochester et de Thomas Morus.

XXXV.

Ce soir-là même, dans un antique hôtel, non loin de celui de lady Waston, deux vieillards étaient assis devant un foyer éteint.

« Ce feu est éteint comme ma maison, disait l'un d'eux d'une voix creuse et sourde.

J'ai perdu l'espoir de ma race; aujourd'hui le nom de mes pères a été rayé de l'avenir! Mes deux enfants, ma gloire, ma joie et mon espérance ne sont plus!

» Madame, vous n'avez plus de fils! vous n'avez plus de fille! Il eût mieux valu pour moi et pour vous que votre sein demeurât stérile. Ceux que vous avez allaités ne sont plus; il ne restera personne pour vous fermer les yeux. »

La mère ne répondit que par des sanglots.

« George et Anne, maintenant je n'entendrai donc jamais retentir à mon oreille ces noms si chers, » continua le père avec amertume.

La comtesse de Wilshire, ne pouvant supporter sa douleur, s'échappa en reproches.

« Vous êtes cruel, milord, dit-elle; vous

êtes sans pitié; il semble que vous preniez soin d'aigrir ma douleur. »

La lettre d'Anne Boleyn était là trempée de pleurs.

La mère leva les yeux et les attacha dessus la lettre.

« Anne a raison, dit-elle; votre ambition a causé tous nos malheurs : Anne était simple et douce, vous l'avez rendue orgueilleuse; George était franc, loyal, vous lui avez enseigné à être dissimulé, hautain et arrogant. Leur fin doit vous être imputée!...

— Taisez-vous, femme, taisez-vous, s'écria le comte de Wilshire; vous m'importunez de vos cris. Faudra-t-il donc maintenant que jusqu'à mon dernier soupir j'entende retentir à mes oreilles vos murmures et vos accusations? Ne suis-je donc pas assez malheureux, sans que vous veniez accroître mes maux?... Allez, vos mamelles sont taries, il n'y a plus de vie

en vous; votre voix est devenue insupportable; vos oreilles sont inattentives; vos jours sont passés, et les miens aussi. Nous avons tout perdu sur terre, et ce mot est affreux pour celui qui ne désirait rien du ciel! »

XXXVI.

Après ces jours de deuil, une année entière s'écoula.

De nouveau la terre se couvrit de richesses, les plantes reverdirent, les arbres se chargèrent de nouvelles feuilles ; à chaque heure on voyait leurs boutons s'entr'ouvrir et

laisser échapper des branches et des flocons de fleurs ; les oiseaux chantaient ; la nature tout entière semblait reparaître avec plus de magnificence et de joie... Tout s'efface , la mort, la guerre, la peste , les ravages et les incendies ; mais le cœur de l'homme, quand il a été brisé, ne reprend jamais la même vie !

Lord Percy se sentait plus triste que jamais. Ces splendides rayons d'un nouveau soleil lui semblaient plus pâles et plus glacés , un immense besoin d'avenir agitait sans cesse son cœur oppressé. Quand la reverrait-il ? quand le terme de sa vie serait-il fixé

L'éloignement d'un être chéri devient plus insupportable à mesure que le temps s'écoule et vous en sépare davantage. Ainsi le souvenir d'Anne Boleyn occupait chaque jour plus douloureusement lord Percy. Le vieil Harry s'inquiétait ; la moitié des antiques domaines des Percy avait été vendue sans qu'on pût savoir ce qu'en était devenu le prix. Le sort de tous les vieux domestiques avait été assuré par des

actes particuliers, sans qu'on pût connaître le but de ces précautions. Harry craignait que lord Percy n'eût pris une grande résolution. En vain cherchait-il à rompre le désolant silence du comte, son seigneur.

Au retour de son voyage, lorsque Harry avait ouvert les portes d'Anlwick à son bien aimé maître, lord Percy n'avait proféré qu'une parole, que le vieux serviteur avait recueillie dans son cœur.

Anna est morte avant ce bon vieillard ; depuis ce moment, la solitude d'Anlwick n'avait été troublée par aucun bruit.

. . . .

Elle passa légèrement ; ses pieds étaient nus et ne firent point crier les solives du pont qu'elle traversait. Quand le jeune oiseau s'élance de branche en branche, à peine l'écorce flexible se courbe-t-elle; ainsi Elia, sur ce pont solide et fort, destiné au passage d'une formidable armée, semblait à peine le charger du

poids d'une fleur que le vent y aurait jeté.

Elle chancela pourtant et s'assit un moment à terre.

« Me voici enfin arrivée, dit-elle ; je vis encore!... La bague lui sera remise. J'ai fait ce que j'ai voulu, je ne suis point restée morte sur la paille d'une écurie d'auberge.

Elle frappa alors.

Harry parut long-temps après.

Il regarda la jeune fille.

« Vous demandez ? dit-il......

— Oui !

— Voilà. »

Il lui jeta une pièce de monnaie.

« Au nom d'Anne Boleyn, » ajouta-t-il.

— Au nom d'Anne Boleyn, répéta la jeune fille, horreur, anathème sur elle ; et elle poussa du pied la pièce d'argent, qui roula de l'autre côté du pont, dans le fossé plein d'eau. Harry s'arrêta surpris! Eh bien, dit-il, comment, vous jetez l'argent du comte de Northumberland ; il y avait au moins de quoi vous acheter une paire de souliers et un jupon. Et ses yeux s'arrêtèrent sur le vêtement usé et flétri de la jeune fille?

— Je n'ai plus besoin de pain ni de vêtement, dit Elia; je n'ai plus besoin de rien en ce monde, vieillard, et j'en sortirai avant toi ; j'ai vécu vite : j'ai beaucoup souffert. J'ai passé à travers la foule des humains, je les ai suivis dans les rues et sur les chemins ; je les ai heurtés sur la place publique, mais aucun ne peut dire qu'il a lu dans mon cœur.

» Ce vêtement, ils le regardaient d'un œil de mépris quand il était semblable à celui-ci, ou avec un œil d'envie si quelque bout d'oripeau brillant y était attaché.

» Non, il n'y en a pas un qui puisse dire: Elia n'a pas eu de secret pour moi!.... Mais, vieillard, mes forces s'épuisent, ma vie s'en va; il faut se hâter, je n'ai plus de paroles pour toi.... Ton maître? c'est pour le voir que je viens ici... Va, dis-lui : Noble comte, Elia est à votre porte, elle vous demande... Va donc, dit-elle avec autorité, car elle vit que Harry la regardait avec des yeux stupides. Autrefois il se serait mis en colère; maintenant il cherchait dans sa mémoire, qui commençait à lui manquer, pour trouver une réponse.

— Va, continua la jeune fille avec exaltation; va, car le souffle me manque. Il ne me refusera pas... Si j'avais pu aimer, lui seul eût été digne d'être aimé.. lui seul, dans une vie tout entière de hasards, de périls, de privations et d'amertumes, a eu pitié de ma jeunesse et de mon avenir; lui seul m'a dit une fois, d'un ton doux qui retentit encore à mon oreille : Elia, mon devoir est d'être le protecteur des orphelins, le gardien des abandonnés, et la nourriture de celui qui meurt de faim. Venez, Elia, suivez-

moi, je vous servirai de père!.. De père, poursuivit la jeune fille avec des yeux égarés. Il croyait pouvoir me servir de père quand je venais de perdre ma mère! ma seule mère, mon unique bien.

» Va donc, cria-t-elle à Harry qui la regardait toujours stupéfait de ces mots étranges.

— Bien, j'y vais, murmura le vieillard; encore une folle, dit-il en s'en allant. . . . . .

. . . .

— Eh quoi! Elia, dit lord Percy lorsque Harry eut rempli son message, Elia, ne te trompes-tu pas? Harry, ton oreille est dure!..... Cette malheureuse enfant aurait-elle donc besoin de secours? Se résignerait-elle à vivre dans le calme et dans la retraite? »

Et tout en murmurant ces mots entrecoupés, arrachés comme par force aux pensées qui se précipitaient dans son cœur compatissant et brisé, lord Percy arriva sur le seuil de la porte en face de la jeune fille.

Celle-ci le regarda d'un air mélancolique et doux ; elle essaya de se lever à son approche, mais elle ne le put. Comme une gazelle blessée et qui meurt de soif dans le désert, ses membres délicats et souples demeurèrent sans mouvement.

« Lord Henry, dit-elle d'un son de voix mélodieux, vous me reconnaissez bien, je suis Elia.

— Certainement, ma chère enfant, je vous reconnais, et il se pencha vers elle pour l'aider à se relever.

— Non, je ne puis!... Je n'en puis plus, dit la jeune fille, je me meurs..... Mais voilà la bague, la voici, vous pouvez maintenant la porter à lady Marie, à la fille de ma mère. »

En disant ces mots elle tira de son sein un petit sac de cuir, et elle le tendit à lord Percy.

« Là-dedans vous trouverez la bague de la reine ; maintenant je m'en vais aller la retrouver là-haut, dit la jeune fille en élevant son doigt vers le ciel, là-haut je la verrai et je n'ai plus besoin de son anneau.

— Elia, dit Northumberland ému, vous êtes une fille bien extraordinaire.

— Comme vous voudrez, monsieur ; j'aurais voulu être enterrée à ses côtés, mais cela est impossible, autant vaudrait demander qu'on plaçât un petit chien mort dans la tombe d'une reine d'Angleterre que d'essayer d'y coucher un enfant trouvé ! Un enfant trouvé, murmura-t-elle avec amertume, je meurs où je suis né, sur le seuil d'une porte.

— Elia, dit Percy enlevant la jeune fille dans ses bras, vous entrerez dans ma maison et vous n'en sortirez que quand je le voudrai.

— Vous serez béni, milord, pour le bien que vous voulez faire à la pauvre enfant ; mais

maintenant il n'est au pouvoir de personne de lui ravir sa liberté; le Seigneur va donner des ailes de feu à son âme, et elle ira voir sa mère qui a veillé sur elle. Elia laissera son corps sur cette terre, et son nom ne sera gravé sur aucune pierre, ni prononcé par aucune bouche. »

Et comme elle disait ces mots, ses longs cheveux, que la reine Catherine avait touchés, se déroulèrent; sa tête se pencha, elle devint pâle comme une feuille morte, et Percy posa la main sur son cœur, craignant qu'il n'eût cessé de battre.

Northumberland se hâta d'emporter Elia. Quand elle revint à elle, elle se trouva dans un vaste et magnifique lit, au milieu d'un grand salon doré. Partout de riches meubles, de superbes tapisseries, des courtines de velours et de soie, des vases précieux. Ses yeux se promenèrent un moment sur toutes ces richesses, puis s'arrêtèrent enfin sur un médecin assis dans un large fauteuil, aux

pieds de son lit, ayant dans sa main une canne ornée d'ivoire, qu'il tournait entre ses doigts.

« Mes soins sont efficaces et mes prévisions certaines!... s'écria le docteur d'un ton sentencieux; milord, la malade revient à elle de la manière que je l'avais annoncé à votre seigneurie. »

A la voix du docteur, que lord Percy avait fait appeler, il s'approcha du lit d'Elia.

« Comment vous trouvez-vous maintenant? dit-il.

— Je remercie votre grâce, dit la jeune fille, des bons soins qu'elle a voulu me donner, mais ils me sont inutiles; j'ai consulté, à Londres, le docteur Clément. »

En entendant ce nom, le docteur de province inclina son bonnet carré et sa canne à pomme.

« Il m'a dit, continua la jeune fille, ce que je devais faire pour échapper à la mort, je n'en ai rien fait..... Maintenant il est trop tard, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique.

— Pourquoi le consultiez-vous alors? dit Northumberland d'un ton un peu sévère.

— Parce que, milord, répondit Elia sans se troubler, ce jour-là, je ne sais, il m'avait pris envie de vivre. Je n'étais pas plus heureuse, non sans aucun doute, mais le docteur Clément sortait de l'hôpital fondé par la reine Catherine; un estropié, qu'il avait guéri, le suivait en le comblant de bénédictions : Monsieur, Dieu vous le rende, disait-il, vous m'avez guéri, je puis marcher, je puis travailler maintenant, quel bonheur! Ce mot, quel bonheur! m'étonna; je m'arrêtai pensive. C'est donc bien dur, me dis-je, de quitter ce monde, cette vie, et de se sentir incapable de mouvement, puisque ce vieil homme, si laid, est si heureux de retrouver ces choses!.....

Voilà quelle fut ma pensée. Alors je fis un mouvement vers le docteur Clément; il m'aperçut aussitôt. Que me voulez-vous, ma pauvre enfant? me dit-il en adoucissant autant qu'il put sa grosse voix. Je répondis sans trop savoir pourquoi je répondais. Il m'examina; il voulut me soigner. J'entrai à l'hôpital; mais bientôt ce séjour me devint insupportable. J'en sortis, sans pain, sans vêtements, sans demeure; je retombai plus malade que jamais; et sentant ma fin prochaine, je partis pour vous rapporter cet anneau. Maintenant votre bonté fait que vous voulez me soigner; mais M. le docteur vous dira, s'il veut être de bonne foi, que c'est fort inutile.

— Je ne dis pas cela, grommela entre ses dents l'empirique médecin du Northumberland-Shire. J'ai, mademoiselle, des élixirs, des baumes, des apozèmes, des emplâtres et des sirops qui en ont guéri de plus malades que vous.

— De plus malades, dit la jeune fille souriant; oh! je ne le crois pas.

— Milord, dit-elle en élevant la voix, je vous remercie encore de vos bons soins, mais mon corps n'a plus besoin de rien. Faites-moi, s'il vous plait, dire quelques prières, et que le prêtre de Dieu me bénisse avant que je parte de ce monde. Voilà maintenant la seule charité dont vous puissiez user envers moi; le reste est mort, il n'y faut plus penser. »

Lord Percy se hâta d'envoyer chercher le curé d'Anlwick. C'était un vieil et saint ecclésiastique qui avait aidé l'archevêque d'York, le pauvre cardinal Wolsey, à rétablir l'ordre dans tout le diocèse. Ayant long-temps occupé de hautes places, connaissant le monde, ses désordres et les misères humaines, se sentant fatigué et vieilli, il avait désiré, pour retraite, cette petite ville. Ses ouailles le chérissaient. Simple et charitable, versé dans l'art de la médecine, aimant l'agriculture, ce bon vieillard vivait heureux au milieu des pauvres, que le comte de Northumberland nourrissait presque tous par les aumônes abondantes qu'il remettait entre les mains de ce bon pas-

teur. Il arriva bientôt devant le lit de la jeune fille, et son œil s'arrêta sur cette victime si jeune encore.

Il s'approcha d'elle ému d'une tendresse presque paternelle, et ses yeux se fixèrent sur la tête douloureusement penchée de la jeune fille.

En le voyant paraître, les regards d'Elia s'animèrent; elle se releva et s'assit sur son séant.

« Je vous salue, mon bon père, dit-elle, et je vous remercie de votre venue..... Votre vue me console, je vous remercie!..... »

Puis elle regarda autour d'elle et elle vit que les assistants s'éloignaient par respect pour le ministère sacré que le prêtre venait remplir.

« Ils s'en vont, dit-elle; comme ils voudront; j'aurais pu aussi bien parler devant eux.

— Ma chère enfant, dit le bon prêtre, ne désirez-vous donc point faire l'aveu de vos fautes afin d'en recevoir de Dieu le pardon.

— Oui, mon bon père, dit la jeune fille; mais avant de vous faire connaître mes fautes, je veux vous parler de ma vie; écoutez-moi, mon père, écoutez-moi avant que je m'en aille vers le Seigneur..... »

Ici une faiblesse la prit et elle s'arrêta; mais la force de la volonté ranimant ce corps où la vie s'éteignait, l'âme souveraine, debout au milieu des ruines de la matière qui l'environnait, forte de pensée et d'intelligence, fit encore obéir et plier ces organes que le Créateur lui a donnés comme autant d'esclaves destinés à communiquer aux choses extérieures ses sentimens et ses émotions. Elia s'assit de nouveau sur son séant, sa voix devint pure et claire, et des sons harmonieux s'échappèrent encore de ses lèvres qui charmèrent tant de fois les oreilles des passants, quand la jeune fille, s'accompagnant d'un théorbe, chantait les ballades et les lais des ménestrels.

« Quand je voyais l'automne venir, dit-elle, et que dans mes courses vagabondes je regardais les arbres des forêts se dépouiller de leurs feuilles, quand elles venaient tomber flétries sous mes pieds, mon cœur se serrait. O! mon père! cette belle nature que je voyais sécher et mourir m'attristait, les oiseaux ne chantaient plus, la terre devenait dure et glacée, de légers frimas la couvraient, tout s'éteignait, et la joie et la lumière; tout se flétrissait, et la feuille et la fleur. Pour moi, mon père, il n'y a point d'automne; je meurs!...

» A peine ai-je vécu un matin, et pourtant j'ai bien souffert. Ecoutez-moi, mon père, et plaignez la pauvre enfant avant de lui pardonner au nom du Tout-Puissant.

» Je suis une enfant trouvée, ramassée par la charité de la reine Catherine; je fus élevée jusqu'à treize ans dans une maison de bénédiction; là, je puisai à la source de la vie la religion et la foi. Une main libérale, des dons de Dieu nous cachaient notre misère. Nous di-

sions ma sœur, et nos oreilles n'entendaient que le doux nom de filles... Anne Boleyn chasse la reine Catherine du trône et du cœur du roi, alors toute pitié se retire, on rejette celui qui avait faim, on découvre celui qui avait froid, on abandonne celui qui n'avait ni parents ni asile. Allez, enfants, les portes sont ouvertes; demandez aux pierres du chemin votre pain, attendez que les nuages du ciel vous versent votre boisson...... Pour moi, je ne me plaignis point, je demandai ma route et l'aumône; plus tard j'arrivai au comble de mes vœux, à servir la reine Catherine, à être près d'elle, à l'entendre tout le jour, à reposer non loin d'elle pendant la nuit. J'entendais tous les jours sa voix et ses douces et sages paroles; alors elle m'exhortait à aimer Dieu, à vivre pour la vertu; j'écoutais avec avidité tous ses conseils, je les recevais dans mon cœur, il se gonflait de bonheur et d'enthousiasme dans ma poitrine; j'admirais Catherine chrétienne, reine martyre et sainte; je tressaillais de bonheur quand j'étais assise à ses côtés, et quelquefois je portais ses vêtements à

mes lèvres sans qu'elle s'en aperçût. Peu à peu sa bonté m'enhardit, j'oubliai son rang, l'abîme immense qui me séparait d'elle; dans mon cœur j'osai la nommer ma mère; et, vous le dirai-je, mon père? moi, pauvre enfant trouvée; moi, rien; moi, abandonnée de la nature entière, je sentis tomber goutte à goutte dans mon sein le poison horrible de la jalousie; chaque mot de la reine redoublait mon angoisse, elle ne parlait que de sa fille, que de lady Marie. Ses pensées, ses regrets, son espérance, ses prières, toute son âme, enfin, était tournée de ce côté; en vain essayai-je de la ramener vers moi seule, elle ne pouvait me comprendre, elle ne pouvait croire que j'osais disputer à l'héritière de la couronne d'Angleterre le cœur de sa propre mère.

» Catherine ne disait pas un mot qui ne me perçât de douleur; il me semblait qu'en aimant sa fille, c'était moi qu'elle dépouillait de l'affection à laquelle seule j'avais droit. O folie!... mon père!... et je l'ai vue mourir; je l'ai vue s'éteindre sous mes yeux, cette reine

et cette mère bien aimée : en mourant elle me remit son anneau pour le porter à sa fille, à lady Marie; je promis de le faire, je le jurai, et le voici, mon père, cet anneau; depuis ce jour il ne m'a pas quittée... » En disant ces mots la jeune fille frappa sur son sein, et tira le petit sac de cuir où elle avait cousu l'anneau précieux.

« Mais, mon père, je réparerai mon péché, continua-t-elle, lady Marie aura cet anneau; elle l'aura : je ne suis venue mourir ici que pour cela; que pour que le comte de Northumberland le lui remette. »

Le bon ecclésiastique ne dit rien, il essuya furtivement une larme qui roulait dans ses yeux.

Elia continua:

« Quand la reine fut morte, mon père! Dieu! aurai-je assez de force pour vous parler de ces choses!... Quand elle eut ex-

piré dans cette grande chambre, sur ce lit où je la vois encore, à peu près comme me voilà ici, moins toutes ces dorures, cependant... l'ambassadeur d'Espagne était au chevet; milord de Northumberland pleurait à genoux; le prêtre était encore là... O mon père, que ces souvenirs me font mal...

— Mon enfant, il n'est pas nécessaire d'entrer dans tous ces détails, dit le bon prêtre qui ne voulait point fatiguer la jeune fille.

— Moi, je veux parler, dit Élia; je veux que vous sachiez tout : eh bien, mon père, quand la reine fut morte, je me sentis seule au milieu de cette chambre, abandonnée de tout l'univers; il me semblait que toutes choses tournaient autour de moi; que de larges précipices s'ouvraient sous mes pas, et que j'allais y tomber contre ma volonté! j'étais abîmée dans ma douleur. Mon père, dit Élia en relevant la tête et écartant ses longues tresses blondes qui étaient revenues sur son front; mon père, il n'y a pas de mots pour

exprimer cela, l'âme souffre au delà de toute expression : l'âme, mon père, mon bon père, elle est partout, elle est tout; elle souffre dans ce monde, elle peut souffrir des tortures!...

— Ma chère enfant, calmez-vous, » dit le bon prêtre qui pleurait à chaudes larmes; lui qui avait, dans son active charité, connu, mieux qu'aucun autre, toutes les misères et toutes les douleurs que le cœur de l'homme peut renfermer.

« Me calmer, non, je dirai tout! Eh bien, dans ce moment-là, lord Percy, le comte de Northumberland, eut pitié de l'enfant trouvée; il se dit : Où mangera-t-elle? Il ne pensait qu'à cela, lui, c'était déjà beaucoup pour une servante. « Jeune Élia, me dit-il, vous êtes orpheline, venez chez moi, je vous placerai dans quelque maison honnête où vous trouverez appui, bon exemple et vie assurée. »

» Je le remerciai en le refusant, mon père; lord Percy ne pouvait comprendre ce que je

perdais en perdant la reine. Quitter cette maison où elle était encore, le souvenir de toutes ses paroles dont les murs, pour ainsi dire, retentissaient encore; sa tombe enfin, mon dernier trésor; car on parlait de la déposer momentanément dans le cimetière du village; non, je ne pouvais... Je répondis non, sans imaginer ce que je deviendrais. Depuis lors, mon père, je suis rentrée dans cette vie de misères et d'abandon à laquelle ma naissance m'avait dévouée et à laquelle les mains charitables de la reine avaient tenté de m'arracher. Lorsqu'on amena son corps pour l'enterrer dans l'abbaye de Péterborough, je suivis le cercueil. Après, je me mis à parcourir le pays, jouant du théorbe et chantant des chansons aux foires, et dans les jours de marché, sur la place publique; ensuite je vendis des herbes, des drogues et des pommades; je parcourus ainsi presque toute l'Angleterre. Une sorte d'inquiétude me dévorait, je n'étais bien nulle part. Dès que je commençais à être connue dans un pays, que j'y vivais moins précairement, je ne pouvais plus y rester. D'où est-

elle? d'où vient-elle? a-t-elle des parents? C'est sans doute une enfant trouvée; non, elle parle comme une dame, elle sait lire et écrire; on voit qu'elle a été bien élevée. Toutes ces questions, toute cette curiosité, mon père, cette curiosité si sèche, si âcre, si pleine d'ironie, de méchanceté, d'envie, me blessait jusqu'au fond de l'âme. Moi, élevée près de la reine Catherine, habituée à converser sans cesse avec cette princesse si noble, si grande de cœur et d'âme, j'étais alors réduite à la société la plus grossière des femmes de la lie du peuple; leur langage, leurs habitudes, leurs inclinations basses, leurs vices dégoûtants, me repoussaient au delà de tout ce que mes paroles peuvent exprimer. Je ne pouvais échanger une seule pensée, une seule parole avec une âme qui pût me comprendre, mon caractère devint sombre et taciturne, je devins brusque et colère pour interdire la curiosité. Couchant quelquefois sur la paille d'une écurie d'auberge ou retirée dans un mauvais cabinet à la lueur de la chandelle qui m'éclairait tristement, que de réflexions amères

n'ai-je point faites souvent sur le sort que la Providence m'avait destiné! Ma valise de voyage à côté de moi, du pain et du lard dans mon assiette; dans quel isolement je me sentais, surtout quand j'entendais souvent, séparée de moi par une légère cloison, cette joie bruyante et ces propos grossiers d'une troupe de buveurs insouciants et communs, et que je me disais, malgré le dégoût que ces hommes inspirent, il n'y en a pas un à qui tu puisses donner le nom de frère ou de parent, il n'y en a pas un qui voulût le reconnaître et qui ne le repoussât comme une injure.

» Oh! mon père, que de souffrances! Quelquefois ils me criaient du bout de leurs tables: « Voyons, petite, qu'est-ce que tu vends? Chante-nous un air sur ton théorbe. » Alors l'hôtesse criait : « Arrive ici ; voyons, fais ce que l'on te demande, petite. » Pour eux, mon père, je n'avais pas de nom ; aussi bien n'aurais-je pas voulu qu'ils prononçassent celui que la reine m'avait donné.

» A Londres j'adoptai un enfant dont la mère, femme de honteuse vie, venait de mourir. Du moins, me disais-je, celui-ci ne pourra rougir de moi. Je commençais à m'y attacher et à trouver du bonheur à l'élever. Un jour je rentrai, je le trouvai froid et mort dans son petit berceau. Alors, aussi, je commençai à souffrir de la poitrine.

» Une vieille juive, qui m'employait souvent, partit pour le nord de l'Angleterre. Après son départ je tombai dans une grande misère; une fois, une seule fois, j'avais faim. La pensée de vendre l'anneau me vint; mais j'eus bientôt horreur de cette faiblesse. Comme je ne pouvais payer mon loyer, on me mit dehors de la maison que j'habitais. Je fus forcée de me réfugier dans le quartier de Londres qui n'est habité que par des voleurs, des escrocs et des femmes de mauvaise vie. Dieu! que je souffris dans ces repaires où la misère la plus dégoûtante s'unit au vice le plus repoussant! Pourtant là je me sentis au moment de m'attacher à un être vivant.

» Il y avait non loin du grenier où je couchais un réduit habité par un jeune homme d'une figure mélancolique et douce, il passait son temps à faire des vers, à griffonner sur tous les morceaux de papier qu'il pouvait trouver; il disait que son père l'avait rejeté et que sa famille ne voulait plus entendre parler de lui.

» Je n'ai jamais su, mon père, quel crime il avait commis, ni par quels désordres il avait fallu qu'il passât pour arriver dans ce lieu de désolation; je n'osai point m'en informer, je ne l'aurais pas voulu, car j'aurais craint de détruire dans mon âme ce sentiment de tendresse que je commençais à lui porter, et qui rendait mon abandon moins grand, mon désespoir moins amer; le dirai-je même? j'eus presque une lueur de bonheur. Quand je le voyais moins triste et que je lui avais rendu quelques petits services de voisinage, j'étais presque heureuse. Mon cœur palpitait quand sa voix balbutiait des remercîments; je commençais enfin à l'aimer avec une tendresse

prévoyante, comme celle d'une sœur, ou de domination comme celle d'une mère; plusieurs fois je lui donnai de mon pain..... »

Ici des larmes vinrent dans les yeux de la jeune fille, et elle s'arrêta un moment, puis elle reprit d'une voix émue et tremblante.

« Une nuit, dit-elle, une nuit, pendant laquelle je ne dormais point, trempée de sueur, ayant la fièvre, il me sembla l'entendre gémir; je me levai sur mon séant, je prêtai une oreille attentive; les gémissements continuèrent, je me penchai vers les ais de ma porte mal jointe, et j'entendis plus distinctement; aussitôt je me levai; je ne sais quel trouble, quel affreux pressentiment s'empara de mon âme. Mon père! s'écria douloureusement la jeune fille, mon bon père! j'ai toujours vu mourir ceux que j'aimais..... Presque sans vêtement, les pieds nus, je courus allumant comme je pouvais une chandelle avec un mauvais briquet; je frappe à sa porte, les gémissements redoublent. Qui est là? s'écrie Eugène. Il s'ap-

pelait Eugène, mon père!.... Qui est là? que me veut-on? C'est inutile, tout est inutile, je me suis empoisonné.....

» Mon père, il s'était empoisonné, le malheureux!..... Jusqu'où ne conduit pas l'oubli de Dieu et la mauvaise conduite!... Je pousse la porte, animée d'une force presque surhumaine; elle cède, j'entre; il était étendu sur son grabat, pâle, livide, se tordant dans des souffrances inexprimables. Le verre était encore là, il avait avalé de l'arsenic dans du vin. Une lettre était écrite, fermée, cachetée; l'écritoire, la plume, le reste du papier, un livre ouvert, tout était là.

« Vous ici, Élia, dit-il; comment, c'est vous?

— Et qui viendrait à cette heure vous secourir? m'écriai-je avec colère; sont-ce les brutes qui dorment au bas de cette maison? Eugène, qu'avez-vous fait? Maudit des hommes, vous allez l'être de Dieu.

— J'ai cédé au désespoir, dit-il, je me suis empoisonné : il est trop tard !....

— Il n'est pas trop tard pour vous repentir, m'écriai-je.

— Me repentir, de quoi ? dit-il.

— D'avoir vécu dans le désordre et de mourir par le suicide !

— Je suis un monstre, dit-il, Dieu m'a rejeté, à quoi servirait de prier?

— A tout, m'écriai-je, à vous sauver. Baisez cette croix, Eugène, et prions ensemble.

» Mon père, je serrai sa tête dans mes mains, et je posai sur ses lèvres la croix de mon rosaire; mon rosaire que voici sur ma poitrine, que la reine Catherine m'a donné et qui ne m'a jamais quittée.

» Eugène baisa cette croix. »

En parlant ainsi la jeune fille avait tiré le chapelet de son cou autour duquel il était tortillé, et elle le montrait au bon prêtre qui fondait en larmes. « Oui, il a baisé cette croix comme je la baise en ce moment; n'est-elle pas l'espoir de tous les humains!... le signe de salut du monde entier! Il la baisa et fondit en larmes.

— Elia! s'écria-t-il, vous croyez que Dieu pourrait encore me pardonner?

— Tout, dis-je, tout! Je vous pardonne bien, moi, et croyez-vous que Dieu ne vaille pas mieux que moi? croyez-vous qu'il sera moins compatissant que je ne le suis, moi qu'il a faite de rien, moi qui ne suis qu'une enfant trouvée et qui vous aime?

— O Elia, dit Eugène, vous m'aimiez! que ne me l'avez-vous dit!

— Eh quoi, votre cœur ne devait-il pas vous le dire, misérable? Maintenant pleurez et priez.

— Elia ! oui, vous étiez un ange, un ange protecteur qui habitiez près de ma demeure, et je ne m'en étais pas encore aperçu. Sainte Elia, priez pour moi avec moi.

» Mon père, dit la jeune fille en s'interrompant, c'était lui qui disait cela ; moi, je sais très-bien que je ne suis ni un ange ni une sainte, je ne suis qu'une enfant trouvée.

— Une enfant bénie de Dieu et méprisée des hommes, murmura le bon ecclésiastique. Dieu a ses élus partout !

— Mon père, continua Elia, tout en cherchant à le secourir et à apaiser la soif qui le dévorait, je récitai toutes les prières que je savais dès mon enfance : lui avait oublié les siennes ; mais il suivait dans son cœur toutes mes paroles, et il pleurait en priant.

— Pourquoi, ma chère enfant, dit l'ecclésiastique, n'appeliez-vous pas du secours?

vos voisins, peut-être, vous eussent aidée à le sauver.

— Mon père, reprit la jeune fille, c'étaient des tigres qui logeaient là; sans aucune compassion ils nous auraient dit des injures, et nous auraient maltraités peut-être pour les avoir réveillés au milieu de la nuit. Eugène d'ailleurs ne le voulut pas, il savait qu'il était perdu; et moi, connaissant un peu les drogues et les poisons, à cause du petit métier que j'exerçais, je savais aussi que rien ne pouvait l'arracher à la mort. Je restai donc près de lui, priant quand je voyais ses convulsions devenir horribles, et serrant ses mains sur mon cœur quand il redevenait plus calme.

» Peu à peu cependant il perdit ses forces; je l'exhortai de mon mieux, voyant qu'il entrait en agonie je ne quittai plus son chevet; je faisais pour lui des actes de contrition; et, mon père, il expira en prononçant le nom de Jésus-Christ. Ce ne fut qu'à cette heure

que je sentis combien je l'aimais, et tout ce que sa présenee avait apporté, à mon insu, de consolation et presque d'espérance dans ma vie, dans ma pauvreté, dans toutes mes misères. Aussi, à dater de ce jour, elles devinrent horribles. Une seconde fois tout était fini pour moi. Je me renfermai dans ma chambre; j'entendis les imprécations que firent retentir les maîtres de la maison quand ils se trouvèrent chargés de l'enterrement d'Eugène, et qu'ils ne trouvèrent, dans son galetas, aucun argent pour payer les frais. Lorsque j'entendis enlever et descendre ce malheureux corps, une angoisse affreuse me saisit, je tombai sans connaissance. Après de longues heures, je revins à moi dans un état pitoyable; je demandai a être transportée à l'hôpital, le bon docteur Clément me soigna; mais bientôt je ne pus y rester, je voulus absolument sortir.

» Voyant cette inquiétude singulière et presque insensée qui me poursuivait, il me recommanda de venir quelquefois le voir. J'y re-

tournai une fois, mais ce fut la dernière. Le docteur Clément recevait également bien les riches et les pauvres, ou plutôt, je me trompe, il recevait mieux ceux qui avaient le plus besoin de lui. J'attendais donc à la porte de son cabinet, lorsque je vis entrer un jeune enfant qui portait dans sa petite main un gros bouquet de fleurs. Ses jolis cheveux tombaient en grosses boucles sur son cou. Il était beau, blanc, rose, doux et gracieux comme ces anges charmants que nous représente l'habile pinceau des peintres sacrés. Une jeune et belle femme, un homme d'une riche taille et d'une noble figure l'accompagnaient; c'était son père, c'était sa mère! Oh! si vous aviez vu quel amour, quel bonheur brillaient dans leurs yeux en regardant ce petit être; comme ils l'environnaient à l'envi de caresses et de soins; comme on voyait qu'ils étaient fiers de le posséder!

» Le médecin parut; la jeune mère, toute tremblante de bonheur et de reconnaissance, montra son fils.

» Vous l'avez sauvé, monsieur, dit-elle émue, nous venons vous remercier. »

» L'enfant offrit son bouquet.

» Le père serra cordialement la main du vieux sage.

» Vous m'avez rendu plus que l'existence, dit-il, voici mon fils!.....

» Pour moi, ce tableau m'affecta à un tel point que je ne pus rester. Un père! une mère! Je sortis. Clément m'appela; je balbutiai une excuse, et je disparus pour ne plus revenir.

» Je languis quelque temps encore; puis, me sentant finir, j'entrepris de venir ici pour rendre cet anneau de la reine, et me voici prête à mourir, Dieu en soit loué..... La route a été courte, mais si pénible que je ne souhaite plus rien que de m'en aller vers ma

mère, vers mon Dieu et vers Eugène aussi, j'espère, car il était repentant.

» N'est-ce pas, mon père, je le retrouverai aussi, le croyez-vous? Je le voudrais tant!

— Ma chère enfant, dit le bon prêtre, tous ceux qui sont morts dans l'amour de Dieu se retrouveront réunis devant lui dans une joie éternelle; espérez donc de la bonté de Dieu de retrouver celui à qui peut-être le salut a été donné par vous, par votre foi et par vos prières. Dieu est si grand et si bon, que le seul péché qu'il ne pardonne pas, c'est le désespoir.....

«Alliez-vous quelquefois à l'église, Elia? demanda t-il après un moment de silence.

—Oh oui! souvent! mon père, le dimanche toujours; c'était mon seul moment de joie; mon cœur se gonflait dans ma poitrine quand je voyais dans le temple du Seigneur ces mille lampes allumées, quand j'entendais ces voix

qui chantaient de si beaux cantiques, quand je voyais ces encensoirs brillants voler dans les airs et répandre au loin les suaves odeurs de l'encens; alors mes yeux se mouillaient de larmes, les membres de mon corps tremblaient, mon âme s'élançait vers les cieux; j'étais heureuse un moment. Autour de moi quelquefois j'entendais: Regarde, voici la petite bohémienne, la petite sorcière qui vient dans l'église; on se reculait; on s'écartait de moi. Mais moi je me disais: Ici l'on ne chasse personne, je suis l'enfant de mon Dieu; ils ne peuvent me mettre dehors!... Souvent aussi accablée de douleur et de misère, je versais des larmes amères; alors animée par la foi, mon cœur perçait les voiles qui environnent Jésus notre maître dans l'auguste sacrement de l'autel, et je lui disais: Seigneur, quand les chiens de la terre sont blessés, et qu'ils se sentent mourir, ils viennent se coucher aux pieds de leurs maîtres, et là ils expirent résignés en léchant leurs pieds. Ainsi moi abattue par toutes sortes de maux, je viens me jeter à vos pieds; atten-

dant qu'il vous plaise de me regarder, et d'avoir pitié de moi. »

En entendant Elia parler ainsi, le bon ecclésiastique ne put retenir les sanglots qui s'échappèrent de sa poitrine oppressée.

« Ma fille, dit-il, ma bonne fille ! »

Et il se rappela le centenier de l'Evangile et ces paroles du Sauveur : « En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé tant de foi dans Israël ! »

« Pauvre enfant, continua-t-il, si vos parents vous ont délaissée sur cette terre, vous aviez dans le ciel un père qui ne vous avait pas abandonnée.

— Ah! mon père! pourtant j'ai murmuré bien souvent contre lui ; je me disais : Pourquoi donner tant de biens aux autres et à moi rien ; qu'ai-je fait pour tant souffrir ; pour-

quoi les autres ont-ils des amis si chers, des demeures splendides? pourquoi suis-je comme un passereau qu'on peut toujours chasser d'un toit étranger? Comment se peut-il que je sois l'enfant de Dieu, et qu'il ne ressente aucune pitié de mes maux?

— Elia, mon enfant! jetez les yeux derrière vous; qu'est-ce que votre vie maintenant: un songe passé, une vapeur qui s'évanouit; qu'importe que vous ayez souffert! Quel souvenir vous resterait-il aujourd'hui de tous ces biens qui n'ont point de lendemain? dit l'Ecclésiastique. — Vous dites vrai, mon père, tout cela a passé comme un flot rapide, qui s'écoule en un instant; j'aurais vécu d'une vie de bonheur qu'aujourd'hui il ne me resterait que le chagrin de la quitter; tandis qu'au contraire, lassée de vivre, à cette heure je trouve un repos si désiré......

» Allons donc! je dirai comme Hilarion dans le désert: Pars, ô mon âme! que crains-tu? voilà dix-huit ans que tu sers le Seigneur.. Bénis-

sez-moi, mon père, et lavez les fautes de toute ma vie dans le sang du Sauveur! » Elle dit et courba humblement sa jeune tète. La main du vieillard s'éleva un moment vers les cieux, et ses lèvres murmurèrent ces paroles divines, ce pardon de toutes les erreurs que Dieu a remis entre les mains de l'homme pour ôter à sa justice jusqu'au pouvoir de condamner l'ouvrage de ses mains.

Le lendemain, quand le soleil commençait à baisser sur l'horizon, que la nature était calme, que la vie de toutes les créatures semblait prendre du repos, Elia s'endormit dans le Seigneur, et les cieux reçurent la pauvre enfant abandonnée, dont la vie obscure avait passé par tant de misères, d'angoisses, de mépris et d'oubli.

Ainsi s'accomplit presqu'en même temps la destinée de ces deux jeunes filles, Anne et Elia : l'une au comble des honneurs, environnée de parents et d'amis, était solitairement descendue du trône par les degrés de l'écha-

faud ; l'autre sans aucune espérance, sans aucun appui humain s'était doucement endormie dans les bras de la charité et de la religion.

XXXVII.

Cinq années après le jour de la mort d'Elia, un envoyé du roi Henri VIII franchit l'enceinte d'un pauvre couvent de frères hospitaliers qu'on avait laissé subsister dans un des faubourgs de Londres, parce qu'on ne pouvait se passer de leurs services, surtout dans les pestes si fréquentes en ces temps reculés.

Cet envoyé manda le supérieur au parloir.

« Mon père, dit-il, je viens de la part du roi ordonner des prières pour le jeune duc de Richmond qui se meurt... Vous avez ici un saint frère dont le roi désire surtout le suffrage à cause des grandes vertus qui brillent en lui. Son nom dans le monde était le comte de Northumberland.

— Suivez-moi, » répondit le supérieur.

Ils traversèrent de longues cours, des cloîtres solitaires, humides et froids.

Le supérieur s'arrêta enfin, il ouvrit devant le messager d'Henri VIII la porte de l'infirmerie du couvent. Là, au fond d'une vaste salle, trois ou quatre religieux environnaient le lit plus que pauvre d'un mourant, le père abbé était assis au chevet, des larmes roulaient le long de ses joues, et tombaient sur sa longue barbe blanche.

« Voilà le frère qui fut lord Percy, comte de

Northumberland, » murmura le supérieur en désignant le malade.

L'envoyé du roi s'arrêta, saisi de respect.

Il y avait quelque chose de si divin sur le visage pâle, dans les traits souffrants du moribond, qu'il se sentit prêt de tomber à genoux. Cependant, on n'entendait dans la chambre que quelques sanglots étouffés.

Les oreilles des habitants de la terre demeuraient inattentives aux bruits inconnus des régions célestes. Leurs yeux étaient fermés à la joie des anges qui remplissaient les airs, aux fureurs des démons qui voyaient mourir un homme et naître un saint.

Autour de la couche de l'agonisant se pressait une foule d'ombres invisibles aux hommes : les unes avaient revêtu la forme de vieillards ; les autres ressemblaient à des femmes, à des jeunes filles, à de petits enfants.

En vain Satan, suivi de sa hideuse cohorte

d'esprits malfaisants, s'efforçait d'amener près du mourant la crainte, le désespoir, l'horreur et la haine.

Les ombres, semblables à ces liéges légers que les mugissements des vents, les fureurs des flots ne font que bercer doucement au-dessus de la tempête, semblaient se rire de la rage des princes de l'enfer. Un sourire de dédain errait sur les contours de leurs visages transparents.

« Il a nourri notre faim, disaient les faibles enfants. Il a vêtu notre nudité, criaient les vieillards. Il a sauvé notre vertu, répétaient les femmes.

— Retirez-vous, retirez-vous, car vous ne pourrez l'atteindre, s'écriaient-ils tous ensemble.

— Fuyez loin de lui, allez cacher votre honte dans les feux éternels. »

Et leur cercle toujours croissant s'étendait,

s'étendait sans cesse, refoulant au loin les puissances infernales.

Puis les regards de ces ombres s'attachaient avec amour sur leur bienfaiteur et se reportaient sur son ange gardien.

Debout, au côté droit de la couche funèbre, l'ange brillait à chaque instant d'un éclat plus éblouissant. Le nom d'Henri, qui était écrit sur sa ceinture d'or pur, jetait de vives flammes ; les blanches plumes des longues ailes de l'esprit céleste se nuançaient tour à tour des plus riches teintes.

L'émeraude, le saphir, la sardoine, la hyacinthe, l'opale, étincellent moins au reflet du plus beau jour.

Sa tête était couronnée de roses vermeilles. Dans ses yeux resplendissaient la joie et l'amour. Des flots de lumière l'environnaient et cette lumière divine croissait de minute en

minute comme le feu de la charité qui l'embrasait.

Il appuyait le mourant contre son sein brûlant; il l'étreignait dans ses bras; sur ce front déjà glacé par l'approche de la mort, il embrassait cette âme chérie comme pour l'attirer à lui et protéger son vol vers les cieux. Il n'est pas de frère, pas de père, pas de mère dont la tendresse soit pareille à celle de ces esprits bienheureux.

Aimer et vivre; telle est leur essence, leur but, leur mouvement!

Mais toutes ces choses demeuraient cachées aux hommes; eux versaient des larmes amères.

Ils regrettaient dans Percy le meilleur ami, le plus tendre des frères; et la mort leur paraissait effrayante, injuste et cruelle.

« Mon fils, mon cher fils, souffrez-vous? » dit

le bon père abbé en se penchant vers le comte de Northumberland.

Les yeux fermés du mourant se rouvrirent avec obéissance. Il serra la main du vieillard en signe de remercîment.

« Souffrez-vous? répéta le père abbé avec angoisse.

— Non, répondit lord Percy d'une voix forte encore, non, je suis heureux. J'ai dans le cœur une joie indicible, un bonheur inexprimable, une tranquillité profonde, et je sens une ferme assurance de la vie éternelle!........ Les bontés du Seigneur notre Dieu sont grandes comme lui! Ses œuvres sont admirables! Ne pleurez pas, mes frères, j'ai bien souffert sur la terre; mais en ce moment je ne me souviens plus d'aucune de mes douleurs!!! »

En cet instant l'envoyé de Henri VIII osa s'approcher.

« Mon frère, dit-il, le roi réclame vos prières !..... »

Henri Percy tourna ses yeux presque éteints du côté où cette voix inconnue partait.

« Que dites-vous ? murmura-t-il avec une expression pleine de bienveillance et de douceur.

— Henri VIII, notre seigneur et maître, répondit l'envoyé, les mains jointes, s'abandonne à la plus vive douleur ; son fils unique, le jeune duc de Richmond, se meurt.

—Encore une expiation ! » murmura le supérieur. Le comte de Northumberland s'étant recueilli un instant, se souleva péniblement sur sa couche dernière.

« Retournez, dit-il, vers le roi, dites-lui que depuis long-temps je prie pour lui, pour notre patrie, pour nous tous ; qu'il y a long-temps que je n'ai plus aucune amertume dans

le cœur des maux dont il a plu à la Providence de m'affliger ; moi je ne suis rien !... je ne suis rien !... C'est à une mère infortunée qu'on doit une impossible réparation ! c'est elle qu'il faut fléchir, c'est elle qui demande le prix du sang de son fils, et des larmes qu'il lui a coûtées ; c'est enfin sa malédiction qu'il faut faire révoquer ! !... »

Ayant prononcé ces mots avec effort, lord Percy retomba, épuisé sur son lit.

Tous les assistants se regardèrent avec anxiété. Une douleur plus aiguë, une inquiétude plus vive, s'emparèrent de tous les cœurs.

« A genoux, mes frères, » dit le père abbé.

Et sa voix vénérable, entrecoupée par les larmes, commença les prières que l'Eglise récite pour ses enfants agonisants.

On ouvrit les portes de l'infirmerie, et toute

la communauté des frères entra processionnellement.

Qu'elle était grande et majestueuse cette cérémonie d'adieu! qu'elles étaient solennelles ces litanies des saints, répétées en chœur par toutes ces voix d'hommes réunis autour de leur frère expirant! qu'elles étaient sublimes et touchantes ces invocations des tristes habitants de la terre aux glorieux citoyens du ciel! Bientôt les voix se turent, et tous les cœurs s'unirent en une seule et ardente prière!!.... Les cieux s'ouvrent, les anges tressaillent de joie, les démons fuyent épouvantés.

Deux âmes bienheureuses descendent de la voûte céleste vers celui qui servit l'une d'elles, et aima l'autre.

Maintenant, Catherine et Anne, unies par les liens d'une éternelle charité, s'embrassent et vivent dans un amour mutuel; l'une, il est vrai, brille bien au-dessus de l'autre dans les

sphères où habitent les élus, mais elles n'en ressentent aucun regret ni aucune jalousie.

Catherine étincelle d'une beauté grave, sévère et parfaite; Anne ressemble à une jeune et timide enfant.

Leurs vêtemens sont bordés de parfums, leurs têtes sont ceintes de lumières, leurs voix sont douces comme les lyres des archanges.

Toutes deux elles se penchent vers l'âme chérie qu'elles attendent dans la gloire.

« Reconnais-tu celui qui t'a sauvée par ses prières et par ses souffrances? dit la majestueuse Catherine à la douce et pure Anna.

» Te souviens-tu de cette vie pleine de bonnes œuvres qui t'était consacrée?

» Regarde, que d'angoisses tu lui as coûtées!

Vois comme pour toi son cœur a été déchiré! »

Une larme d'amour et de reconnaissance s'échappa des yeux d'Anna.

« Oh! si je m'en souviens! s'écria-t-elle. Noble Catherine, pouvez-vous en douter?

— Hâte-toi donc de le délivrer. Hâte-toi, ma fille, répéta Catherine, puisque tu en as reçu le pouvoir au nom de Marie, tendre mère des hommes. »

Radieuse et pleine de bonheur, Anna descendit.

« Ame chrétienne, venez! dit-elle avec majesté; je vous le commande, au nom de Dieu le père Tout-Puissant qui vous a créé! au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui s'est rendu pour vous obéissant jusqu'à la mort; au nom du saint Esprit qui a daigné répandre

sur vous ses grâces et ses bénédictions! Venez!!! »

Elle dit, et posa ses mains bienheureuses sur la tête penchée du mourant.... Tout à coup, il se fit une grande rumeur dans la chambre. Autour du lit ceux qui sont à genoux se relèvent, ceux qui étaient debout se prosternent, tous tournent vers le ciel leurs yeux baignés de larmes. On n'entend que des sanglots : « Frère Henry n'est plus », s'écrient tous les religieux. . . . .

. . . .

Le lendemain, à l'heure de la récréation, le père abbé et le père supérieur étaient assis tous deux sur un banc du jardin.

Ils s'entretenaient mélancoliquement de la perte de frère Henri.

« Maintenant, sa cellule est vide, » disait le bon vieillard; le capuchon de sa longue robe

était à demi renversé sur ses épaules, et l'étoffe de laine pauvre et grossière entourait sa tête chauve : sur son front découvert, on lisait la bonté, l'indulgence et l'amour de ses semblables : douces et sublimes vertus que la religion fait naître et qu'elle élève jusqu'à l'héroïsme du dévoûment le plus pur.

« Je ne le verrai donc plus, je ne l'entendrai plus me dire, mon père! répétait-il. Quelle charité l'animait, quelle douceur dans ses paroles, quand il cherchait à consoler nos pauvres malades!... Ah! je devais croire que ce serait lui qui m'exhorterait à mourir saintement. — Qu'avais-je à lui dire, quelles prières pouvais-je suggérer à ce cœur si noble, si pur, si rempli d'amour pour ses frères et pour son Dieu!...

» Père Anselme, pouvions nous penser en le voyant si humble et si doux de cœur, que notre cher et bien aimé Henri n'était rien moins que lord Percy. comte de Northumberland!.. »

Le père supérieur, l'âme non moins affectée de tristesse écoutait en silence lorsqu'un des religieux s'approcha tenant le bréviaire du défunt.

Avec respect, il présenta le livre à l'abbé: « Vénérable père, dit-il, voici que nous avons trouvé dans le livre de notre frère une prière écrite de sa main. Après l'avoir arrosée de nos larmes, nous avous cru devoir vous l'apporter.

— O! mon fils! je vous remercie, » dit l'abbé.

Le supérieur prit le livre, y jeta un moment les yeux; le religieux s'éloigna. « Lisez, mon fils, lisez, dit le vieillard.

— Oui, mon père, répondit avec obéissance le supérieur plus qu'attendri.

« Ayez pitié, ô mon Dieu et mon Seigneur, de deux pauvres êtres que vous avez tirés du néant!... dit-il d'une voix très-émue.

» Que votre bonté, que votre miséricorde, que votre grandeur, que votre magnificence, éclatent sur nous, Seigneur, nous avons besoin de vous! Vous nous avez faits : ne rejetez pas notre prière; effacez nos offenses. Si j'ai péché en l'aimant, ô pardonnez-moi! Vous le savez, ce n'est pas moi qui ai mis dans mon cœur l'amour si profond que j'ai eu pour elle. Purifiez, Seigneur, en elle et en moi tout ce qui aurait pu vous déplaire. Vous êtes le père de deux enfants infortunés; l'un des deux va peut-être bientôt descendre dans la tombe, rejetterez-vous leur prière?

» Mon Dieu, qui est plus grand que vous? qui est plus puissant? Tous les cœurs des hommes sont les jouets de vos mains.

» Sans cesse nous avons besoin de perdre nos offenses et nos misères dans votre sein comme dans celui d'un père indulgent et inépuisable de bonté.

» Seigneur, souvenez-vous des humbles

supplications de votre serviteur et de votre servante. Mes yeux sont attachés sur vous qui seul pouvez me secourir et prendre pitié d'elle. Qu'importe que la terre la rejette si vous l'accueillez et si elle trouve miséricorde en votre présence? Vous le savez, Seigneur, nos mères nous ont enfantés dans la faiblesse et dans la corruption du péché. Ma vie a été remplie d'amertume, et quel bien avez-vous donné à votre serviteur qui ne lui ait été aussitôt retiré? Vous avez frappé mon cœur d'une plaie profonde! est-ce trop demander que de vous prier de finir les jours tristes et courts qui m'ont été comptés? Seigneur! je vous dirai comme Job : « Donnez-moi un peu de répit avant que je descende pour toujours dans la nuit du tombeau. » Ayez pitié, Seigneur, de cette faible femme que vous m'avez confiée. Les méchants l'ont fait boire à la coupe de leurs crimes, vous savez si j'en ai souffert!!... Son âme m'est plus chère que la mienne? ô mon Dieu! pardonnez-lui et faites de moi ce qu'il vous plaira : je me confie à vous; elle, je la jette dans vos bras. Non, mon Dieu, je

ne redouterai point votre jugement parce que vous savez que votre miséricorde nous est nécessaire. Vous ne priverez pas votre fille de votre présence chérie, de votre vue adorable! Vous vous souviendrez que vos mains l'ont formée et que votre voix l'a appelée du chaos pour vous connaître, vous aimer, vous servir.

» Elle vous a oublié, Seigneur! elle vous a méconnu, donnez-lui aujourd'hui un repentir qui la lave de ses fautes; que son cœur fonde de regret et d'amour à la seule pensée de votre nom, au seul souvenir de son ingratitude.

» Mon Dieu, vous pouvez tout!!! Aujourd'hui comme toujours je crie vers vous; mais bientôt je ne pourrai plus élever mes mains suppliantes. Le soir s'approche, que votre miséricorde éclate. Il est temps de pardonner, Seigneur, si vous voulez nous sauver!...

« 1536, c'est l'année de la mort d'Anne Boleyn, dit le supérieur.

— Ah! comme ils ont souffert, dit le bon père abbé. Dieu soit loué! maintenant ces deux âmes s'aiment et sont réunies dans son sein paternel. Tel est le but de l'amour chrétien; grand comme le ciel dont il est descendu, il cherche toujours à y remonter. »

Princesse de Craon.

FIN.

